THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

845B66
T1904

ROMANCE
DEPARTMENT

Return this book on or before the *Latest Date* stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

JUL -9 '37

FEB 27 '39

OCT 26 1948

11148-S

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/unsaintantigoneu00bour

UN SAINT

OUVRAGES DE M. PAUL BOURGET

PARUS DANS LA MÊME SÉRIE

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de : **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, 1 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade**. *Chronique de 1910*. 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun**, 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume..... 8 francs.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17509.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN SAINT

ANTIGONE — UN HUMBLE

UN JOUEUR — AUTRE JOUEUR — ALINE

L'ANCÊTRE

Édition définitive

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

845B66
K1904

AVANT-PROPOS

Le court récit qui donne son nom à ce volume a paru d'abord en tête d'un recueil de nouvelles intitulé Nouveaux Pastels, *puis isolé, dans une plaquette illustrée. La faveur avec laquelle fut accueillie cette réimpression, aujourd'hui épuisée, a décidé les éditeurs actuels de l'auteur d'*Un Saint *à publier, eux aussi, ce petit roman sous une forme détachée. Ils y ont joint quelques nouvelles d'une tonalité analogue, empruntées à d'autres volumes. Ils ont extrait, des* Voyageuses : Antigone; — *des* Nouveaux Pastels : Un Humble *et les deux* Joueurs; — *des* Pastels : Aline. *Ces différents morceaux reprendront, dans l'édition des* Œuvres complètes, *leur place d'origine, qui ne permettait peut-être pas de saisir, avec une égale évidence, cette unité d'inspiration. L'ensemble est complété par une étude du même type,* l'Ancêtre, *qui jusqu'ici n'avait point été donnée en librairie.*

LES ÉDITEURS.

Septembre 1904.

330857
Rom. Res Mc Kennie 13/a'16 Torquem 101
19 Ap 1600 W

UN SAINT

A Madame George Saint-René Taillandier.

UN SAINT

Je me trouvais, au mois d'octobre 188., voyager en Italie, sans autre but que de tromper quelques semaines en revoyant à mon aise plusieurs des chefs-d'œuvre que je préfère. Ce plaisir de la seconde impression a toujours été, chez moi, plus vif que celui de la première, sans doute parce que j'ai toujours senti la beauté des arts en littérateur, autant dire en homme qui demande d'abord à un tableau ou à une statue d'être un prétexte à *pensée*. C'est là une raison peu esthétique, et dont tout peintre, véritablement peintre, sourirait. Elle seule cependant m'avait amené, dans le mois d'octobre dont je parle, à passer plusieurs jours à Pise. J'y voulais revivre à loisir avec le rêve de Benozzo Gozzoli et d'Orcagna. — Entre paren-

thèses, et pour ne point paraître trop ignorant aux connaisseurs en histoire de la peinture, j'appelle de ce nom d'Orcagna l'auteur du *Triomphe de la Mort* au *Campo Santo* de cette vieille Pise, en sachant très bien que la critique moderne discute à ce maître la paternité de ce travail. Mais pour moi et pour tous ceux qui gardent dans leur mémoire les admirables vers du *Pianto* sur cette fresque tragique, Orcagna en est, il en restera le seul auteur. — Et puis Benozzo n'a pas perdu, devant cette douteuse et pédante critique de débaptiseurs, son titre à la décoration du mur de l'Ouest dans ce cimetière. Mon Dieu! que j'aurai éprouvé, dans ce petit coin du monde, des sensations intenses, à me souvenir que Byron et Shelley ont habité la vieille cité toscane; que mon maître, M. Taine, a décrit la place avoisinante dans sa page la plus éloquente; que ce grand lyrique du *Pianto* est venu ici; enfin que Benozzo Gozzoli, le laborieux ouvrier de poésie peinte, repose enseveli au pied de ce mur où s'effacent doucement ses fresques. J'ai vu, dans cet enclos du *Campo Santo* pisan, et sur cette terre rapportée de Palestine en des siècles pieux, le printemps nouveau épanouir des narcisses si pâles au pied des noirs cyprès; j'ai vu des

hivers y semer des flocons si légers d'une neige aussitôt dissoute; j'ai vu le ciel torride d'un été italien peser sur cet enclos sans ombre d'un poids si dur!... Et je n'en suis pas blasé, puisque j'y revenais cette automne-là sans m'attendre au drame moral auquel cette visite devait m'associer sinon comme acteur, du moins comme spectateur très ému, et presque malgré moi.

Le premier épisode de ce drame fut, comme celui de beaucoup d'autres, un incident assez vulgaire. Je le rapporte pourtant avec plaisir, quoiqu'il ne tienne au reste de l'histoire que par un lien très frêle. Mais il évoque pour moi deux figures plaisantes de vieilles filles anglaises. Au cours de mes visites au Campo Santo, j'avais remarqué ce couple qui, par son étrange laideur et par la singularité utilitaire du costume, semblait une illustration vivante et caricaturale du vers touchant d'un poète à une morte :

Tu n'as plus de sexe ni d'âge.

La plus rousse des deux, — à la rigueur l'autre pouvait passer pour une blonde un peu ardente, — s'acharnait à laver une aquarelle

d'après la femme du *Triomphe de la Mort* : celle qui, dans la cavalcade de gauche, se tient de face avec ses yeux candides et sa bouche fine, des yeux et une bouche qui n'ont jamais pu mentir. On ne les oublie pas lorsqu'on les a aimés. La pauvre Anglaise ne possédait pas le moindre talent, mais le choix de ce modèle et la conscience de son labeur m'avaient intéressé. Puis, comme ces demoiselles habitaient le même hôtel que moi, j'avais assez indiscrètement cédé à ma curiosité en cherchant leurs noms sur la pancarte destinée aux étrangers. L'une des deux s'appelait miss Mary Dobson et l'autre miss Clara Roberts. C'étaient deux filles d'environ cinquante ans, en train d'exécuter cette tournée « abroad, » comme elles disent, que des milliers de leurs courageuses collègues en célibat forcé ou volontaire entreprennent, chaque année, hors de la Grande Ile. Elles se mettent à deux, à trois, quelquefois à quatre, et les voilà parties seules pour des quinze et des vingt mois, s'installant dans des pensions clandestines dont toute une franc-maçonnerie d'excentriques voyageuses comme elles se transmet l'adresse, apprenant des langues nouvelles malgré leurs mèches grises, s'appliquant à comprendre les

arts avec une héroïque persévérance, traversant les pires milieux avec une pureté d'anges, et partout elles retrouvent une église anglaise, un cimetière anglais, une pharmacie anglaise, sans compter qu'elles n'ont pas cessé un jour, fût-ce au fond des Calabres ou sur le Nil, de se préparer leur thé à l'anglaise et aux heures où elles étaient habituées de le déguster dans leur salon du Devonshire ou du Kent. J'ai une telle admiration pour l'énergie morale qui se cache derrière les ridicules extérieurs de ces créatures, qu'au cours de mes trop nombreux vagabondages j'ai toujours lié conversation avec elles, ayant d'ailleurs éprouvé que le goût du fait précis qui domine leur race les rend souvent précieuses à consulter. Elles ont toujours vérifié toutes les assertions du guide, et quiconque a erré, un Bædeker à la main, dans une province perdue d'Italie, avouera que ces vérifications-là sont utiles. Aussi, le troisième soir de mon séjour à Pise, le départ de quelques convives ayant, à la table d'hôte, rapproché mon couvert de celui des deux vieilles filles, je commençai de leur parler, sûr d'avance qu'elles ne perdraient pas cette occasion de *pratiquer* leur français.

Vous voyez d'ici le décor et la scène, n'est-

ce pas?... Une pièce d'un ancien palais, transformée en salle à manger d'hôtel et plus ou moins meublée à la moderne, un plafond peint de couleurs vives, une longue table avec un petit nombre de couverts, car la saison d'hiver n'est pas commencée. Sur cette table se balancent dans leurs appuis de cuivre des *fiaschi*, de ces délicieuses bouteilles au col long, à la panse garnie d'osier où l'on enferme le vin dit de Chianti. Si la petite montagne de ce nom fournissait de quoi remplir les flacons étiquetés à son enseigne, elle devrait donner une récolte par semaine! Mais ce faux chianti est du vrai vin tout de même, dont la saveur un peu âpre sent le raisin, et sa chaleur colore les teints des sept à huit personnes échouées à cette table : un couple allemand qui accomplit de ce côté-ci des Alpes le classique voyage de noce ; — un négociant milanais, avec une figure à la fois sensuelle et chafouine ; — deux bourgeois liguriens venus en visite dans les environs et qui se sont arrêtés ici pour embrasser un neveu, officier de cavalerie. Il est à table, avec nous, ce neveu, en costume de capitaine, élégant, jovial. Il parle haut avec l'accent un peu guttural de la Rivière. Ses discours, coupés de grands rires, m'apprennent l'odyssée

de ses parents, à laquelle je m'intéresserais davantage si miss Mary Dobson n'avait commencé un récit qui passionne en moi le quattrocentiste, l'amoureux des fresques et des tableaux sur bois d'avant 1500. C'est la plus rousse des deux Insulaires, celle dont le pinceau d'aquarelliste affadissait si gauchement le rude dessin du maître primitif; et, après une longue dissertation sur le problème de savoir si le fameux *Triomphe* doit être attribué à Buonamico Buffalmaco ou à Nardo Daddi, voici qu'elle me demande :

— « Vous êtes allé au couvent du Montechiaro ? »

— « Celui qui est entre Pise et Lucques, dans la montagne, de l'autre côté de la Verruca ? » lui répondis-je. « Mais non. J'ai vu dans le guide qu'il fallait six heures de voiture, et, pour deux malheureuses terres cuites de Luca della Robbia qu'il signale et quelques peintures de l'école de Bologne... »

— « De quand est votre guide? » me demanda sèchement miss Clara.

— « Je ne sais trop, » fis-je un peu interloqué par l'ironie avec laquelle cette bouche aux longues dents m'interrogeait : « J'ai la superstition de garder toujours le même depuis

que je suis descendu en Italie pour la première fois. Il y a déjà un peu de temps, c'est vrai... »

— « Voilà qui est bien français..., » reprit miss Clara. Le préraphaélitisme de celle-là, je le compris aussitôt, n'était qu'une forme de sa vanité. Je ne relevai pourtant pas cette épigramme nationale, comme j'eusse pu le faire, du tac au tac, en soulignant simplement la bienveillance par trop britannique de cette remarque. En présence des Anglais de l'espèce agressive, le silence est l'arme véritable et qui les blesse au vif de leur défaut. Ils ont soif et faim de contradiction, par cet instinct de combativité propre à leur sang et qui précipite cette race à toutes les conquêtes et à tous les prosélytismes. Je subis donc avec la magnanimité d'un sage le regard aigu des yeux bleus de miss Clara, qui défiait en champ clos le peuple entier des Gallo-Romains, d'autant plus que miss Mary continuait :

— « C'est qu'on y a découvert, il y a deux ans, de si belles fresques de votre cher Benozzo, et aussi fraîches, aussi brillantes de coloris que celles de la chapelle Riccardi, à Florence... On savait bien qu'il avait travaillé dans le couvent et qu'il y avait peint, entre autres choses, la légende de saint Thomas. Ce calomniateur de

Vasari le raconte. Mais de ce travail que le maître exécuta environ à la même époque que celui de Pise, pas de trace, et voyez le hasard... Le Père Griffi, le vieux bénédictin qui garde le monument depuis que le cloître a été *nationalisé,* ordonne un jour au domestique de nettoyer une toile d'araignée tendue dans l'angle d'une des cellules qui servent aujourd'hui à loger les hôtes... Un morceau de plâtre se détache sous le premier coup de balai donné trop fort. L'abbé demande une échelle. Il grimpe en haut malgré ses soixante-dix ans passés... Il faut vous dire que ce couvent c'est son amour, sa passion. Il l'a vu peuplé de deux cents moines, et il a accepté cette mission d'y rester comme gardien, lors du décret, avec la certitude qu'il le reverra de même. Sa seule idée est qu'au jour de la rentrée les Pères trouvent l'antique bâtiment sauvé de toute souillure. C'est pour cela qu'il a consenti à cette pénible charge de prendre en pension les touristes de passage. Il a eu peur qu'il ne s'établît une auberge à la porte, comme au Mont-Cassin, et cette auberge, à côté de son couvent, avec des Américaines qui auraient dansé au piano le soir, il n'en a pas supporté l'idée!... »

— « Mais quand il fut au haut de l'échelle ?... » dis-je pour couper court à ce panégyrique de dom Griffi. J'appréhendais qu'il n'aboutît par réaction à quelque attaque d'un protestantisme intolérant, et miss Clara n'y manqua point :

— « Le fait est, » dit-elle en profitant de cette interruption, « que je n'aurais jamais cru, avant de le connaître, qu'on pût être aussi intelligent et aussi actif sous un tel habit. »

— « Quand il fut au haut de l'échelle, » reprit miss Mary, « il gratta avec beaucoup de soin un peu de plâtre encore autour. Il put distinguer un front et des yeux, puis une bouche, enfin le visage entier d'un Christ. Tous ces Italiens sont des artistes. Ils ont cela dans leurs veines. L'abbé se rendit compte qu'il y avait une fresque de grande valeur sous ce badigeon de plâtre... »

— « Les moines, » interrompit de nouveau miss Clara, « n'ont rien eu de plus pressé que de passer à la chaux tous les chefs-d'œuvre du quinzième siècle ou de remplacer par des ornements de style baroque et des fresques de décadence les décorations des vieux maîtres... »

— « Ils les avaient commandées pourtant, » dis-je, « ces décorations, ce qui prouve que le bon et le mauvais goût ne tiennent

aucunement aux convictions que l'on professe.. »

— « Naturellement, » reprit la terrible Anglaise, « étant Parisien, vous êtes sceptique... »

— « Laissez-moi finir mon histoire, » fit miss Mary, dont je constatai qu'elle n'était pas simplement préraphaélite; elle était bonne aussi, ce qui, par notre temps de cabotinage esthétique, est plus rare. Elle souffrait visiblement des dispositions trop militantes de sa compagne à mon égard. « Chère miss Roberts, vous discuterez ensuite... Comment donc faire, se demanda le brave abbé, pour débarrasser ce mur de son revêtement de chaux, sans endommager la fresque?... Voici le procédé qu'il a employé : coller une serviette sur le plâtre, et la laisser sécher jusqu'à ce que la toile adhère fortement; alors arracher le tout, puis gratter, gratter pouce à pouce... Il lui a fallu des mois, au bon vieil homme, pour découvrir ainsi un premier pan du mur où se trouve représenté le saint Thomas justement qui met son doigt dans la plaie du Sauveur, et puis un second où l'on voit l'apôtre reçu en audience par le roi des Indes, Gondoforus... »

— « Mais connaissez-vous cette légende? » me demanda brusquement miss Clara. Cette fois je ne lui donnai pas la satisfaction de constater derechef la superficialité française. J'avais lu ce récit, — bien par hasard, dans le livre de Voragine, un jour que j'y cherchais un sujet de conte, et pour un journal du boulevard, faut-il l'avouer! — Je m'en souvenais à cause du symbolisme qu'il renferme, en même temps que son caractère exotique lui donne un certain charme de pittoresque. Comme saint Thomas se trouvait à Césarée, Notre-Seigneur lui apparut. Il lui ordonna de se rendre chez Gondoforus, attendu que ce roi cherchait un architecte afin de se bâtir une demeure plus belle que le palais de l'empereur de Rome. Thomas obéit. Il arrive à la cour du prince; il offre ses services; il est agréé. Gondoforus, sur le point de partir pour une guerre lointaine, lui donne une énorme quantité d'or et d'argent destinée à la construction du palais. A son retour, il demande au Saint où en est le travail. Thomas avait distribué aux pauvres les trésors qui lui avaient été confiés, jusqu'au dernier sou, et pas une pierre du palais promis n'avait été seulement remuée. Le roi, furieux, fait emprisonner cet étrange architecte et il commence

à méditer sur les supplices raffinés qu'il réserve au traître. Mais voici que la même nuit il voit se dresser au pied de son lit le spectre de son frère, mort depuis quatre jours et qui lui dit : « L'homme que tu veux torturer est un serviteur de Dieu. Les anges m'ont montré une merveilleuse demeure d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'il a bâtie pour toi dans le Paradis... » Bouleversé par cette apparition et par ce discours, Gondoforus court se jeter aux pieds du prisonnier, qui le relève en lui répondant : « Ne savais-tu donc pas, ô roi, que les seules maisons qui durent sont celles qu'élèvent pour nous au ciel notre Foi et notre Charité?... »

— « Il est certain, » dis-je après avoir rappelé cette légende non sans une complaisance maligne, « que c'est là un sujet très intéressant pour un peintre épris, comme Benozzo, des somptueux costumes, des architectures compliquées, des paysages aux flores démesurées, des animaux chimériques...

— « Ah ! » s'écria miss Dobson en repoussant dans son exaltation le plat de figues noires et vertes que lui offrait le garçon, un drôle à la joue raide d'une barbe de six jours et dont l'habit noir râpé s'ouvrait sur d'étonnants boutons de corail rose piqués dans un plastron de

chemise élimé. « Vous ne vous imaginez pas la magnificence du Gondoforus, une espèce de Maure, avec une robe de soie verte relevée d'or et en relief, avec des bottes jaunes garnies d'éperons qui sont en or aussi ; et un coloris fluide et d'une fraîcheur!... Pensez donc, ce badigeon de plâtre a dû être appliqué sur ce mur vers la fin du seizième siècle. Pas une dégradation, pas une retouche. Et il reste dans cette cellule, qui fut, paraît-il, l'oratoire des évêques en visite, un grand mur à découvrir et le dessus d'une fenêtre... »

Nous en étions là de notre entretien et je demandais à miss Mary quelques détails sur les moyens de communication entre Pise et ce couvent, — il m'attirait déjà à n'y pas résister par cette révélation sur ces œuvres inédites d'un peintre si ravissant d'aisance heureuse, — quand la porte s'ouvrit et donna passage à un couple sans doute déjà connu des deux Anglaises, car je vis miss Mary rougir et baisser les yeux, tandis que miss Clara disait en anglais à son amie :

— « Mais c'est ce Français et cette femme que nous avons rencontrés à Florence, à la *trattoria*. Comment un hôtel respectable reçoit-il des personnes pareilles?... »

Je regardai à mon tour et je vis en effet s'asseoir à une des petites tables placées à côté de la grande un ménage dont l'irrégularité était trop flagrante pour que je pusse accuser de calomnie ma redoutable voisine. Nier la nationalité du jeune homme m'était également impossible. Il pouvait avoir vingt-cinq ans, mais ses traits tirés, son teint pâle, ses épaules maigriotes, la nervosité visible de tout son être, lui donnaient une physionomie un peu vieillotte, que corrigeaient des yeux noirs très vifs et très beaux. Il était vêtu avec une demi-élégance qui sentait à la fois la prétention et un rien de bohémianisme... Comment? Je ne saurais pas rendre cette nuance avec des mots. Je ne saurais pas davantage expliquer le caractère général qui faisait de cet inconnu un type exclusivement, inévitablement français. C'est une coupe d'habit et c'est un geste; c'est une manière de s'asseoir à table et de prendre la carte pour commander, et vous savez que vous avez à deux pas de vous un compatriote. J'aurai le courage de l'avouer, dussé-je blesser ce qu'un humoriste appelle plaisamment le patriotisme d'antichambre : une telle rencontre doit plutôt effrayer que charmer. Il semble que le Français en voyage

mette au dehors ses pires défauts, comme l'Anglais et l'Allemand d'ailleurs. Seulement ceux de l'Anglais me sont indifférents, ceux de l'Allemand me divertissent, et ceux du Français me font souffrir. Je sais combien ils calomnient, et si gratuitement, notre pays. Je n'ai jamais entendu dans un café d'Italie un Parisien de passage parler haut et « blaguer » la ville où il se trouvait et celle d'où il venait, avec des phrases malicieusement dépréciantes, sans songer qu'il y a autour du causeur vingt oreilles à comprendre ses plaisanteries, — ou du moins la lettre de ces plaisanteries. Car cinq étrangers sur dix savent notre langue, mais combien savent son esprit, je veux dire l'innocence foncière de sa moquerie? Un sur cent peut-être. Que d'absurdes malentendus nationaux s'entretiennent, s'enveniment de la sorte, par ces inconsidérés bavardages en public, comme par des articles griffonnés, sans mauvaise intention, par des journalistes, sur un coin de table de café, et pour faire de la *copie?* Mon inconnu appartenait, heureusement pour mes nerfs, à l'espèce rare, mais elle existe, des Français silencieux. D'ailleurs sa compagne de ce soir-là absorbait son attention d'une manière qui justifiait presque la violente sortie de

miss Roberts. Elle pouvait, cette amie mystérieuse, avoir près de trente-cinq ans, et s'il était, lui, par tout son aspect, un Français de la classe bourgeoise, elle était, elle, Italienne, de sa petite tête à ses petits pieds, depuis son visage un peu trop marqué jusqu'aux fanfreluches de sa robe, et depuis l'extrémité de ses bras chargés de bracelets jusqu'à la pointe de ses souliers aux talons un peu hauts. Ses yeux très noirs traduisaient, de leur côté, en regardant le jeune homme, une passion qui ne devait pas être jouée. Ni l'un ni l'autre ne paraissait se douter qu'ils pussent être l'objet d'une observation quelconque, et, bien qu'un je ne sais quoi lui donnât, à lui, une vague expression de sournoiserie et de défiance, cet air d'un sentiment partagé me les rendit du coup assez sympathiques pour que j'entreprisse de les défendre contre miss Roberts qui insistait :

— « Avec cela qu'elle a au moins vingt ans de plus que lui... »

— « Mettons-en dix, » interrompis-je en riant; « elle est très jolie... »

— « Chez nous, jamais un *gentleman* ne s'afficherait ainsi avec une créature qui est aussi peu une *lady*... »

Je lui sus gré d'avoir prononcé cette phrase

en anglais, que mon jeune compatriote ne comprenait peut-être pas, d'autant qu'elle l'avait lancée d'une voix très claire. Je ne pus cependant m'empêcher de lui répondre dans le même idiome, un peu par vanité, j'en conviens.

— « Mais comment savez-vous que ce n'est pas une lady?... »

— « Comment je le sais? » Ah! ma petite vanité de lui prouver que je parlais sa langue, j'en fus puni aussitôt, car elle rectifia ironiquement ma prononciation en répétant mes propres termes : « Mais regardez-la manger... »

Je suis obligé de confesser qu'en ce moment-là ces deux exemplaires de la race latine offraient un spectacle qui ne réalisait aucun des préceptes enseignés par les gouvernantes d'outre-Manche. En attendant que le potage fût servi, il avait attaqué, lui, le flacon de chianti et le pain posé sur la table. Il s'amusait à tremper son pain dans son vin, tandis que sa compagne mâchonnait à même un morceau de citron pris dans une des assiettes du couvert! Le contraste entre la fille d'Albion, — comme on disait dans les romans de 1830, — et ces enfants de la nature était un peu trop fort. J'eus peur de mon rire, et, le dîner

étant achevé, je quittai la table en même temps que les Allemands, le Milanais, les parents de l'officier et l'officier lui-même. Je pensais que mes deux voisines auraient tôt fait de partir après moi, ce qui ne manqua point, et de laisser les deux amoureux en tête-à-tête sous la protection indulgente du « camérier » aux boutons de corail. Peut-être eus-je quelque mérite à ce départ précipité, car j'avais flairé un petit roman dans la rencontre paradoxale de ce jeune Français et de cette Italienne. Mais je mourrai avant d'avoir pu pratiquer sans remords ce rôle d'espion que les écrivains modernes appellent la recherche du document, et dont quelques-uns se vantent comme d'une vertu professionnelle.

J'avais donc à peu près oublié ces deux convives plus ou moins morganatiques, pour ne penser qu'aux fresques découvertes par don Griffi et au moyen d'aller au couvent de Monte-Chiaro. J'étais dans le bureau de l'hôtel à discuter ce petit voyage avec le secrétaire, un ex-garibaldien si fier d'avoir porté la blouse rouge des Mille qu'il en demeurait hébété de révolutionnarisme outrancier, tout en s'occupant avec la plus recommandable activité de

l'eau chaude à envoyer au « 6 » ou du thé commandé au « 11 ».

— « On est trop indulgent pour ces conspirateurs, » disait-il en me parlant des pauvres moines, au lieu de me répondre sur le chemin à suivre, le véhicule à prendre et le prix à offrir Mes amies les Anglaises avaient, elles, profité d'une diligence, puis fait une partie de la route à pied. Je finis cependant par arracher au cavalier Dante Annibale Cornacchini, — ainsi s'appelait cet ancien compagnon du héros, — la promesse qu'un cocher de son choix m'attendrait avec une voiture légère pour le *tocco*. Quelle jolie expression que celle-là et digne de ce peuple, tout de sensation! Cela veut dire un coup de marteau et aussi une heure après-midi, l'heure d'un seul coup de sonnerie dans l'horloge. Quel fut mon étonnement, lorsque je quittai le bureau où la statuette bronzée du général en blouse et celle de Mazzini en redingote trônaient sous des annonces d'hôtels, et que je me trouvai en face du jeune homme de la veille. Il paraissait m'attendre et il m'aborda, non sans grâce. D'ailleurs quel écrivain ne serait indulgent à la démarche d'un inconnu qui lui débite une phrase dans le goût de celle-ci :

— « Monsieur, j'ai vu votre nom sur la liste des étrangers, et comme j'ai lu tous vos ouvrages, je me permets... »

Il suffit d'être entré dans la publicité à un titre quelconque pour savoir ce que valent ces compliments. Mais l'enfantin amour-propre de l'homme de lettres est tel qu'il s'y laisse toujours prendre, et l'on fait comme je fis; car, après m'être bien juré de ne pas gâter ma sensation de l'antique et morne Pise par des causeries oisives et des connaissances nouvelles, j'étais dix minutes plus tard à me promener le long du quai avec ce jeune homme; une demi-heure plus tard j'errais, encore avec lui, sous les voûtes du Campo Santo ; à une heure je l'avais décidé à m'accompagner jusqu'au couvent, et nous montions ensemble dans la *carrozzella* à un cheval qui devait nous conduire au Monte-Chiaro. — Cette soudaine intimité de voyage s'était organisée sans que j'eusse l'excuse de me rapprocher au moins de la jolie et naturelle Italienne qui dînait avec lui la veille. Un de ses premiers soins avait été, bien entendu, de m'en parler. J'appris ainsi que cette inconnue aux traits si expressifs, à la pâleur si passionnée, aux gestes presque populaires, était une actrice d'une troupe en tournée à Florence,

qu'elle avait dû repartir le matin pour jouer la comédie ce soir même, et qu'il n'avait pu la suivre. Il ne m'en donna pas la raison. Je la devinai par tout le reste de son histoire qu'il me raconta dès la première demi-heure. Même sans l'attrait romanesque de cette petite aventure, le personnage m'eût saisi comme le type très nettement dessiné de toute une classe de jeunes gens que je crois pourtant connaître assez bien. Mais on ne fréquente jamais trop les représentants de la génération qui vient. Comment se maintenir vivant et se renouveler, ce qui est le problème de tout développement, sans causer avec eux, et beaucoup? Hélas! ce n'est pas des impressions de cet ordre que j'étais venu chercher sur le bord du glauque et mélancolique Arno. Devrai-je donc retrouver ainsi un peu de ce que j'aime le moins dans Paris, toujours et partout, sans pouvoir me retenir de m'y intéresser comme si je l'aimais, et ma curiosité de l'âme humaine ne cessera-t-elle jamais d'être plus forte que mes sages projets d'existence idéale et inefficace parmi les belles œuvres d'art?

Ce jeune homme s'appelait simplement du nom peu aristocratique de Philippe Dubois. Il était le quatrième fils d'un universitaire assez

haut placé, mais peu fortuné. Après des études brillantes dans son lycée de province, il était venu à Paris, comme boursier, d'abord de licence, puis d'agrégation. Il avait passé ces deux examens, et la protection d'un des amis de son père lui avait fait obtenir une mission en Italie, en vue de recherches archéologiques. Cette mission était terminée du mois présent, et il rentrait en France. J'ai trop vécu durant ma jeunesse dans un milieu analogue pour ne pas m'être rendu aussitôt compte que les conditions faites par sa famille à Philippe représentaient une existence d'une médiocrité très serrée. Il devait ne lui rester que juste assez d'argent pour son retour. Voilà pourquoi l'actrice était partie sans qu'il la suivît. En résumant ici l'ensemble de ces confidences je reconnais, une fois de plus, combien les faits extérieurs ne sont rien et comme tout réside dans l'âme qui en ressent le contrecoup. Elle prend déjà une physionomie de jolie idylle sentimentale, n'est-ce pas, cette aventure survenue entre un jeune savant, épris de ce monde antique où tout n'est que beauté, et une bonne fille d'artiste, passionnée et désintéressée. Il a fallu se quitter. On a beaucoup pleuré. Puis on a accepté d'aller chacun où la

destinée vous appelle. C'est tout le romanesque du caprice, cela, et toute sa poésie. Je n'eus pas de peine à constater que Philippe Dubois n'éprouvait aucune des émotions tristes et touchantes que comportait son petit roman. Il n'y avait pas la moindre nuance de tendresse dans les phrases par lesquelles il m'initiait à cette facile intrigue. Il ne laissait transparaître que la vanité d'avoir été aimé par une femme que j'ai su depuis être assez en vue. Mais quoi! S'il eût été l'amoureux naïf qu'il aurait dû être, aurait-il captivé mon attention, comme il fit, lorsque je découvris que toute cette discipline de studieuse jeunesse n'avait été qu'un décor, de même que cette amourette n'était pour lui qu'un accident? Ce qui constituait le fond même de l'être chez ce garçon, c'était l'une des plus violentes ambitions littéraires que j'ai rencontrées depuis que je fréquente les débutants, et une ambition d'autant plus âpre que son orgueil, joint à une certaine timidité farouche, l'avait jusqu'alors empêché précisément de débuter. A travers les quatre ou cinq années d'arides études qui le séparaient de sa sortie du collège, il avait ainsi cultivé en lui le *monstre littéraire* dans toute la candeur cruelle que cette maladie représente. Il y avait en lui, dis-

tinctement, deux personnes : l'une officielle et soumise, le fils de l'universitaire, en mission; l'autre, le romancier et le poète inédit, avec les virulentes âpretés de rancune précoce que suppose la vocation comprimée. Cette dualité attestait une nature volontaire, mieux encore, supérieure, par la souplesse et par la puissance de se dominer soi-même. Mais cette âcreté décelait en même temps une âme sans amour, et qui rêvait surtout, dans la carrière d'écrivain, les satisfactions brutales de la renommée et de l'argent.

— « Vous comprenez bien, » me disait-il après m'avoir détaillé plusieurs scènes de ses relations avec la pauvre actrice, où il jouait un rôle suffisamment juanesque pour se complaire à ce souvenir, « vous comprenez bien que je n'ai pas laissé perdre ces émotions-là... J'ai presque fini un petit volume de vers que je vous montrerai... Ah! Ce que j'en ai assez des tombeaux étrusques, des inscriptions grecques et de ce travail de cuistre auquel je n'ai consenti que pour avoir un gagne-pain... Mais, aussitôt docteur, je demande un congé et je débute. J'ai dans la tête une série d'articles... J'en ai envoyé déjà quelques-uns à plusieurs journaux, signés d'un pseudonyme... Ils n'ont

pas paru... Je sais, ce sont des envieux qui les lisent... »

— « Les malheureux directeurs deviendraient fous, s'ils examinaient tout par eux-mêmes, » lui dis-je. « Ils ont des engagements pris, et puis il faut bien admettre les situations acquises, les talents connus... »

— « Parlons-en, » fit-il en riant avec un rire amer, où j'achevai de reconnaître la colère sourde de l'écrivain inédit, déjà empoisonné par l'envie, avant même de s'être mesuré à ses rivaux; et il commença de me prendre un par un les écrivains les plus en renom de l'heure actuelle. Celui-ci n'était qu'un anecdotier sans pensée; celui-là qu'un imagier d'Épinal pour ouvriers; cet autre un Paul de Kock modernisé; ce quatrième un intrigant de salon, habile à sucrer Stendhal et Balzac pour l'estomac affadi des femmes du monde... A tous il accolait de ces basses anecdotes comme il s'en colporte par milliers à Paris, dans ce petit monde enfantinement cruel des débutants littéraires — et des vétérans aussi! Je le laissais aller avec une profonde tristesse; non que j'attache la moindre importance à ces sévérités de nouveaux venus pour leurs aînés, dont je suis déjà. Elles ont existé de tout temps et

elles ont leur valeur bienfaisante : c'est le sarcasme du Méphistophélès injuste et lucide qui contraint Faust à travailler. Mais je devinais sous cette espèce de dureté par laquelle il s'imaginait sans doute me plaire, une souffrance réelle. J'y retrouvais surtout cette excessive fureur d'orgueil prématuré propre à notre âge, — j'entends dans le monde de ceux qui pensent. Car autrefois la dureté des ambitions était pareille, seulement elle sévissait moins chez les lettrés. Aujourd'hui que l'universel nivellement donne à l'artiste connu une situation plus brillante, au moins en apparence, les Lettres apparaissent à beaucoup comme une chance de fortune rapide. Ils les abordent donc, comme d'autres entrent à la Bourse, exactement pour les mêmes motifs. Il y a pourtant une différence. Le « féroce » de la coulisse ou de la remise se sait un homme d'argent. Le « féroce » de lettres prend volontiers sa fièvre de parvenir pour une fièvre d'apostolat. Cela fait, vers quarante ans, si le succès n'est pas venu, des âmes terribles où les passions les plus douloureuses et les plus viles saignent à la fois. On l'a trop vu parmi certains écrivains de la Commune. Tout en écoutant discourir ce jeune

homme, je sentais percer en lui le réfractaire enragé et pauvre ; mais c'était un réfractaire à la date du jour et de l'heure. Il s'était gardé à carreau, par un fond de prudence bourgeoise et aussi par un goût de la haute culture qui eût dû le sauver, qui le sauverait peut-être. N'avait-il pas eu assez d'intelligence et de patience pour acquérir, malgré sa fièvre d'artiste cupide, une science, un métier ? Et cela me donnait l'idée qu'une lutte devait s'être livrée, se livrer encore en lui.

— « Vous êtes bien sévère pour vos aînés, » lui dis-je pour l'arrêter dans sa nomenclature de calomnies parisiennes. Je les connais toutes. Elles sont monotonement misérables et si fausses ou si faussées !

— « Vous verrez quand j'écrirai ! » fit-il avec une fatuité à la fois naïve et scélérate ; « hé ! hé ! il faut traiter nos devanciers comme on traite les vieillards en Océanie. On les fait monter sur un arbre que l'on secoue. Tant qu'ils ont la force de se tenir, tout va bien. S'ils tombent, on les assomme et on les mange... »

Je ne relevai pas la jeune sauvagerie de ce paradoxe. Philippe Dubois me « faisait poser, » pour employer un mot très expressif d'un

argot un peu démodé. Je ripostai en l'interrogeant sur ses travaux d'archéologie, ce qui le mit visiblement d'assez mauvaise humeur; puis je lui donnai nettement le conseil, sitôt rentré en France, de ne pas commencer par le journalisme et d'accepter une place en province, où il fût utile et d'où il débutât par quelque grand livre. On m'a donné, à moi aussi, des conseils pareils quand j'avais son âge, et je ne les ai pas suivis. Ce qui prouve que cette loterie de misère et de gloire qu'on appelle la profession d'homme de lettres tentera toujours de même certaines âmes de jeunes gens. Faut-il l'avouer? Je trouvai une certaine ironie, presque une hypocrisie, dans ce rôle de moraliste que je jouais auprès de lui. Cela me donna quelque remords, et puis, comme le fond de mécontentement intérieur sur lequel Philippe paraissait vivre m'apitoyait malgré tout, je finis par lui proposer cette excursion au couvent. Elle devait amener ce drame rapide à l'explication duquel ces trop longs préparatifs étaient pourtant nécessaires. Il ne s'agissait pour le futur docteur que de reculer son voyage de deux jours ; il accepta, et nous partions comme une heure sonnait, suivant la promesse de l'ex-Mille dont je ne puis m'empê-

cher de citer encore un mot délicieux. Comme nous attendions le cocher, il saisit cette occasion de me communiquer ses idées sur le Parlement français actuel : « Ils ont perdu les traditions révolutionnaires, » me dit-il, et, après un discours grotesquement terroriste que je ne transcris pas, il conclut, avec la plus comique mélancolie : « Enfin, je les crois même capitalistes !... »

Grâce à cette phrase, dont Philippe se divertit autant que moi, nous partîmes *in high spirits,* comme eût dit miss Mary Dobson, moi très disposé, et lui de même, à jouir de la route. Celle qui conduit de Pise à Monte-Chiaro court d'abord parmi le plus gracieux paysage de vignes entrelacées à des mûriers. Des roseaux gigantesques frémissent au vent, des villas entourées de cyprès montrent des lions de marbre sur les colonnes de leur entrée, et toujours au fond se creusent les gorges de cette montagne dont parle Dante, et qui empêche les Pisans de voir Lucques :

> *...Cacciando 'l lupo e i lupicini al monte,*
> *Per che i Pisan veder Lucca non ponno...* (1)

— « Voilà ce qui nous manque en France, »

(1) *Inf*, c. XXXIII, v 29-30.

dis-je à mon compagnon après lui avoir cité ces deux vers. « Un poète qui ait attaché une légende de gloire aux moindres coins de la terre natale. »

— « Vous trouvez? » répliqua-t-il; « moi, ce côté guide Joanne m'a toujours dégoûté de la *Divine Comédie*. »

Sur cette réponse et voyant que sa gaieté de tout à l'heure était déjà passée, je commençai à regretter de l'avoir emmené. Je prévoyais que, s'il se mettait à jouer du paradoxe, il ne désarmerait pas, et un jeune homme de cette sorte, une fois engoncé dans une attitude de vanité, s'y raidit de plus en plus, dût-il se faire mal à lui-même. Je tombai donc dans le silence et je m'efforçai de m'absorber davantage dans la nature qui déjà s'ensauvageait. La légère voiture allait au pas maintenant. Nous nous engagions dans une contrée presque sans végétation. Des mamelons nus bombaient de toutes parts, énormes boursouflures d'argile grise, ravinées par les pluies. Plus de ruisseaux, plus de vignes, plus d'oliviers, plus de villas; une véritable approche de désert. Le cocher était descendu de son siège. C'était un petit homme à la face carrée et fine qui interpellait sa jument grise, du nom de Zara, et il trans-

formait, comme tous les Toscans, le *c* dur du commencement des mots en *h* aspirée : *havalla*, disait-il en parlant de sa bête au lieu de *La mia cavalla*.

— « Je l'ai achetée à Livourne, cher monsieur, » me racontait-il, « elle m'a coûté deux cents francs parce qu'on la croyait boiteuse... Vous voyez si elle boite. — Hé! Zara, courage! — Elle me suit, cher monsieur, comme un chien. Aussi je l'aime, je l'aime!... Ma femme en est jalouse, mais je lui réponds : « La Zara me gagne mon pain, et toi, tu me le « manges... » Tenez, cher monsieur, regardez ces rochers, c'est là que Laurent de Médicis faillit être assassiné après le massacre des Pazzi... »

— « Est-ce assez curieux, » dis-je à mon compagnon, « cet homme qui n'est qu'un cocher de louage, et, dans la même phrase, il nous parle de sa jument Zara et de Laurent de Médicis?... Ah ! ces Italiens !... Comme ils savent l'histoire de leur pays et comme ils en sont fiers !... »

— « Oui, je sais, » dit Philippe en haussant les épaules, « il y a un mot d'Alfieri sur eux : « La plante humaine naît plus verte ici qu'ail- « leurs... » La vérité, c'est qu'ils apprennent

dès leur bas âge a exploiter l'étranger... On les dresse à la chasse au pourboire. Ça n'a pas fini de téter que c'est déjà *cicerone*. Ah! j'en écrirai un roman sur l'Italie moderne et sa colossale mystification!... J'ai toutes mes notes... Je montrerai ce que c'est que ce peuple... »

Et il s'engagea dans une violente diatribe contre la « douce contrée où résonne le *si* » et que je continuerai, pour ma part, à voir toujours comme elle m'est apparue en 1874 pour la première fois, la patrie unique de la Beauté. Cette sortie me rappela davantage encore les conversations que j'entendais dans mes années de début, quand je fréquentais les cénacles des poètes et des romanciers à venir. Presque tous employés de ministère et cruellement enragés de leur vie médiocre, ils dépensaient des heures à s'injecter l'âme de fiel, inondant de leur mépris choses et gens, avec une espèce d'âcre éloquence qui, en ces temps-là, me faisait douter de tout et de moi-même. J'ignorais alors, ce que j'ai trop constaté à l'user, que cette éloquence est une forme de l'envie impuissante et qui déjà se sait telle. Tout grand talent commence et finit par l'indulgence et l'enthousiasme. Les dégoûtés précoces sont des malheureux qui aperçoivent d'avance leur stérilité

future et ils s'en vengent déjà. Comme j'aurais voulu que ce garçon me parlât, fût-ce avec une exaltation un peu ridicule, de cette Florence où il avait travaillé, où il avait été aimé, qu'il me parlât de cet amour surtout!... Il avait si bien l'air de l'oublier, et il s'engageait, à propos de son livre sur l'Italie, dans des questions nouvelles sur le salaire des principaux auteurs.

— « Est-il vrai que Jacques Molan ait un franc cinquante par volume?... On m'a dit que Vincy est payé dix francs le vers... Ah! le misérable!... » Ce que je discernais maintenant derrière cette critique aiguë et cette dureté excessive de désillusion, c'était le furieux désir de l'argent, et, par une inconséquence pourtant explicable, je lui pardonnais ce sentiment-là plus que son ironie. Elle pèse dure, la main de fer de la nécessité, sur une tête dans laquelle fermentent les énergies de la jeunesse et qui voit dans un peu d'or l'affranchissement de sa personne intime!

— « Et dire, » conclut-il avec une amertume infinie, « que mon père ne me donnera seulement pas les trois premiers mille francs qu'il me faudrait pour passer six mois à Paris avant de débuter. Oui, cela me suffirait pour connaître mon terrain et livrer la première

bataille. Trois mille francs ! ce que rapportent à un médiocre comme *** (ici nouveau nom d'un auteur en vogue) cinquante pages de copie ! »

J'ai négligé de dire que dans l'entre-temps il m'avait esquissé de son père et de sa mère un portrait peu flatté. Comment expliquer qu'avec tout cela il continuât à m'intéresser ? Il m'énonçait précisément les idées que je déteste. Il me montrait les sentiments qui me paraissent les plus opposés à ceux qu'un artiste jeune doit éprouver. Mais je le sentais souffrir et je comptais sur le retour, une fois son premier effet produit, pour reprendre mes conseils et rectifier, s'il était possible, deux ou trois de ses brutaux et naïfs points de vue ; d'autant que sa manière de s'exprimer et ses références achevaient de révéler une véritable culture et une intelligence plus que fine, — forte et originale. — Cependant l'horizon était devenu plus farouche encore. Nous avions laissé derrière nous, très au loin, l'immense plaine où repose Pise. Le dôme et la tour penchée reparaissaient par moments, entre deux pics, comme sculptés sur une carte en relief. Livourne se profilait là-bas et la mer toute bleue, tandis qu'autour de nous s'ouvraient en abîmes ces grands trous creusés dans cette terre friable

et que l'on appelle dans le pays des *balze*. Des cimes surplombaient, nues et menaçantes. Les bœufs qui passaient, rares maintenant, n'étaient plus ces belles bêtes blanches de la Maremme, aux longues cornes. Leurs cornes, à ceux-là, étaient courtes et retournées, leur robe grisâtre comme le sol. Pour la première fois depuis notre départ, Philippe Dubois dit quelques mots qui révélaient un abandon à la sensation présente :

— « Ne trouvez-vous pas que c'est un paysage couleur de bure et vraiment fait pour y construire un cloître? »

Presque au même instant le cocher, dressé sur son siège, m'interpellait pour me crier :

— « Monsieur, voici Monte-Chiaro. »

Et du bout de son fouet tendu il nous montrait dans un détour de la montagne une vallée plus ravinée encore que les autres, au milieu de laquelle se dressait sur un monticule planté de cyprès une longue bâtisse construite en brique rouge. Par ce jour bleu, cette couleur des murs contrastait d'une manière si vive avec le noir des feuillages qu'elle justifiait aussitôt ce surnom de Monte-Chiaro. Je n'ai vu qu'au mont Olivet, près de Sienne, un sanctuaire de retraite aussi farouchement placé

loin de toute approche de vie humaine. D'après les renseignements du garibaldien de Pise, qui complétaient ceux des Anglaises, je savais que l'abbé avait accepté, dans ses plus humbles détails, la charge d'héberger les hôtes venus pour visiter le couvent, sécularisé depuis 1867.

— « Quelle cuisine va-t-on nous faire dans cette thébaïde? » dis-je à mon compagnon, à qui j'avais expliqué les conditions d'après lesquelles nous passerions cette soirée et le lendemain.

— « Puisqu'il y a un tarif de cinq francs par jour, » répondit-il, « ce prêtre ne serait pas de ce pays s'il n'en mettait pas trois dans sa poche. »

— « Enfin, un beau Benozzo Gozzoli vaut bien un mauvais dîner, » répliquai-je en riant.

Une demi-heure après avoir ainsi aperçu du haut de la route cet ancien asile de bénédictins, autrefois célèbre dans toute la Toscane et aujourd'hui si tristement solitaire, la blanche jument Zara commençait à gravir la colline plantée de cyprès. Nous étions descendus pour mieux regarder les petites chapelles construites de cinquante pas en cinquante pas, au bord de

l'allée, saisis, mon compagnon comme moi, et quoi qu'il en eût, par la majesté mélancolique de cette approche de cloître. Je revoyais en pensée les innombrables frocs de laine blanche qui avaient défilé dans ces sombres avenues, les bénédictins de Monte-Chiaro s'étant, comme ceux de Monte-Oliveto, voués à la Vierge. — Mon Anglaise m'avait renseigné encore sur ce petit point de costume. — Je songeais aux âmes simples pour lesquelles ce sévère horizon avait marqué le terme du monde, aux âmes lasses et qui s'y étaient reposées, aux âmes violentes, et rongées, ici comme ailleurs, par l'envie, par l'ambition, par tous ces appétits d'orgueil que l'apôtre range avec tant de justesse entre les œuvres de chair. Mon absorption dans cette rêverie se fit si profonde que je fus comme réveillé en sursaut, lorsque le cocher, qui marchait à cette dernière montée en tenant Zara par la bride et causant avec elle pour la réconforter, m'interpella de nouveau :

— « Cher monsieur, voici le Père abbé qui vient au-devant de nous. Il aura entendu la voiture. »

— « Mais c'est feu Hyacinthe du Palais-Royal!... » s'écria Philippe; et c'était vrai

qu'ainsi aperçu sur le seuil du couvent et à l'extrémité de l'allée, le pauvre moine se présentait sous un aspect bien minable. Il portait une soutane délabrée, dont la nuance, primitivement noire, tournait au verdâtre. J'ai su depuis par lui-même qu'il avait été reconnu par l'État comme administrateur du couvent confisqué à la condition de renoncer au beau costume blanc de son ordre. Son grand long corps, que l'âge voûtait un peu, s'appuyait sur un bâton, et son chapeau montrait la corde. Son visage, en ce moment tendu vers les nouveaux venus, et tout glabre, ressemblait vaguement en effet à celui d'un acteur comique, et un nez infini s'y développait, un vrai nez de priseur de tabac, rendu encore plus long par la maigreur des joues et par le pli de la bouche où manquaient les dents de devant. Le regard du vieillard corrigeait aussitôt cette première impression. Quoique ses yeux ne fussent pas grands et que la couleur d'un vert brouillé en fût indécise une flamme y brûlait qui eût arrêté toute plaisanterie chez mon jeune compatriote, s'il avait eu la moindre expérience de ce que vaut une physionomie humaine. Sa phrase impertinente de mauvais plaisant me choqua d'autant plus qu'il l'avait prononcée à voix très claire

dans le grand silence de cette fin d'après-midi d'automne. Mais dom Gabriele Griffi savait-il le français, et, le sût-il, que lui représentait le nom du pauvre comédien qui jouait si drôlement Marasquin dans le *Mari de la débutante?* Dans un éclair, à cause de cette maudite plaisanterie, les scènes de cette pièce délicieusement railleuse s'évoquèrent devant moi, — quel contraste! — et les quatre petites filles qui disaient si gaiement sous le nez désespéré du même Hyacinthe en levant leur joli pied en l'air toutes à la fois : «... Sa femme l'a quitté... pour aller faire la noce... et allez donc... » Et cependant l'ermite dont nous allions devenir les hôtes nous disait, lui, dans un italien excessivement élégant et pur :

— « Vous venez visiter le couvent, messieurs... Pourquoi ne pas m'avoir prévenu par un mot? Tu n'as donc pas averti ces messieurs, Pasquale, qu'il faut m'écrire à l'avance?... » ajouta-t-il en s'adressant au cocher.

— « Moi? J'ai cru que ces messieurs l'avaient fait, Père abbé, quand le secrétaire de leur hôtel me les a confiés pour les conduire ici. »

— « Enfin, ils mangeront ce qu'il y aura; » et, s'adressant à nous avec un bon sourire et

montrant le ciel : « Quand les choses vont mal, il faut fermer les yeux et se recommander là-haut... »

Je balbutiai dans un italien médiocrement correct, une excuse que le Père coupa d'un geste :

— « Venez d'abord voir vos chambres. Pour vous consoler du repas que vous serez obligés de manger, je vais vous faire abbés généraux. »

Il riait de nouveau en hasardant cette innocente plaisanterie que, sur le moment, je ne saisis pas bien. J'étais d'ailleurs pris trop complètement par le spectacle singulier qu'offrait, aux clartés du soleil baissé, ce vaste édifice tout rouge, et dont je pouvais mesurer la grandeur en même temps que j'en constatais la solitude. Monte-Chiaro a été bâti en plusieurs époques, depuis le jour où le chef de la famille della Gherardesca, l'oncle même du tragique Ugolin, se retira dans cette vallée perdue, pour y faire pénitence, avec neuf compagnons, en 1259. Au dernier siècle, plus de trois cents moines y logeaient à l'aise, et l'abbaye se suffisait à elle seule avec son four à pain, son vivier, ses pressoirs, ses écuries. Les innombrables fenêtres de cette grande ferme pieuse

étaient maintenant toutes closes, et la couleur blanchâtre de leurs volets, jadis peints en vert, attestait l'abandon, comme l'herbe poussée sur la terrasse devant l'église, comme le voile de poussière tendu sur les murs des corridors dans lesquels nous nous engageâmes à la suite de dom Griffi. Les moindres détails de l'ornementation disaient l'ancienne puissance de l'abbaye, depuis le vaste lavabo de marbre à têtes de lions, placé à l'entrée du réfectoire, jusqu'à l'architecture des trois cloîtres successifs et tous les trois décorés de fresques. Ce premier coup d'œil suffisait pour reconnaître dans ces peintures le goût pédant du dix-septième siècle italien, et peut-être ce coloriage académique recouvrait-il quelque autre chef-d'œuvre spontané d'un Gozzoli ou d'un Orcagna. Nous gravîmes les marches d'un escalier le long duquel pendaient des toiles noircies par le temps, entre autres un charmant chevalier de Timoteo della Vite, le vrai maître de Raphaël, échoué là, par quelle aventure? Puis nous enfilâmes un nouveau corridor, au premier étage, cette fois, troué de portes de cellules, avec les inscriptions : *Visitator primus*, *Visitator secundus*, et ainsi de suite, pour nous arrêter devant une dernière en haut de laquelle se voyaient une

mitre et une crosse. Le Père, qui n'avait pas prononcé un mot depuis le seuil, sinon pour nous indiquer le Timoteo, nous dit en français, cette fois, avec un léger italianisme et très peu d'accent :

— « C'est ici un des *quartiers* que je donne aux hôtes ; » et, nous introduisant : « Voici les pièces que tous les supérieurs ont occupées pendant cinq cents ans. »

Je regardai du coin de l'œil le sieur Philippe, qui avait pris une physionomie assez penaude en constatant chez notre guide une connaissance aussi complète de notre langue. Il s'était de nouveau permis, le long des corridors, deux ou trois plaisanteries d'un goût douteux. L'abbé les avait-il remarquées et tenait-il à nous prévenir qu'il comprenait nos moindres paroles? Ou bien voulait-il, par une simple attention d'hospitalité, nous éviter l'effort de chercher nos mots? Il me fut impossible de le deviner aux grands traits immobiles de son visage. Il paraissait tout entier absorbé par les souvenirs que l'aspect de cette vaste pièce voûtée éveillait en lui. Quelques chaises modernes, une table carrée et un canapé la meublaient pauvrement. Une porte entr'ouverte à l'un des angles laissait voir un autel avec des

toiles enfumées, sans doute celui où le supérieur disait ses prières. Une autre porte, en face, et grande ouverte, montrait deux autres chambres en enfilade, chacune avec un lit de fer, des chaises aussi et des cuvettes posées à même sur de chétives commodes. Le carreau n'était même pas passé au rouge. Des fentes lézardaient le bois de ces portes et celui des fenêtres. Mais un paysage se découvrait, véritablement sublime. C'était, sur une hauteur, en face, un hameau aux maisons serrées, et de ce hameau jusqu'au monastère une végétation descendait, merveilleuse. Les mornes cyprès alternaient avec des chênes dont le feuillage vert s'empourprait par places. D'autres traces de culture se découvraient dans le bas de ce vallon, placé au midi, où luisait le feuillage d'argent des oliviers. Là, évidemment, avait porté tout l'effort des moines exilés dans cette thébaïde. Hors de cette oasis, la solitude recommençait, plus sévère encore, et dominée par le pic le plus élevé de ces montagnes pisanes, par cette Verruca où s'écroule un château ruiné, repaire de quelque seigneur contre lequel avait dû être construit le bastion carré qui défendait le couvent de ce côté-là. Ce petit fortin carré profilait aussi derrière cette fenêtre

le renflement de son crénelage en pierre rousse, détaché sur le clair du ciel semé de nuages roses. Mon compagnon ne songeait plus à plaisanter, frappé, autant que moi, au plus vif de sa nature artiste, par la sévérité gracieuse de cet horizon qu'avaient dû regarder, dans des heures pareilles, les yeux aujourd'hui fermés de tant de moines; les uns occupés uniquement de l'autre monde, — et ceux-là entrevoyaient, dans des ciels rosés de ce doux rose, les mirages de roses paradis, au lieu que d'autres, des frénétiques et des dominateurs, rêvaient à cette place et dans ce silence, le chapeau de cardinal, la tiare peut-être.

Puis le vaste et profond silence de la mort...

Ce vers des *Contemplations* me revint à la mémoire comme à chaque rencontre avec le passé, quand je subis cette sensation presque douloureuse que donne un contact trop immédiat avec ce qui fut et qui ne sera plus jamais. Cela dura une minute à peine, et, pendant cette minute, la vie ancienne du monastère s'évoqua, pour moi, tout entière, incarnée dans les songes humbles ou superbes de ceux qui en avaient été les princes. Maintenant ils avaient pour successeur unique le vieil abbé, à la sou-

tane usée, aux souliers non cirés, qui, rompant le premier le silence, nous disait :

— « N'est-ce pas que cette vue est admirable? Il y a quarante ans que j'habite le couvent, sans en sortir, et je ne m'en suis pas lassé... »

— « Quarante ans? » m'écriai-je presque malgré moi. « Et sans en sortir?. Mais vous avez fait quelques voyages? »

— « C'est vrai, deux en tout, » répondit-il, « chacun de six jours... Je suis retourné à Milan, dans mon pays, à la mort de ma sœur qui m'a demandé pour lui porter les sacrements. Pauvre sainte âme d'ange! Et je suis allé à Rome pour la remise du chapeau à mon vieux maître, le cardinal Peloro... Oui, » continua-t-il, en fixant dans l'espace un point imaginaire, « je suis arrivé ici en 1845. Comme Monte-Chiaro était beau alors, et quelles messes chantées! Avoir vu ce couvent comme je l'ai vu et le voir comme je le vois, c'est retrouver un corps sans âme là où l'on avait connu la jeunesse et la vie... Mais patience, patience!

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore...

« Allons, messieurs, je vous quitte pour

aller commander votre dîner... Luigi vous apporte vos valises. Avec lui, patience, patience... Fermer les yeux, vous savez, fermer les yeux, et se recommander à Dieu!... »

Dom Gabriele Griffi sortit sur ce conseil et cette citation. Il n'eut pas plus tôt passé le seuil que Philippe se laissa tomber sur un des fauteuils, en riant de son éternel mauvais rire :

— « Par la foi de mon corps, » fit-il, « comme jurait le bon roi Charles VIII, ce grotesque-là valait le voyage... »

— « Je ne sais pas où vous voyez du grotesque dans ce que vous a dit ce prêtre, » lui répondis-je ; « il vous a raconté fort simplement l'histoire de son couvent qui ne peut pas ne pas lui être une grande douleur, et il la supporte avec l'espérance d'un vrai croyant. J'ai près de quinze ans de plus que vous, j'ai couru le monde comme vous le courrez sans doute, à la poursuite de bien des chimères, et je sais qu'il n'y a rien de plus sage et de plus beau ici-bas qu'un homme qui travaille à la même œuvre, avec le même idéal, dans un même coin de terre... »

— « *Amen,* » conclut mon jeune compagnon en riant davantage. « Que voulez-vous? Ses belles messes chantées, son maître le cardinal,

l'âme d'ange de sa sœur, et, brochant sur le tout, ces citations d'Horace et ces fonctions de maître d'hôtel!... Car enfin nous la payons son hospitalité, et ça vaut bien une lire à la nuit, ce taudis-là, » continua-t-il en me prenant la main pour m'entraîner dans la première des deux chambres à coucher. « Mais, » conclut-il avec ironie, « puisque cela vous déplaît, cher maître... »

L'étrange garçon! Je ne puis mieux comparer la sensation qu'il me causait qu'à celle d'un volet qui grince à tous les vents. A chaque nouvelle impression de la vie, il semblait que ses nerfs rendissent un son faux. Ce qu'il y avait de déconcertant et que je ne crois pas avoir assez vanté chez lui, c'était la flamme d'intelligence qui courait à travers ses boutades d'un enfant de méchante humeur et peu élevé. J'ai négligé de dire que le long de la route il m'avait étonné par deux ou trois remarques sur la composition géologique du pays que nous parcourions, et, s'étant avancé sur un balcon qui desservait nos deux chambres, voici qu'il commença, devant le petit fortin qui défendait l'abbaye, à me parler de l'architecture florentine comme quelqu'un qui a bien lu et bien regardé, — ces deux actions trop rares.

— Ces connaissances, étrangères à celles que révélaient ses diplômes, achevaient de me prouver une étonnante souplesse d'intelligence, à moi qui avais déjà constaté son énorme érudition de la haute et basse littérature contemporaine. Mais cette intelligence paraissait lui appartenir comme un bijou, ou mieux comme une machine. Elle était extérieure à lui. Elle n'était pas lui. Il la possédait et elle ne le possédait pas. Elle ne lui servait ni à croire ni à aimer. Involontairement je le comparai à ce dom Gabriele Griffi qu'il venait de railler. Certes, ce pauvre moine ne semblait guère briller par la subtilité intellectuelle, mais je l'avais aussitôt senti si vrai, si sincèrement dévoué à sa mission, à cette surveillance de son couvent jusqu'au retour espéré de ses frères. Des deux, quel était le jeune homme, quel était le vieillard, si la jeunesse consiste à embrasser son Idéal d'une forte, d'une invincible étreinte? Pourtant, consumé d'ironie et de nihilisme précoce, mon jeune compagnon était du moins de son propre avis. S'il formait une antithèse avec le vénérable prêtre préposé à la garde du monastère vide, c'était une antithèse franche, l'opposition de cette moitié de siècle à l'esprit simple et pieux des temps anciens.

N'étais-je pas plus malheureux encore, moi qui aurai passé ma vie à comprendre également l'attrait criminel de la négation et la splendeur de la foi profonde, sans jamais m'arrêter ni à l'un ni à l'autre de ces deux pôles de l'âme humaine?

Ces réflexions s'imposèrent à moi davantage lorsque je me trouvai assis, vers les sept heures, au repas que l'abbé avait fait préparer pour nous, dans une grande salle qui servait autrefois, nous dit-il, de réfectoire aux novices. Une lampe de cuivre à quatre becs et d'antique forme, avec son accessoire de mouchettes, d'aiguilles et d'éteignoirs pendus à des chaînettes du même métal, éclairait d'un jour fumeux le coin d'une énorme table, garnie de carafes aux armes du couvent. Chacun de nous en avait deux à côté de lui, une remplie de vin et l'autre d'eau. C'étaient les bouteilles qui mesuraient aux moines la parcimonieuse quantité de liquide accordée à leur soif. Un plat de figues fraîches et un plat de raisins étaient là pour notre dessert. Des bols déjà remplis de potage nous attendaient, et du fromage de chèvre dans une assiette. Du jambon cru dans une autre, du pain rassis dans une troisième et des châtaignes bouillies com

plétaient ce menu, dont la frugalité provoqua chez le docte moine une citation latine du même ordre que la précédente. Il avait dit le *Benedicite* en s'asseyant avec nous.

Castaneæ molles et pressi copia lactis,

fit-il en nous montrant les assiettes auxquelles s'appliquait le vers de Virgile.

— « Je l'attendais, » me chuchota Philippe, qui, de son plus grand sérieux, commença de discuter avec notre hôte sur la nourriture des anciens. J'appréhendais, non sans raison, que cette amabilité apparente ne servît d'acheminement à quelque mystification.

— « Mais quand vous n'avez pas d'hôtes de passage, vous mangez seul ici, mon Père? » demanda-t-il.

— « Non, » dit l'abbé, « il y a encore deux autres frères dans le couvent. On nous avait laissé sept. Quatre sont morts de chagrin après la suppression. Nous avons tous été malades les uns et les autres, et nous nous soignions entre nous comme nous pouvions. Le bon Dieu n'a pas voulu que nous disparussions tous... »

— « Et quand vous et les deux frères ne serez plus là? » insista Philippe

— « *Con gallo e senza gallo, Dio fa giorno,* »

dit en italien le prêtre sur le front duquel passa un nuage aussitôt dissipé; cette question le touchait cruellement à la place la plus sensible de son être. « Avec ou sans coq, Dieu fait le jour, » traduisit-il.

— « Mais à quoi occupez-vous votre temps, mon Père? » repris-je à mon tour, en proie à la curiosité la plus vive devant l'évidence d'une foi si profonde, que je m'imaginais être en présence d'un homme du moyen âge.

— « Ah! je n'ai le loisir de rien, » fit dom Griffi. « J'ai pris à ferme, tel que vous me voyez, le couvent et toutes les terres autour. J'emploie quinze familles de paysans à les cultiver. Depuis le matin, c'est un défilé chez moi, dans ma cellule, qui ne me laisse pas une heure; et c'est des comptes à régler, c'est des confessions à recevoir, c'est un remède qu'ils viennent me demander... Je suis un peu médecin, un peu pharmacien, un peu juge, un peu instituteur. — Oui, c'est encore des enfants à qui je donne des leçons. Ainsi Luigi est un de mes élèves. Il ne me fait pas honneur, mais c'est un bon garçon... — Je suis aussi cicerone, et c'est des étrangers à qui montrer le couvent. Oh! pas beaucoup... »

— « J'ai rencontré justement à Pise deux demoiselles anglaises, miss Dobson et miss Roberts, qui venaient de Monte-Chiaro, » lui dis-je.

— « Hé! » fit-il en riant, « ce sont mes deux rougets. Je les appelle comme cela, à cause de leurs cheveux rouges... Ce sont des protestantes, mais de bonnes âmes tout de même. *Lascia fare a Dio ch'è santo vecchio* (1). Elles vont à Rome. Je leur ai dit : Saint Pierre est un pêcheur, puisse-t-il prendre mes deux rougets dans son filet... L'Angleterre se rapproche de Dieu, chaque jour, depuis le puséisme, » continua-t-il en se frottant les mains. « Vous verrez peut-être ce beau spectacle, vous qui êtes jeunes : tous les chrétiens sous un même père. Ensuite viendra l'Antéchrist, ensuite le Jugement dernier, et puis ce sera la grande paix... »

Ses yeux brillaient d'un feu de vision tandis qu'il prononçait ces mots. Un des croyants de l'An mil n'était pas plus fervent. Nous nous regardâmes, Philippe et moi. Je vis dans son regard à lui une malice, et je l'écoutai avec stupeur, répondre :

(1) Laissez faire Dieu, c'est le plus vieux des saints.

— « Chez nous aussi, mon Père, le catholicisme fait beaucoup de progrès. Nous avons eu quelques édifiants exemples de sainteté. Notamment, un écrivain, M. Baudelaire, et quelques-uns de ses disciples. Ils sont si humbles qu'ils s'appellent eux-mêmes décadents. Ils écrivent des hymnes qu'ils récitent en commun. Ils ont des journaux qui prêchent la bonne parole. Et rien n'est plus consolant qu'une pareille foi dans un âge si jeune... »

— « Voilà ce que je ne savais pas, » répondit le Père. « Décadents, avez-vous dit? »

— « Oui, » continua Philippe, « qui descendent, et cherchent ceux d'en bas... »

— « Je comprends, » fit le Père, « ils se repentent, ils ont raison. Nous avons un proverbe en Italie : *Non bisogna aver paura che de suoi peccati.* Il ne faut avoir peur que de ses péchés. »

— « Cher Père, » dis-je pour couper court à l'absurde plaisanterie de mon jeune compagnon et comme notre sobre souper s'achevait, « ne verrons-nous pas dès ce soir les fresques de Gozzoli dont ces demoiselles anglaises m'ont parlé? »

— « Vous ne les jugerez peut-être pas très bien à la lumière, » fit dom Griffi; puis, le

plaisir de montrer sa découverte l'emportant : « Mais vous les reverrez encore demain. Ah ! quand les moines reviendront, comme ils seront heureux de ces belles peintures ! J'espère avoir le temps de les nettoyer entièrement cet hiver. Luigi, va chercher le bâton avec la cire, tiens, à la chapelle, avec cette clef, » et il tira de sa poche un trousseau d'énormes clefs. « Il faut beaucoup fermer de portes ici, » dit-il, « avec ces paysans qui vont et qui viennent à toute heure. C'est de braves gens, mais on ne doit pas tenter le pauvre. »

Luigi revint bientôt, apportant une espèce le rat-de-cave attaché à l'extrémité d'un bâton qui servait visiblement à allumer les cierges. Le moine se leva. Il redit le *Benedicite*, puis, avec une gaieté d'enfant, il prit la lampe par l'anneau d'en haut. « Je marche devant vous, » reprit-il en riant, « et, comme nous allons entrer dans un vrai labyrinthe, vous pouvez dire avec Dante :

Per la impacciata via, retro al mio duca (1)...

— « Encore le Dante ! » me soufflait Philippe à l'oreille ; « ces animaux-là ne peuvent rien

(1) Par la voie embarrassée derrière mon guide. (*Purg.* Ch. XXI, v. 5.)

faire, pas même manger un morceau de gorgonzola, de leur infâme fromage vert, sans qu'il leur vienne un vers de leur grand dadais de Florentin qui s'appelait Durante, c'est-à-dire Durand. Saviez-vous cela? C'est Vallès qui a trouvé cette bonne plaisanterie. La *Divine Comédie* signée Durand!... J'ai envie de servir cette fumisterie à notre hôte. »

— « Vous tombez mal, » repris-je, « je vous ai déjà dit mon admiration pour ce grand poète. »

— « Je sais, » fit-il, « c'est votre côté idolâtre, dévotieux et sacrificateur. Mais moi, voyez-vous, je suis d'une génération d'iconoclastes, voilà toute la différence entre nos deux bateaux... »

Tandis que nous échangions ces propos à mi-voix, la soutane de notre guide, fantastiquement éclairée par la lampe dont les flammes sans protection tremblaient à l'air, s'enfonçait dans d'interminables corridors. Nous montions un escalier. Nous en descendions un autre. Nous contournions les arceaux d'un cloître. Parfois un oiseau de nuit s'envolait à notre approche, ou bien un chat courait, silencieux et effrayé. S'il eût fait un rien de clair de lune, c'eût été un extrême atteint dans le

romantisme, à en subir le cauchemar, que cette promenade à travers cet énorme couvent. J'y évoquais en pensée les religieux des autres siècles qui avaient passé là, aux heures des ténèbres, pour les offices de nuit. Notre guide lui-même m'apparaissait à quarante ans en arrière, suivant les mêmes corridors dans la file de ses frères, jeune, fervent de croyance, épris de son ordre. Quels mélancoliques souvenirs s'agitaient en lui, maintenant qu'il survivait presque seul dans le bâtiment abandonné? Hé bien, non! Non, il était gai dans ce désastre, presque jovial, par la fermeté de sa foi. Quelle puissance dans ce phénomène si mystérieux qui constitue la croyance absolue, entière, inattaquable?... Mais déjà dom Griffi s'était arrêté à une porte. Il cherchait de nouveau une clef dans le trousseau de geôlier qu'il tenait de sa main libre. La vieille serrure cria sur ses gonds, et nous entrâmes dans une haute pièce où la lumière tremblotante des quatre becs de la lampe éclaira vaguement deux murs peints à fresque et un quatrième qui, au premier regard, me parut encore tout blanc de chaux.

— « Mon enfant, » disait l'abbé à Luigi, « donne-moi le rat-de-cave, que je l'allume.

Tu ferais encore tomber de la cire sur ma soutane. Elle n'en a pas besoin. »

Il avait en effet posé la lampe à terre, et soigneusement vérifié l'attache du lumignon au bout de la gaule. Puis, ayant mis le feu à la petite mèche, il commença de faire aller et venir cette flamme le long du mur, et, comme par magie, les divers morceaux de la peinture du maître toscan se remirent à vivre à cette clarté. Le vieux moine la promena, cette petite flamme, sur un premier mur, et nous vîmes la plaie du Christ, la main de l'apôtre blessant encore cette blessure, le douloureux regard du Sauveur, et sur le visage de saint Thomas un mélange de remords et de curiosité; et des anges emportaient au ciel les instruments de la Passion avec des larmes sur leurs fines joues. Nous vîmes, sur un autre mur, détail par détail, les broderies d'or et la tunique verte du Gondoforus ; les pierreries précieuses débordaient des vases offerts à l'apôtre, tandis que des paons déployaient leurs queues ocellées sur des balcons, que des perroquets bariolés perchaient aux branches des arbres et que des seigneurs chassaient, traînant des guépards à la chaîne, dans des chemins de montagnes. Et la petite flamme continuait d'errer,

pareille à un feu follet. Quand elle avait passé, le coin tiré de l'ombre vague y rentrait soudain. Juger l'ensemble de cette œuvre était impossible. Entrevue de la sorte, elle avait un charme de fantastique étrangement approprié au lieu et à l'heure, d'autant plus que dom Griffi, en nous montrant ces deux fresques, obéissait enfantinement au passionné plaisir qu'elles lui procuraient. Il jouissait de les revoir, comme un avare qui manie les diamants de son trésor. N'était-ce pas sa création, à lui, le précieux joyau dont il avait enrichi son cher couvent? Et il parlait, mimant ses phrases avec les rides de sa vieille face expressive :

— « Vous voyez le doigt de l'apôtre, comme il hésite, et le geste de Notre-Seigneur, et sa bouche... On fait ainsi, quand on a très mal et que le médecin vous touche... Et le paysage, dans le fond, reconnaissez-vous la Verruca et la colline de Monte-Chiaro ?... Tenez, à droite, là, ce sont vos chambres, et ces anges, comme leurs yeux sont devenus plus petits !... Ils pleurent, mais ils ne veulent pas pleurer, comme cela, et leur nez se fronce un peu, comme ceci... Et le roi noir ?... Regardez ces boucles d'oreilles. Un de nos Pères, qui est mort ici, après la suppression, — Dieu

ait son âme! — avait fait quelques fouilles dans le voisinage d'un de nos couvents près de Volterra. Il avait trouvé un tombeau étrusque et des boucles d'oreilles toutes semblables, à côté d'une tête de squelette... Je les ai gardées, je vous les montrerai... Et ceci?... » En ce moment il se retourna, et je vis qu'il dirigeait la lumière vers un coin à droite, sur le mur que j'avais d'abord jugé tout blanc. La flamme magique éclaira sur cette blancheur une place, grande comme la moitié de la main. Le hasard avait voulu qu'en commençant un essai de nettoyage, aussitôt interrompu, le moine eût découvert juste la moitié d'un visage de madone : la ligne du menton, la bouche, le nez et les yeux Ce sourire et ce regard de la Vierge ainsi dévoilés, sur ce large mur passé à la chaux, saisissaient, comme une apparition surnaturelle. La petite flamme vacillait un peu, attachée qu'elle était à un bâton tenu par des mains de vieillard, et il semblait que les lèvres de la Madone remuaient, que ses joues respiraient, que ses prunelles tremblaient. On eût dit qu'une femme réelle était là, qui allait secouer ce linceul de plâtre et se révéler à nous dans la libre grâce de sa jeunesse. Notre hôte se taisait maintenant, mais sa physionomie, à lui, exprimait

une piété d'admiration si profonde que je compris pourquoi il ne se hâtait pas de débarrasser du badigeon le reste de la fresque. Son sens d'artiste ingénu et la ferveur de sa foi lui faisaient sentir la poésie de ce divin sourire et de ces divins yeux, comme emprisonnés dans ce revêtement brutal. Nous nous taisions. Philippe était maintenant vaincu par la force de l'impression, et je l'entendis qui murmurait :

— « Mais c'est de l'Edgar Poe, c'est du Shelley... »

Le Père abbé, qui ne connaissait certes de nom ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs, répondit naïvement, sans se douter qu'il formulait une trop juste critique sur la phrase et la sensation de son jeune voisin :

— « Non. Non, c'est du Gozzoli... Je vous montrerai la preuve dans Vasari ; et savez-vous ce qu'il y a derrière? Certainement le miracle de la ceinture... »

— « Quel miracle ? » lui demandai-je.

— « Comment, » fit-il avec une stupéfaction visible, « vous n'avez pas vu, au dôme de Pistoie, la ceinture de la bienheureuse Sainte Vierge qu'elle a jetée à saint Thomas après son ascension?... Il était absent lorsqu'elle monta au ciel en présence des autres apôtres. Il revint

au bout de trois jours, et, comme il doutait encore de la vérité de ce qu'il n'avait pas vu, la Madone eut la bonté de laisser tomber devant lui cette ceinture pour qu'il ne doutât plus jamais. »

Il nous racontait cette légende, — qui prouve, entre parenthèses, que la vieille religion catholique avait prévu même les analystes et leur salut possible, — tout en soufflant le rat-de-cave qu'il rendit à Luigi et en verrouillant de nouveau la porte. La simplicité de conviction avec laquelle il parlait de ce miracle finit de m'attester qu'il vivait dans le surnaturel comme nous autres, enfants du siècle, nous vivons dans l'inquiétude et la moquerie. Je ne pus m'empêcher de le comparer en imagination au menu fragment de fresque qu'il venait de nous montrer sur le troisième mur. Ce coin de peinture suffisait pour animer ce vaste morceau de plâtre blanc, et lui seul, dom Gabriele, suffisait par sa seule présence pour animer ce vaste couvent désert. Il en était réellement l'âme, je le sentais à présent, et une âme qui *représentait*, au sens exact du mot, toutes les âmes de ses frères absents. J'ai vu, dans mon enfance, un officier de la Grande Armée passer sur un des trottoirs de la ville où je grandissais. Ce

vieux brave traînait la jambe, ayant été blessé à Leipzig; il était pauvre, et sa rosette ornait un habit râpé. Il était, cependant, pour moi, l'épopée entière de l'Empire, parce que je savais que l'Empereur l'avait décoré de sa main! J'éprouvais une impression analogue à suivre maintenant dom Griffi. Il portait tout son ordre dans le pli de sa vieille soutane que Luigi soignait si mal. Telle est la grandeur que nous donnent les abdications absolues de notre personnalité au profit de quelque œuvre très large et très haute. Nous nous renonçons et nous nous grandissons à la fois, par une loi que les sociétés modernes, éprises d'individualisme grossier, méconnaissent étrangement. L'homme ne vaut que par son immolation à une idée, et qu'est-ce qu'une armée, qu'est-ce qu'un ordre, sinon une idée organisée et qui s'est assimilé ainsi des milliers d'existences? Chacune de ces existences participe à son tour aux forces réunies de toutes les autres. Qu'eût été dom Griffi sans son couvent? Sans doute un antiquaire à petit esprit et qui eût catalogué quelque musée. Car, son exaltation à peine passée, et tandis que nous remontions vers notre appartement, il nous tenait, lui aussi, de ces discours de collectionneurs qui oublient

le fond de l'œuvre d'art pour discuter seulement ses alentours, ses ressemblances et son authenticité.

— « Il a été traité souvent, » disait-il, « ce sujet de la Madone à la ceinture et de saint Thomas. Vous trouverez à l'Académie de Florence un charmant bas-relief de Lucca della Robbia, où la Madone entourée d'anges donne cette ceinture à l'apôtre... Francesco Granacci a traité ce même motif deux fois, et Fra Paolino de Pistoie, et Taddeo Gaddi, et Giovanni Antonio Sogliani, et Bastiano Mainardi, — ce dernier à Santa Croce... Les rougets m'ont déjà envoyé des photographies de toutes ces peintures. Rien qu'à la tête de la Vierge je suis sûr que celle de notre Benozzino sera la meilleure... Mais voulez-vous entrer dans ma cellule, je vous montrerai les boucles d'oreilles et la petite collection de dom Pio Schedone... »

Nous acceptâmes, poussés, Philippe Dubois peut-être par un fonds d'archéologue qui persistait en lui sous le futur écrivain, et moi par la curiosité de voir la figure des objets parmi lesquels vivait notre hôte. La première pièce où il nous introduisit trahissait par son désordre l'incurie du falot serviteur qui répondait au nom de Luigi. Des livres s'y empilaient,

dont la grosseur et la reliure révélaient des Pères de l'Église. A côté, une paire de tenailles, des marteaux, une boîte remplie de vis, de clous et de ferraille, témoignaient que dom Griffi savait au besoin se passer d'ouvriers pour quelque raccommodage de meuble ou de serrure. Des citrons séchaient dans une assiette. Des fiaschi à la paille noircie et souillée devaient contenir les échantillons des dernières récoltes en huiles et en vins. Un de ces vases de terre brune que les femmes de Toscane appellent un *scaldino* et qu'elles emplissent de braise pour s'y chauffer les mains en le tenant par son anse, représentait le confort unique de ce cabinet carrelé, où un chat tout noir se prélassait paresseusement. Sans doute quelque voyageuse anglaise reconnaissante avait envoyé au digne moine le petit appareil d'argent à faire le thé, seule élégance de ce rustique carpharnaüm. Mais Luigi s'étant bien gardé de nettoyer le métal de la cafetière, même ce petit ustensile brunissait sur son étagère. Un grand crucifix, posé sur son pied, dominait la table où des feuillets s'entassaient, couverts d'une large et ferme écriture.

— « Ce sont les sermons de mon maître que je me suis chargé de recopier, » dit dom

Gabriele. « Le bon cardinal est aveugle, et il voudrait que son œuvre fût achevée d'imprimer avant sa mort... Il a quatre-vingt-sept ans... Ah! son écriture est terriblement *perfide,* » ajouta-t-il avec un nouvel italianisme, « et puis j'ai si peu de temps... Heureusement je ne dors que quatre heures par nuit. Voyons, Nero, laisse cette chaise, laisse cette chaise, mon *micino*, mon *mutzi*... » Il parlait au chat comme Pasquale à sa jument, et, comme s'il eût compris, Nero s'élança de la chaise sur les papiers qui contenaient les titres du vieux cardinal à la gloire. « Bon, asseyez-vous là, » me dit-il, « et vous, seigneur Filippo. » Il nous avait demandé nos prénoms dès le commencement du dîner pour ne plus nous nommer qu'ainsi, avec l'aimable familiarité de son pays. « Voyons, » continua-t-il, « où est cette maudite cassette? Bon, sous ce volume des Pères où j'ai cherché l'autre jour cette citation dans le traité de saint Irénée contre les Gnostiques... Il s'agissait des Basilidiens qui prétendaient se dérober au martyre sous le prétexte que nous ne devons pas faire connaître nos idées au vulgaire. Ah! l'orgueil! l'orgueil! Vous le trouverez à la base de toutes les hérésies et de tous les sophismes. Et c'est si

bon de croire, c'est si simple surtout!... Mais, tenez, voilà la boîte. Elle est tout ouverte... Je ne ferme rien de ce qui est ici, parce que c'est à moi et non pas au couvent. Allons, où sont ces anneaux?... »

Il avait, en effet, durant ce discours dégagé un coffret de cuir, dont la fermeture avait dû être assez compliquée pour qu'une fois faussée elle eût défié les pauvres ouvriers de ce trou perdu. Le couvercle levé, nous pûmes voir que l'intérieur contenait un assez grand nombre de menus objets soigneusement recouverts d'enveloppes de papier, toutes étiquetées. La forme ronde de la plupart de ces plis indiquait suffisamment que la collection de feu dom Pio Schedone se composait surtout de médailles. Je constatai avec étonnement que le travail des boucles d'oreilles étrusques était très fin. Je pris au hasard un des petits paquets ronds, et je lus sur son papier : *Julii Cæsaris aureus*. Je crus reconnaître, en examinant la pièce d'or, qu'elle était absolument authentique. Je la tendis à Philippe qui me fit remarquer la tête de Marc-Antoine sur le revers et qui me dit :

— « C'est une très belle monnaie, extrêmement rare... »

J'en pris une seconde, une troisième, et je tombai avec un étonnement encore plus grand sur un Brutus dont je me trouvais par hasard savoir la valeur. Voici comment. Ayant, l'année précédente, à faire mes cadeaux de Premier janvier, j'avais eu l'idée d'offrir, à quelques-unes des dames chez lesquelles j'avais dîné, de petites médailles, pour les suspendre à leurs bracelets, et mon ami Gustave S***, un des plus distingués numismates de l'heure présente, avait bien voulu m'accompagner à cet effet chez un marchand spécial. Là j'avais beaucoup admiré cette pièce d'or qui porte d'un côté la tête de Brutus le Jeune et de l'autre celle de Brutus l'Ancien. S*** n'avait pu s'empêcher de sourire de mon ignorance quand, ayant dit : « Je prendrais volontiers celle-là, » l'antiquaire me répondit : « Pour vous, monsieur, à cause de M. S***, ce sera treize cents francs. » Et cette pièce, cotée de la sorte sur la place, elle était là, parmi soixante autres, dans le coffret de dom Pio. Je ne pus retenir une exclamation et je montrai la monnaie à Philippe en lui racontant ce que je savais de son prix.

— « Je m'en serais douté, » me dit-il, « car j'ai un peu étudié aussi la numismatique ; et

remarquez qu'elle est en parfait état et à fleur de coin... »

— « Mais vous avez là un trésor, mon Père, » dis-je à dom Griffi, qui m'avait écouté sans avoir trop l'air de prendre au sérieux mes paroles, et j'insistai, lui expliquant les raisons pour lesquelles je croyais pouvoir lui affirmer la valeur d'une au moins de ses pièces, et la compétence de mon compagnon.

— « C'est ce que me répétait dom Pio, » fit-il en changeant peu à peu d'expression. « Il avait ramassé ces monnaies de côté et d'autre, dans ses fouilles... Quand le pauvre Pio est mort, c'était le temps le plus dur, nous venions d'être frappés, et j'ai eu tant à faire que j'ai négligé de faire examiner sa collection par le professeur Marchetti que vous aurez vu à Pise. Je l'avais tout à fait oubliée. Sans le roi Gondoforus, je n'aurais jamais songé à y regarder seulement... C'est l'autre jour, en dérangeant ces bouquins, que je me suis souvenu d'avoir vu entre les mains de dom Pio une paire de boucles d'oreilles assez étranges. Je cherche dans le coffret, je les trouve, je vous en parle. Ma foi, » ajouta-t-il en se frottant joyeusement les mains, « je voudrais beaucoup que vous

eussiez raison. Il y a une terrasse qui menace ruine près du donjon et le gouvernement me refuse de l'argent ; avec quatre mille francs on en viendrait à bout ; mais quatre mille francs!... » Et il hocha la tête avec incrédulité en montrant le coffret.

— « Mon Dieu, » lui répondis-je, « à votre place, je consulterais vraiment le professeur dont vous parlez, mon Père, car je trouve encore là un aureus de Domitien avec un temple à son revers, que je crois bien avoir vu aussi parmi les pièces rares... »

— « Rarissime, » dit Philippe, qui examina la monnaie de très près, « et ce Dide Julien, rarissime aussi, et cette Didia Clara... Ce sont de magnifiques échantillons. Il est probable qu'un paysan aura tout simplement trouvé près de Volterra quelque trésor d'une légion perdu à la suite d'une déroute et vendu le tout à dom Pio.. »

— « Si c'était vrai, » dit l'abbé en se frottant de nouveau les mains, « ça prouverait une fois de plus que le cher cardinal a bien raison de répéter : *Dio non manda mai bocca, che non mandi cibo* (1). J'ai tant prié pour cette terrasse!

(1) Dieu n'envoie jamais de bouche sans envoyer aussi de la nourriture.

C'est là que les frères malades allaient prendre le soleil à leur convalescence. J'écrirai donc à M. Marchetti de venir me rendre visite aussitôt qu'il pourra. Ah! c'est un de nos amis, et qui se plaît tant à Monte-Chiaro!... Demain matin, à ma messe, je remercierai le Seigneur et je prierai aussi pour vous... Bon, j'allais oublier de prévenir Luigi qu'il doit être prêt à me la servir à six heures, à sept j'ai des rendez-vous... »

— « Savez-vous, » disais-je un peu plus tard à Philippe en lui souhaitant le bonsoir à mon tour, « que l'on comprend avec quelle facilité certaines circonstances prennent une apparence providentielle, quand on voit des aventures comme celle-là... Ce pauvre moine a besoin d'argent pour son couvent. Il prie Dieu de toutes ses forces, et deux étrangers lui découvrent qu'il le possède, cet argent, là, sous sa main... »

— « C'est la bêtise du hasard, » dit Philippe en haussant les épaules; « avez-vous jamais entendu raconter qu'un jeune homme de talent et auquel il ne manquerait qu'une petite somme pour être mis à même de montrer ce talent, ait trouvé cette somme? Qu'un grand écrivain ait gagné un centime à une loterie?... Tenez,

j'ai connu des bourgeois riches et stupides, dans ma province, qui ont vu leurs obligations de la Ville de Paris sortir aux tirages et leur rapporter des deux cent mille francs. Un mien cousin m'en avait laissé une, à moi, de ces obligations-là. Je l'ai vendue, fort heureusement. En dix ans, vous croyez qu'elle est seulement sortie une fois! Pas même pour me rapporter six mille francs, deux mille francs, mille. — Et voilà ce frocard imbécile qui va les avoir, lui, ces six mille francs, plus peut-être, et il les emploiera, — à quoi? A consolider une terrasse pour des moines qui ne reviendront jamais... Chamfort disait que le monde est l'œuvre du diable devenu fou. S'il avait dit : devenu gâteux!... »

— « En attendant, » fis-je avec une humeur jouée et comme si j'eusse parlé à un petit garçon malade, pour ne pas avoir à me fâcher contre ce qui n'était après tout qu'une plainte trop justifiée, « allez dormir et laissez-moi en faire autant. »

Comme le vent s'était levé, — un mélancolique vent d'automne qui tournait, doux et plaintif, autour du monastère, j'éprouvai une certaine difficulté à réaliser moi-même ce programme et à m'endormir dans le lit un peu

dur des anciens abbés généraux. J'entendais Philippe Dubois aller et venir dans sa chambre, et je me demandais si, malgré son ironie, trop outrée pour n'être pas factice, il ne se sentait pas troublé, lui aussi, par le fier spectacle d'une vie si résignée, si pieuse, que notre hôte nous avait donné, tout ce soir. Les phrases du prêtre sur le caractère providentiel de certaines rencontres me revenaient. Est-il possible de réfléchir profondément, sincèrement, à sa propre destinée et à celle de ses proches sans subir cette obscure intuition qu'un esprit plane en effet sur nous tous, qui nous mène, par des chemins quelquefois très détournés, vers des fins que nous ne comprenons pas? Mais surtout dans le châtiment de nos fautes, ce mystérieux esprit révèle sa présence, reconnue par les moralistes de tous les temps, depuis les poètes grecs qui adoraient la *Némésis*, l'obscure équité universelle, jusqu'à Shakespeare et Balzac, les maîtres de l'art moderne. Leur œuvre n'est-elle pas dominée par cette vision d'une grande justice finale enveloppant l'existence humaine? Puis je me faisais des objections, par cette triste habitude du pour et du contre que l'on ne dépouille pas avec tant de simplicité, quoi qu'en pensât notre hôte. Je songeais à cette

autre loi de décroissance qui veut que tout meure des plus belles parmi les choses humaines, depuis un être moral comme est un couvent, jusqu'aux chefs-d'œuvre des arts. Les fresques de Benozzo venaient d'être retrouvées, après quatre cents ans, pour disparaître à nouveau dans quelques autres centaines d'années, détruites par l'invincible travail du Temps. Oui, tout meurt, et tout recommence... Dom Gabriele Griffi avait parlé tout à l'heure des Basilidiens, de leurs théories subtiles et de l'orgueil qui est à la base de toutes les hérésies. Je me souvins de l'étonnante analogie qui éclata pour moi, lorsque j'étudiai les doctrines d'Alexandrie, entre ces paradoxes et nos maladies morales d'aujourd'hui. Mon jeune compagnon n'en était-il pas la preuve, lui qui m'avait énoncé, à propos des relations des écrivains et du public, exactement ce sophisme du mensonge par mépris cher aux Gnostiques? Et je l'entendais marcher toujours, — en proie à quelle agitation? — jusqu'à ce qu'à travers ces raisonnements contradictoires je finis par fermer les yeux. Quand je me réveillai le matin, ce fut pour voir au chevet de mon lit l'innocent Luigi, les bras chargés d'un plateau sur lequel était pré-

paré du café au lait, et presque aussitôt le moine entrait dans ma chambre :

— « Ah! bravo, » me dit-il, avec son bon rire, « vous avez pu bien reposer, et vous avez fait mentir le proverbe : *Chi dorme non piglia pesci* (1). Car un paysan vous a apporté des truites toutes fraîches pour votre déjeuner... Quant au seigneur Filippo, il est déjà à courir la montagne. Quand je suis revenu de la messe, à six heures et demie, je l'ai vu qui grimpait du côté du village, leste comme un chat... Quand vous serez levé, nous irons revoir les Benozzo au grand jour... Le seigneur Filippo sera revenu, sans doute... Vous verrez aussi la bibliothèque du couvent... Si vous saviez comme elle était riche avant la première suppression, celle de Napoléon Ier... Mais patience, puisqu'il paraît que nous allons déjà ravoir notre terrasse. *Multa renascentur...* »

Une heure plus tard, j'étais levé, j'avais bu, sans trop faire la grimace, le café à base de chicorée passé par Luigi; le Père et moi nous rendions de nouveau visite au roi indien Gondoforus et au sourire de la Vierge. Dom Griffi eut le temps de me montrer les réfectoires, le

(1) Qui dort ne prend pas de poissons.

grand et le petit, les bibliothèques, les chapelles, le vivier, les citernes, l'étroit jardin où il élevait des cyprès minuscules, en attendant de les transplanter. Philippe était toujours absent. S'était-il égaré, ou bien éprouvait-il pour la conversation et la société du Père une de ces antipathies dont les nerveux comme lui subissent les irrésistibles atteintes? Je me serais posé ces questions avec une certaine indifférence, je l'avoue, tant son continuel persiflage m'avait agace, si, vers les onze heures, et à notre retour de la visite à travers le couvent, je n'avais été littéralement frappé d'épouvante par un petit fait très inattendu et que je provoquai sans en avoir le moindre pressentiment. Dom Griffi venait de s'excuser. Il était obligé de me laisser seul jusqu'au déjeuner. Je n'avais pas de livres avec moi. Ma correspondance était, par extraordinaire, au courant. « Si je revoyais ces médailles d'hier? » pensai-je, et voici que je demande le coffret au Père, qui me l'apporte lui-même. Installé paisiblement dans ma chambre, je déploie les papiers les uns après les autres, admirant ici un profil d'empereur lauré, là une Victoire. Je ne sais pourquoi la fantaisie me prend de revoir l'*aureus* de César avec la tête d'Antoine. Je cherche

cette pièce parmi les autres. J'ai de la peine à la trouver. Je prends les médailles une par une. Je ne vois le nom du dictateur écrit sur aucune des enveloppes. « Nous les avons mal remises, » me dis-je, et j'ai la patience de les défaire toutes. Pas de médaille de César. Pas de médaille de Brutus non plus. Je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie une angoisse comparable à celle qui me serra le cœur quand je constatai cette absence de deux monnaies qui valaient certainement près de deux mille francs, et elles étaient là, encore hier au soir! Je les avais tenues dans ma main. J'en avais regardé le détail comme à la loupe. J'en avais moi-même indiqué le prix approximatif au Père. Puis elles avaient disparu. J'eus l'espérance qu'il les avait mises de côté, sur cette indication, pour les expédier à Pise aussitôt, et faire contrôler plus vite leur authenticité. Je courus à sa cellule, au risque de le déranger. Il m'eût été impossible de ne pas vérifier sur-le-champ cette hypothèse. Dom Griffi était occupé, avec un grand pendard de paysan roux, à recouvrer quelque créance, car le paysan tenait à la main un portefeuille de cuir des poches duquel sa main calleuse tirait, avec le plus comique regret, des coupures de cinq

et de dix francs. L'abbé vit à ma figure que j'avais une nouvelle importante à lui anoncer :

— « Votre ami n'est pas malade?... » me demanda-t-il vivement.

— « Non, » lui répondis-je. « Mais je voudrais me permettre de vous poser une question, mon Père. Avez-vous retiré du coffret de dom Pio quelques-unes des pièces d'or que nous avons maniées hier? »

— « Aucune, » fit le bonhomme ingénument, « le coffret est demeuré là, tel que nous l'avions laissé. »

— « Ah! mon Dieu! » m'écriai-je avec terreur, « c'est qu'il en manque au moins deux et des plus importantes, le César et le Brutus... »

Je n'eus pas plus tôt prononcé cette phrase que j'en sentis la terrible portée. Personne, jusqu'à notre arrivée, n'avait soupçonné ce que représentait d'argent la collection de dom Pio. Ce César et ce Brutus étaient justement, parmi les monnaies, celles que nous avions le plus remarquées. Elles avaient été dérobées. Ce n'était pas Luigi qui avait pu les choisir ainsi entre les autres, ni un des paysans pareils au rustre que je voyais en ce moment compter de nouveau avec son doigt calleux ses mal-

propres petits billets de banque. D'autre part, je ne pouvais pas être soupçonné. J'étais au lit au moment où le Père disait sa messe et où sa chambre était vide. Depuis, nous ne nous étions plus quittés. L'éclair d'une atroce évidence me fit dire tout haut :

— « Non, non, ce n'est pas possible... »

Je venais de voir Philippe tenté, aussitôt après notre conversation d'hier, par le voisinage si proche de ce petit trésor. Le bruit de ses pas, la veille, très tard dans la nuit, me résonna dans la mémoire et s'expliqua pour moi d'une manière affreuse. Il m'avait tant parlé, durant la route, de son besoin d'une petite somme qui lui servît à débuter à Paris. Il avait vu cette somme à sa portée. Il avait lutté, lutté... — et enfin, il avait cédé. Il avait accompli ce vol si facile et deux fois infâme, puisque le pauvre vieux moine était notre hôte. Il lui avait suffi de se lever un peu avant l'heure de la messe. Il était sorti de sa chambre. Il s'était glissé jusqu'à celle du Père. Il avait pris les deux médailles qu'il savait les plus précieuses, sans doute d'autres encore. Puis il s'était en allé dans la campagne, afin de donner un prétexte d'une part à sa disparition matinale et aussi pour dompter le trouble dont

il devait être bouleversé. Entre les paradoxes les plus hardis d'immoralité intellectuelle et une action honteuse comme celle-là, il y a un abîme. Je me sentis, devant cette accablante probabilité, saisi d'une telle émotion que les jambes me manquèrent et je dus m'asseoir tandis que dom Griffi disait à son paysan avec sa douceur habituelle :

— « Va m'attendre dans le corridor, Peppe. Je t'appellerai. »

Puis quand nous fûmes tous les deux seuls :

— « Voyons, mon enfant, » commença-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas encore, celle non plus de l'hôte amical, mais du prêtre, et en me prenant les mains. « Regardez-moi bien en face. Vous sentez que je sais que ce n'est pas vous, n'est-ce pas? Ne me dites rien, ne m'expliquez rien, et faites-moi une promesse... »

— « De forcer ce malheureux à vous rendre ces pièces... Ah! mon Père, quand je devrais les lui arracher de mes mains ou le livrer moi-même aux gendarmes.. »

— « Vous ne m'avez pas deviné, » reprit-il en secouant la tête. « Je veux au contraire que vous me promettiez sur l'honneur de ne pas prononcer un mot qui laisse soupçonner

que vous avez découvert la disparition de ces médailles... Pas un mot, entendez-vous, et pas un geste... C'est mon droit de vous le demander, n'est-il pas vrai?... »

— « Je ne comprends pas, l'interrompis-je.

— « *Pazienza*, » dit-il en employant son mot favori, « promettez-moi seulement et laissez-moi finir avec ce terrible Peppe... Non! Ces gens-là me feront mourir avant que j'aie pu revoir les frères ici... Ils disputent, cinq francs par cinq francs, le paiement de leurs fermages; mais, vous savez, fermer les yeux et se recommander à Dieu... J'ai votre promesse? »

— « Vous l'avez, » répondis-je, vaincu par une espèce d'autorité qui émanait de toute sa personne en ce moment.

— « Et voulez-vous me rapporter le coffret tout de suite? »

— « Je vais le chercher, mon Père... »

Malgré la parole donnée, j'eus une peine infinie à me contenir quand, une demi-heure après cet entretien, je me retrouvai avec Philippe Dubois, enfin revenu de sa promenade. Je dois reconnaître, à son honneur, que son visage traduisait, à cette minute, une anxiété intérieure qui eût achevé de me convaincre si j'avais gardé le moindre doute sur sa culpa-

bilité. Il devait cependant se croire assuré du secret, car c'était un très étrange hasard que mon second examen du coffret, et, moi excepté, qui pouvait constater l'absence des médailles dérobées? Nous les avions mentionnées trop vite pour que dom Griffi eût eu le temps d'en retenir les noms. Ce n'était pas la crainte d'une découverte de ce vol qui mettait sur ce front intelligent et dans ces yeux, si vifs encore la veille, cette sombre expression d'inquiétude. Je devinai que le remords et la honte le déchiraient, tout simplement. Il était si jeune, malgré son masque de cynisme, si voisin, malgré sa corruption intellectuelle, du chaud foyer de sa famille, si nourri encore de loyauté provinciale! Il remarqua bien la tristesse de mon regard, mais s'il l'attribua d'abord à sa véritable cause, le silence que j'observai, d'après ma promesse, dut le rassurer.

— « J'ai fait une magnifique promenade, » me dit-il sans que je lui demandasse aucun détail sur l'emploi de sa matinée; « seulement, je me suis égaré, et j'arrive trop tard pour visiter le couvent... Je ne le regrette pas, car j'aurais peur de gâter ma sensation d'hier en revoyant ces fresques au grand jour. A quelle heure repartons-nous? »

— « Vers les deux heures et demie, » lui dis-je.

— « Alors, » fit-il, « si vous me permettez, je vais boucler ma valise. »

Il passa dans sa chambre sous ce prétexte. Je l'entendais qui allait et qui venait de nouveau comme cette nuit. Ma présence lui était malgré tout insupportable. Que serait-ce quand il reverrait l'abbé ?... J'appréhendais, avec une inquiétude qui allait jusqu'à la douleur, l'instant où, tous les trois assis derechef à la vieille table des novices, nous devrions causer, sachant, le prêtre et moi, ce que nous savions, et Philippe avec ce poids sur le cœur. Une curiosité se mélangeait à cette inquiétude. En me demandant le silence absolu auprès du voleur, dom Griffi avait certainement son plan. Allait-il essayer de confesser le jeune homme sans trop l'humilier, en tête à tête? Ou bien, dans la divine bonté que révélaient ses yeux de vrai croyant, s'était-il décidé à pardonner en silence, comptant que le reste du trésor de dom Pio suffirait à payer la réparation de la fameuse terrasse? Toujours est-il que l'heure du déjeuner arriva, — toutes les heures arrivent, — et dom Gabriele vint nous appeler, avec sa même voix gaie et cordiale :

— « Eh bien! seigneur Filippo, » dit-il, « vous avez pris faim, dans votre promenade?... »

— « Non, mon Père, » répondit Philippe à qui le Père avait saisi les deux mains affectueusement et que cette chaude étreinte paraissait gêner, « j'ai peur d'avoir eu un peu froid. »

— « Alors vous boirez un verre de mon *vino santo*, » reprit le moine; « vous savez pourquoi nous l'appelons ainsi? Nous suspendons des raisins à sécher jusqu'au jour de Pâques, et alors nous les pressons. Il y a un proverbe toscan qui dit : *Nell' uva sono tre vinaccioli*, dans le raisin il y a trois pépins ; *uno di sanità, uno di letizia, e uno di ubriachezza*, un de santé, un de gaieté, un d'ivresse. Mais dans mon *vino santo*, il ne reste que les deux premiers. »

Et ce fut ainsi, de sa part, une suite de phrases doucement enjouées tout le long du repas, qui se composait cette fois des truites promises, de châtaignes grillées, d'œufs en omelette qualifiés de frits, et de grives, — de ces grives gorgées de raisins et de genièvre, qui font le régal d'automne dans ce coin béni d'Italie.

— « Je n'ai jamais pu toucher à un de ces petits oiseaux, » nous dit le Père, « je les vois

voler de trop près ici. Nos paysans les chassent à la glu. Les avez-vous vus passer avec une chouette apprivoisée? Ils disposent le long de la vigne des bâtons enduits de cette glu. Puis ils posent la chouette à terre, attachée à un autre bâton. Elle volette çà et là. Les oiseaux s'approchent par curiosité. Ils touchent aux baguettes, et les voilà pris. Je me suis toujours étonné qu'un poète n'ait pas fait une fable avec ce joli tableau... »

D'allusion aux pièces disparues, pas un mot. Pas un mot non plus qui marquât une différence entre ses dispositions à mon égard et à l'égard de mon compagnon, — peut-être un peu plus de câlinerie cependant pour lui, que je voyais comme brisé par cette sympathie presque affectueuse de notre hôte si indignement trahi. Vingt fois je distinguai des larmes sur le bord des yeux de ce garçon qui n'était évidemment pas né pour le mal. Vingt fois je fus sur le point de lui dire : « Allons, demande pardon à ce saint prêtre, et que ce soit fini... » Puis Philippe fronçait les sourcils, ses narines se crispaient. Le feu de l'orgueil séchait ses prunelles, et la conversation continuait ou plutôt les monologues de dom Griffi, qui comparait maintenant son Monte-Chiaro au Monte-

Oliveto, et il parlait avec tendresse de son ami qui est aussi le mien, l'admirable abbé de Negro, préposé à une besogne de garde toute pareille. Puis il nous racontait des anecdotes sur le couvent, les unes infiniment intéressantes, — une visite, par exemple, du connétable de Bourbon en marche sur Rome, et commandant en secret au prieur une messe pour le lendemain de sa mort; — d'autres, enfantines et relatives à des légendes naïves... Ce ne fut qu'après ce repas et une fois remontés dans notre salon, que je compris son intention et quelle idée lui avait suggérée une connaissance du cœur humain, qu'un confesseur peut seul avoir. Nous ayant quittés quelques minutes, il rentra, tenant à la main la cassette de dom Pio. Je regardai Philippe. Il était devenu livide. Le visage ridé de notre hôte n'annonçait cependant aucune sévère interrogation :

— « Vous m'avez enseigné le prix de ces médailles, » nous dit-il simplement, en posant le coffret sur la table. « Il y en a bien trop pour ce que j'ai à faire reconstruire. Permettez-moi de vous demander d'en choisir pour vous, chacun deux ou trois, que vous garderez en souvenir du vieux moine, qui a prié pour vous deux ce matin... »

Il m'avait regardé en prononçant ces quelques mots, d'un regard où je pus lire le rappel de ma promesse. Il était sorti, depuis longtemps, que nous étions toujours là, Philippe Dubois et moi-même, immobiles. Je tremblais qu'il ne devinât que je savais son secret. La sublime indulgence de dom Griffi, destinée à produire un repentir presque foudroyant par l'excès de la honte, ne pouvait avoir son plein effet sur cette âme en détresse que si l'amour-propre blessé n'y mêlait pas son fiel.

— « Que c'est bon, un bon prêtre !... » dis-je simplement pour rompre le silence. Philippe ne répondit rien. Il s'était vivement retourné contre la fenêtre et il regardait le vert paysage que nous avions admiré le soir en entrant, plongé dans une rêverie profonde. J'avais ouvert le coffret, et pris au hasard une des médailles pour obéir à notre hôte, puis je passai dans ma chambre. Mon cœur battit, je venais d'entendre le jeune homme qui sortait en courant, et ses pas qui se dirigeaient vite, vite, vers la cellule du vieux moine. L'orgueilleux était vaincu. Il allait rendre les pièces volées et avouer sa faute. En quels termes parla-t-il à celui qu'il avait d'abord comparé si insolemment à feu Hyacinthe, et que lui répondit ce

dernier? Je ne le saurai jamais. Seulement, lorsque nous fûmes remontés tous deux en voiture et que Pasquale eût dit à sa jument : « Allons, Zara, cherche tes jambes..., » je me retournai pour revoir le couvent que nous quittions et saluer l'abbé, venu jusqu'au seuil, et je reconnus, dans le regard que mon compagnon jetait de son côté sur le simple moine, *l'aube d'une autre âme*. — Non, l'ère des miracles n'est pas close, mais il y faut des saints, — et ils sont trop rares.

Pérouse, novembre 1890.

ANTIGONE

ANTIGONE

I

On ne choisit pas ses souvenirs. Je n'éprouve jamais plus vivement la vérité de cette maxime qu'en regardant, avec nostalgie, comme cela m'arrive souvent, la carte du lac divin, de cette Méditerranée que j'ai déjà tant courue, que j'espère courir tant encore. Sur la nappe, vaguement teintée, de cette carte, mes yeux suivent la ligne découpée de ces rivages dont j'ai doublé presque chaque cap, et je m'arrête sur la longue tache noire qui représente l'île adorable de Corfou... Corfou! Quel voyageur a pu prononcer ce nom sans un soupir, s'il s'est une fois promené sous la verdure d'argent de ses oliviers énormes, aux troncs jamais ébranchés, en face de la côte sauvage de l'Épire,

qui dresse ses montagnes blanches de neige par delà le canal, si intensément bleu le jour, si pâlement lilas le soir?... Corfou! Quel poète n'a rêvé, devant ces magiques syllabes, de voluptés lentes et paresseuses? Quel amoureux n'a imaginé un paradis de parfums et de solitude autour d'une passion heureuse et comblée?... Le hasard d'une rencontre de voyage veut que la fabuleuse Corcyre évoque pour moi d'autres figures : celle d'abord d'un ami que j'ai eu là-bas, plus âgé que moi de quarante ans et qui s'en est allé rejoindre, aux pays mystérieux d'où l'on ne revient pas, les Sages antiques auxquels il ressemblait tant, — celle ensuite d'un de mes anciens camarades de collège, aujourd'hui un des politiciens les plus tarés du Palais-Bourbon, et il y a le choix, — celle enfin, celle surtout, de la sœur de ce déloyal personnage, une fille de trente-cinq ans, que je n'ai vue que quelques jours, mais qu'elle a hanté de fois ma rêverie! Et ni la physionomie doucement austère de M. Napoléon Zaffoni, — c'était le prénom et le nom du vieillard, né sous le premier Empire, — ni le profil audacieux et félin du trop fameux député opportuniste, Clément Malglaive, — ni le masque épuisé et tourmenté de cette mélan-

coliq ıe Christine Malglaive, ne semblaient faits pour s'associer à ces paysages où l'or des oranges mûres brille dans les rameaux sombres, où les eaux sourient comme des prunelles tendres, où les fins feuillages des oliviers ont des frissons de chevelures. Qui donc a dit cette parole profonde que l'existence ne nous donne jamais que ce que nous portons en nous? Et quoi d'étonnant que, passionné, jusqu'à la manie, des curiosités psychologiques et des drames intérieurs, même les plus voluptueux horizons de la plus voluptueuse des îles se soient trouvés servir de cadre pour moi à une tragédie morale?..

Ce voyage à Corfou, durant lequel cette courte tragédie se noua et se dénoua, remonte au printemps de 1893. La date a sa petite importance. C'était — qui ne s'en souvient? — l'époque la plus troublée de cet épisode douloureux de nos luttes intérieures qui s'est appelé la campagne de Panama. Aucun bon Français ne pouvait alors ouvrir un journal sans se demander avec angoisse quel nom nouveau allait s'ajouter à la liste, déjà longue, des ministres et des députés prévaricateurs. Parmi ces noms, un des premiers prononcés avait été

celui de mon condisciple de Louis-le-Grand, de ce Malglaive avec qui j'avais passé plusieurs années coude à coude, sur le même banc de la même classe. Tous ceux qui ont suivi les débats de la Chambre à cette période, se rappellent l'accusation dont il fut publiquement l'objet, sa défense, très courageuse, il faut l'avouer, mais peu convaincante. Pourtant, aucune poursuite n'avait été décrétée contre lui, dans l'impuissance où ses accusateurs se trouvèrent d'établir qu'il eût touché le chèque de dix-huit mille francs, inscrit à son nom sur le carnet d'un célèbre corrupteur. Quoique je n'eusse pas revu Malglaive depuis le collège, la mémoire de notre jeune compagnonnage m'avait fait suivre de plus près ce débat parlementaire. L'impression qui m'en était restée, très défavorable à l'accusé, ne pouvait que me rendre toute rencontre avec lui pénible, — plus encore dans les conditions d'intimité qu'impose une petite capitale d'une petite île à peine peuplée. Et puis, je m'attendais si peu à cette rencontre! Me croyais-je assez loin du Paris véreux, par cette radieuse matinée de fin d'hiver, où, penché sur le bastingage du paquebot qui fait le service entre Brindisi et la Grèce, je regardais la citadelle de Corfou émer-

ger des flots! Le vapeur allait, déchirant d'un mouvement doux une mer à peine ondulée, bleue d'un bleu de saphir ou de lapis. Un par un, je reconnaissais les merveilleux détails du noble paysage : ici le Pantocrator, la colossale montagne en forme d'autel, — les massifs d'Albanie en face, étincelants de neige, — plus loin, devant moi, l'ilot de Vido qui masque à demi le port, — et, sur toute la côte de l'île, se creusaient les criques étroites auxquelles aboutit le frais et long dévalement des molles pentes ombreuses. Pas un mur d'enclos dans cette oasis : des haies de roses, d'agaves et de cactus marquent seules les limites des vastes champs d'oliviers, d'orangers ou de cannes, et j'épiais, à mesure que nous approchions, la silhouette de M. Zaffoni, le vénérable ami que je venais visiter. Il me semble, en traçant à nouveau les lettres de son nom, que les années qui me séparent de ce pèlerinage sont abolies. Je me revois, Vido à peine doublé, essayant avec ma lunette de distinguer, parmi les canots, celui qui le portait. Je savais que, malgré ses quatre-vingts ans, il ne me laisserait pas débarquer dans son île natale sans exercer envers moi la traditionnelle vertu d'hospitalité. Je revois ces canots s'approcher du vapeur, se

dépasser, se heurter l'un l'autre. J'entends l'appel rauque des rameurs, les mots grecs et italiens voler dans l'air. Je revois les portefaix à faces de Maures pendus aux hublots, avant que l'échelle ne fût abaissée et que l'inspecteur de la santé n'eût mis le pied lui-même sur notre bord... Là-bas, se détachant du môle qui domine la vieille cité d'aspect vénitien, une dernière barque s'avance, partie, elle, juste à la minute opportune. Je reconnaîtrais, à ce tout petit indice, la stricte ponctualité du vieillard. Cette dernière barque est à portée de parole, et, assis à l'arrière, je le reconnais lui-même, avec son corps si mince, enveloppé de plusieurs paletots les uns par-dessus les autres, avec son visage aux traits si fins, qu'encadrent des favoris coupés à la mode anglaise. Il tient sa canne à pomme d'or, présent de son illustre ami, Lord Beaconsfield, entre ses gants de drap gris que je ne l'ai jamais vu quitter. Il m'a reconnu, lui aussi. Son intelligente et mobile physionomie s'est éclairée d'un sourire. Encore quelques coups de rame, et le voici au bas du paquebot. Leste comme un jeune homme, il a mis le pied sur l'échelle, en écartant son domestique qui voudrait l'aider, et il me donne l'accolade d'arrivée en me disant :

— « Vous voyez comme l'île s'est faite radieuse pour vous recevoir. Vous souvenez-vous du souhait de nos petits mendiants qui plaisait tant à Mérimée : Puissiez-vous jouir de vos yeux?... »

Mon vieil ami avait en effet beaucoup connu l'auteur de *Colomba* par l'intermédiaire de notre consul à Corfou sous la monarchie de Juillet, M. Grasset, l'ami de Stendhal. Mais lequel n'avait-il pas connu, parmi les hommes distingués de sa génération, à Paris et en Angleterre, cet alerte vieillard, qui allait et venait maintenant parmi les caisses, désignant mes malles de sa canne, et pour m'épargner le léger ennui du transport à la douane, ses menus gestes, précis et mesurés, multipliaient les ordres. C'était là ce qui donnait pour moi à sa personnalité un caractère à la fois admirable et pathétique. Je savais que ce petit rentier corfiote, à mine agile de lézard, avait été, qu'il était encore, une des plus complètes, une des plus souples intelligences de son temps : orateur disert, dialecticien supérieur, ayant étudié à Paris, à Berlin, à Florence et à Londres, parlant les quatre langues et connaissant les quatre littératures comme la sienne propre, n'ayant jamais cessé de suivre avec

passion le mouvement des idées européennes. Hélas! toutes ces connaissances, tout ce beau talent, n'avaient eu, comme terrain où s'employer et se déployer, que cette ville perdue, sa patrie. Il n'avait pas voulu la quitter parce qu'elle n'était pas libre. A trente ans, hypnotisé comme tant de ses concitoyens par le souvenir et le rêve de la Grèce antique, il s'était établi avocat à Corfou, et il était entré dans le Parlement des Iles Ioniennes. Il voulait y combattre le protectorat anglais, établi par les traités de 1814, et hâter la réunion de ces îles au royaume hellénique. A lutter contre les Anglais, de session en session, et à les étudier de près, un singulier phénomène s'était accompli dans ce noble esprit. Il avait pris en admiration cette race supérieure. Il n'avait pas cessé pour cela d'être le patriote intransigeant qui combattait pour l'unité, mais ce patriotisme sans illusion n'avait pu vraiment se réjouir, lorsque, en 1864, l'Angleterre avait définitivement abandonné les îles. Le rôle de M. Zaffoni avait d'ailleurs pris fin à ce moment-là. Redouté des politiciens d'Athènes autant pour son intégrité que pour son éloquence, aucun poste ne lui avait été offert où il pût donner sa mesure, et il continuait,

depuis lors, d'user sa vieillesse là où il avait usé sa jeunesse, emprisonné dans la médiocrité des circonstances, et acceptant cette médiocrité, stoïcien par nature et par doctrine, comme un de ces personnages de Plutarque dont il parlait sans cesse : « Un homme de Plutarque !... » Il fallait entendre de quel accent il prononçait ces quatre mots. Ce culte, un peu *rococo*, pour le naïf historien, lui venait de quelques survivants de notre dix-huitième siècle qu'il avait connus à Paris, enfant Avec cela, beaucoup d'esprit, une judiciaire incomparable, comme on disait autrefois, une bonhomie jamais démentie, car elle dérivait d'une infatigable bonté, une indulgence faite d'une universelle compréhension, une causerie facile et profonde, une érudition immense, toutes les virilités du cœur devant l'idée de la souffrance et celle de la mort, — que de raisons de l'admirer autant que je l'aimais ! Je les sentais, ces raisons, avivées encore par sa présence, tandis que notre barque glissait dans la rade, sur cette eau d'un bleu épais, opaque, comme minéral, et je l'interrogeais sur sa santé :

— « Vous le savez, » répondait-il, « je m'appelle moi-même le voyageur attardé...

Vous avez bien failli ne pas me revoir. L'autre hiver j'ai été très souffrant de la gorge. Le médecin m'avait dit que, pour me guérir tout à fait, je devrais parler le moins possible. Je pris le parti de me taire absolument. J'avais une ardoise pour écrire mes ordres et je suis demeuré trois mois pleins sans prononcer un mot... C'est excellent. J'ai profité de l'occasion pour relire Lord Macaulay tout entier, la plume à la main... Ah! quel bon esprit qu'un bon esprit anglais!... »

— « Trois mois pleins sans prononcer un mot?... » m'écriai-je. « Mais c'est de l'héroïsme, de quoi rivaliser avec les plus beaux traits de votre Plutarque... »

— « N'appelez pas du nom d'héroïsme, » reprit-il, « la simple habitude d'obéir à la raison... *Soyez persuadé* » — c'était une de ses tournures favorites — « qu'il est bien plus difficile d'écrire seulement une page de l'*Essai sur Pitt*... »

— « Et vos mémoires? Puisque nous parlons d'écrire, les avez-vous avancés? »

— « J'en suis à l'année 1863, à la veille de l'indépendance, » répondit-il. « Je les écris en trois langues : en grec, en anglais et en français, ce qui me retarde. Ils ont fini par devenir

l'histoire de nos deux Assemblées, du temps que nous étions une espèce de Canada méditerranéen. Ces cinquante années-là, depuis 1814 jusqu'en 1864, auront été les plus belles de notre histoire. Nous luttions pour la liberté, et cette lutte-là vaut quelquefois mieux que le triomphe. Nos deux Assemblées, — c'était le régime constitutionnel en miniature, un microscopique parlement à côté de celui de Westminster. Nous y avons pourtant fait de belles campagnes... Et puis nous sommes morts de notre victoire, comme l'abeille... » ajouta-t-il, en souriant et en soupirant à la fois. « Corfou n'a jamais si peu compté qu'aujourd'hui. Vous lirez ce que j'ai rédigé, en condensant le plus que j'ai pu... Quand je me déciderai à publier ces pages, elles seront comme un de ces morceaux de pierre fossile, où se retrouve l'impression d'une fougère fanée depuis des siècles, et que personne n'avait jamais cueillie. Mes amis et moi, nous aurons été une touffe d'herbes dans une vallée jamais visitée. Pourtant j'ai la faiblesse, c'est vrai, de tenir à cette petite empreinte après nous, à cette preuve écrite que nous avons fait notre devoir civique... Il y aura bien quelque essayiste anglais ou français pour lire mes deux

cents pages, — et pour en tirer une ou deux notes sur quelque point d'histoire ou de droit constitutionnel... Et le brin de fougère n'aura pas poussé en vain... Tenez, ces jours-ci, j'ai fait ma petite épreuve, j'ai prêté ces souvenirs à un de vos hommes politiques de passage à Corfou. J'ai eu le vif plaisir de voir qu'ils l'intéressaient. Vous le connaissez. Il m'a dit qu'il avait été au collège avec vous. C'est M. Clément Malglaive... »

— « Clément Malglaive?... » interrompis-je « C'est vrai que nous étions à Louis-le-Grand dans la même classe, mais j'avoue que j'aimerais mieux ne pas le revoir, après ce que vous savez aussi bien que moi... J'espère que ce malhonnête homme n'est plus ici. »

— « Il est ici, » répondit M. Zaffoni. A son regard je devinai qu'en manifestant, avec cette violence irréfléchie, mon opinion sur Malglaive, j'avais déplu à ce sens de parfaite équité que ce juste portait dans son cœur. En définitive aucune preuve n'avait été produite contre mon ancien camarade qui permît de le déclarer coupable et d'en parler avec cette implacabilité. Je compris que mon vieil ami me blâmait d'être si dur, et trop légèrement. La descente à terre, puis les formalités de la douane, inter-

rompirent notre entretien. Je le repris dans le landau qui nous conduisait sur le pavé inégal des rues bordées d'arcades basses, vers l'Esplanade où habitait M. Zaffoni, et j'essayai de lui expliquer ma sévérité à l'égard de Malglaive :

— « J'ai vu que vous n'approuviez pas mon mot de tout à l'heure, » lui dis-je, « *ce malhonnête homme*, prononcé un peu vite, je l'avoue... Si vous l'aviez connu comme moi, tout enfant, au collège, vous auriez la même impression, j'en suis sûr... A dix-sept ans, les deux traits saillants de son caractère étaient la vanité et la sensualité. Je n'ai jamais vu personne pousser aussi loin que lui, à cet âge où l'on est plutôt raide et brusque, le désir de plaire et la souplesse. Il était toujours de l'avis de celui à qui il parlait. Vous qui connaissez si bien la vie, vous savez, mieux que moi, combien ce besoin d'être approuvé et de produire de l'effet démoralise vite une nature, combien il confine de près à la fausseté?... Et puis, dès cette époque, Malglaive avait déjà le goût du luxe et du plaisir. Il aimait les courses, le théâtre, les restaurants chers, et le reste. Comment trouvait-il le temps d'être bon élève et d'avoir des prix au Concours avec ces mœurs-là? Nous nous en étonnions dès cette époque... Suivez

la filière maintenant. Voilà un garçon à qui son père, un médecin de quartier à Paris, n'a pas laissé plus de quinze mille francs de rente. Il avait une sœur, si je me rappelle bien, et il a fallu partager la fortune. Malglaive a fait son droit. Il n'a certes pas mis de l'argent de côté, durant cette période. Il s'est faufilé ensuite dans l'entourage de Gambetta, et, après l'élection des 363, il a été nommé sous-préfet, puis préfet. Encore là, ses économies ont dû être minces, d'autant plus qu'il a profité de son passage dans sa préfecture pour devenir *persona gratissima* dans son département et s'y tailler un collège électoral. Cela coûte, d'être populaire. Le voilà député. Ci, neuf mille francs par an. Mettons qu'il ait gardé les quinze mille livres de rente du docteur. Mettons qu'il s'en fasse une quinzaine de mille autres dans la presse. Il écrit très proprement, j'en conviens. Additionnez. Cela donne quarante mille francs net à dépenser par an. Or ses ennemis ont raconté sa manière de vivre. Pour quiconque a pratiqué Paris, cette sorte d'existence, où le louis est l'unité de dépense, se chiffre par soixante et quatre-vingt mille francs, — je dis au bas mot, car on m'a raconté que Malglaive jouait.. Et alors !... Il faut pourtant

bien les trouver, ces trente ou quarante mille francs qui manquent. Vous me direz : on mange son capital. C'est un cercle vicieux. A mesure que le capital baisse, les rentes baissent à proportion, et le déficit annuel devient plus dur à combler... On fait alors des affaires. Des affaires? Vous savez ce que ce mot représente pour un politicien. Il faut qu'il vende son influence et son nom. A la fin, il vend son vote. Voilà pourquoi je suis intimement convaincu que Malglaive s'est bel et bien laissé acheter dans cette malpropre affaire du Panama, et avouez qu'il y a vraiment des chances pour que j'aie raison... »

— « *Soyez persuadé*, » me répondit M. Zaffoni, « qu'il faut faire à un grand talent plus de crédit que cela, et Malglaive est un grand, un très grand talent... Vous me parlez de ses péchés de jeunesse? Ne savez-vous pas, vous aussi, l'élève de Gœthe, que nos qualités futures se développent d'abord en défauts? Cet instinct de plaire et de séduire, c'était la passion de la politique qui s'éveillait en lui, le premier apprentissage du maniement des hommes... Ces goûts de luxe, cette sensualité, si vous voulez, c'était la force de la vie. De très grands hommes les ont eus, ces goûts frivoles. Exemples : Disraéli

de nos jours, et dans l'antiquité César... Quant à ses dépenses, je veux bien qu'elles aient été excessives. Eh bien! Quand Malglaive aurait des dettes, de fortes dettes, faudrait-il en conclure qu'il a trafiqué de son mandat?... Non. Non. Non. J'ai causé avec lui beaucoup, depuis qu'il est ici, et je dis que cet homme est une force, une réelle force à ne pas laisser perdre... Votre devoir à vous autres, ses camarades, puisqu'il n'existe pas une vraie preuve contre lui, c'est au contraire d'achever de le laver de tout soupçon, pour qu'il n'ait pas les reins brisés... D'ailleurs, je m'en rapporte à lui pour se relever. Il a tant de ressort!... Vous le verrez ministre un jour, et il sera un bon ministre... C'est lui qui m'a fait le mieux comprendre votre politique actuelle.. Ah! C'est une valeur, et ce serait une vraie misère, si, pour une calomnie, imaginée sans doute par quelques bas ennemis, ce garçon perdait cette magnifique opportunité : un ministère, en France, avec toute l'Europe pour champ d'action!... »

Il se tut. Ses yeux fins se promenèrent une minute sur le décor où sa vie, à lui, s'était écoulée tout entière. L'étroite rue aux maisons inégales était remplie de cette population bâtarde, propre aux pays trop envahis, et dans

laquelle se reconnaît un impur mélange de races. Les types les plus nobles étaient encore ceux des Albanais, en fustanelle blanche, en grègues serrées, les pieds chaussés du soulier de cuir, recourbé en pointe et garni de floches. Coiffés d'un fez, la veste brodée aux épaules, un long pistolet à pomme d'argent passé dans leur ceinture, ces barbares devisaient devant l'éventaire des boutiques basses où se voyaient les bizarres ingrédients de la pauvre nourriture levantine : des olives noires, des salaisons saumâtres, des fritures malpropres, des gâteaux huileux, d'écœurantes confitures. Un relent, à la fois rance, aigre et fade, s'en échappait; et c'était une suite d'échoppes de change, derrière lesquelles des Juifs, reconnaissables à leur type busqué, comptaient des piles d'écus de toute provenance. Des affiches donnaient le cours du change. Elles attestaient la pénurie de l'existence nationale après la pénurie de l'existence individuelle. Il y était écrit que le drachme, le franc grec, valait au cours du jour soixante et quinze centimes. Des madones apparaissaient dans des niches, raides icônes byzantines, proches de l'idole primitive; et les prêtres, que nous rencontrions en grand nombre, ces *pappas* à la barbe inculte, à la

toge verte d'usure, au visage brutal et paresseux sous la haute toque, prouvaient, par leur seul aspect, que la vie religieuse était ici en décadence comme le reste. Dans l'éclair d'une comparaison foudroyante, j'aperçus en pensée la place de la Concorde que Malglaive avait traversée si souvent pour se rendre à la Chambre. La vigueur et l'élégance d'une civilisation encore en pleine sève m'apparurent comme symbolisées par ce coin si vivant du Paris contemporain. Ce qu'il y avait eu de désespérément, d'irréparablement provincial dans le sort du vieillard qui venait de défendre si chaudement ce même Malglaive, me serra le cœur. Pourquoi le hasard ne lui avait-il pas donné à lui, l'irréprochable, cette « magnifique opportunité », dont il m'avait parlé, — ce qu'un poète appelle quelque part : « un vrai pays de gloire » ? Et je l'écoutais continuer son apologie de mon ancien camarade, avec sa haute et impartiale sérénité :

— « Et puis, il y a dans la vie de Malglaive un élément dont vous ne tenez pas compte. Vous ignorez peut-être qu'il vit avec sa sœur.. Oui, elle lui tient sa maison. Et cette sœur, quand vous la connaîtrez, — car elle l'a accompagné, — vous comprendrez *qu'il n'a pas pu*

lui faire cela. Rien qu'à cause d'elle, il n'a pas pu se déshonorer, lui, qui est son culte, son orgueil, sa foi... Non. Il ne lui a pas fait cela... » répéta-t-il. « C'est une Antigone, vous verrez, un être tout dévouement, tout noblesse. Vous vous rappelez le vers de Sophocle :

Οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν...

Mais avec ma prononciation moderne, vous ne comprenez pas : — *Je suis née pour m'associer à l'amour et non pas à la haine*... Quand ce ne serait qu'à cause d'elle, je croirais à l'innocence de Malglaive. Vous ne refuserez pas de dîner avec eux? Je les ai invités pour demain soir... soyez tranquille, je ne vous *lioniserai* pas... »

II

M. Zaffoni habitait le premier étage, le *piano nobile* d'un palais assez délabré, mais encore grandiose, qui avait, au temps de la domination vénitienne, servi de logement officiel à

quelque provéditeur de la Sérénissime République, car le lion de Saint-Marc se distinguait sur le fronton de la porte, les ailes dressés et la patte sur le livre, avec l'inscription : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus*. La singularité de l'installation du vieillard résidait en ceci, qu'obéissant à son innocente anglomanie, il avait meublé de meubles achetés à Londres et tendu avec des papiers de la même provenance ces hautes pièces dont les grandes fenêtres étaient revêtues de stucs coloriés et le plafond peint à fresque. L'acajou noir des tables et des bibliothèques, les formes massives des canapés et des fauteuils à oreilles, le revêtement à étagères des cheminées, l'agrafe des rideaux sur leurs anneaux et leurs tringles de cuivre les larges chrysanthèmes des murs, — tous les détails de ce paisible intérieur rappelaient quelque petite maison du Kent ou du Surrey, tandis que de grands personnages en costumes somptueux, hardiment brossés dans la manière de Tiepolo, surplombaient ce britannique décor et que le ciel méridional emplissait les croisées de son violent azur. Si l'on regardait au dehors, on apercevait les faux-poivriers de l'Esplanade, la Citadelle revêtue de cette herbe grasse que les paysans de Provence appellent « pied de sor-

cière », et ceux d'Italie « barbe de Jupiter ». Sur l'eau du canal glissaient les voiles rouges des barques venus de Chioggia. Puis les yeux se détournaient au dedans, et ils rencontraient une longue collection reliée de numéros du *Times,* pareille à celle qui encombre les couloirs du sous-sol dans *l'Athœneum Club.* Cet invraisemblable appartement était rempli de belles fleurs de l'île, massées par gerbes — une autre passion du vieillard. Que de fois ne l'ai-je pas entendu me réciter avec enthousiasme les vers exquis de Méléagre.

Ἤδη λευχόϊον θαλλεί...

« Déjà la violette blanche fleurit... Elle fleurit, la fleur qui aime les pluies, — le narcisse... Ils fleurissent, les lys qui aiment les montagnes... »

C'est là que, parmi ces glorieuses fleurs, devant ce lumineux horizon, sous la splendeur de la fresque vénitienne, à peine atténuée par le temps, l'ancien chef de l'opposition au Parlement ionien composait les mémoires, le mémoire plutôt qui devait être l'empreinte durable de la petite fougère. C'est là aussi que je revis, après tant d'années, ce Clément Mal-

glaive sur la probité duquel j'avais conçu de terribles doutes, pourtant ébranlés par la chaude défense de M. Zaffoni. C'est là enfin que l'apparition de l'Antigone, comme l'avait appelée notre hôte, me fit souhaiter que cette apologie eût raison et que réellement le frère eût été retenu devant toute tentation de bassesse par le respect du sentiment que lui avait voué cette admirable sœur.

Ma première impression, lorsque mon ancien camarade s'avança au-devant de moi, fut très contraire à ce que j'attendais. J'avais quitté, vingt-deux ans auparavant, le Malglaive que je décrivais la veille à M. Zaffoni, maniéré, cauteleux, flatteur, vaguement sournois. Je retrouvais un homme mûri par l'action, la physionomie ferme, la parole nette, le geste énergique. Aucune trace d'embarras ne révélait qu'il eût traversé, trois mois plus tôt, une crise où son avenir politique avait failli sombrer, ni qu'il eût emporté avec lui, dans son voyage, le souci des difficultés qu'il retrouverait à son retour. Il me parla de notre commun passé, puis de la joie qu'il éprouvait à se promener librement en Grèce, loin de la fournaise parisienne, enfin du plaisir qu'il avait eu à connaître notre hôte, sur un ton si naturel, si simple, que ce

fut moi — faut-il l'avouer? — qui demeurai décontenancé. Je le demeurai d'autant plus que je n'eus pas seulement à subir le regard de M. Zaffoni où je lisais distinctement ces mots : « Voyons, est-ce là un malhonnête homme? » J'avais, à la minute où Malglaive s'avançait vers moi, surpris d'autres yeux fixés sur les miens, ceux de l'Antigone, de la sœur passionnée, qui, visiblement, épiait mon attitude. La noble fille offrait, elle, dans tout son être, l'évidence du chagrin profond que lui avait infligé l'accusation lancée contre son frère. Ses joues étaient amaigries et pâlies. Ses paupières flétries, mâchurées de larmes, battaient nerveusement sur les globes comme brillantés de ses prunelles. L'éventail que maniaient ses doigts s'ouvrait, se fermait, avec une fébrilité maladive. J'ai compris depuis qu'aucun doute sur son idole n'avait jamais effleuré cette belle âme qui savait aimer, — et savoir aimer, c'est d'abord, c'est toujours, ne pas juger l'être qu'on aime, c'est croire en lui contre tout et tous, contre la probabilité, contre l'évidence ! Mais si Christine Malglaive avait gardé la foi absolue dans l'honneur de ce frère, adoré depuis qu'elle respirait, aveuglément, continûment, elle n'ignorait rien des attaques aux-

quelles il avait été en butte. Le supplice de sa vie, depuis trois mois, c'était de se dire que beaucoup d'autres personnes ne pensaient pas comme elle. Voilà pourquoi ses brûlants yeux noirs, la seule beauté, la suprême jeunesse de son visage prématurément fané, ne perdaient pas un seul de mes mouvements, et pourquoi aussi je tremblais qu'un geste instinctif ne trahît ce qui se passait en moi. Pour une fois, ma volonté fut maîtresse de mes nerfs et je ne laissai rien transparaître de mon trouble. Je fus récompensé de cet effort par la détente qui se fit sur le masque contracté de la pauvre Antigone. Elle venait de se dire : « Il ne croit pas mon frère coupable de l'indélicatesse dont on l'accuse... » Et cette certitude inondait ses veines d'un sang plus libre et plus chaud. Oui, pauvre Antigone, et comme elle devait avoir souffert pour qu'une simple rencontre de ce frère avec un ancien camarade de collège la frappât d'une si cruelle appréhension ! Mépriser la calomnie, lorsqu'il ne s'agit que de soi-même, c'est très facile. C'est très dur, quand il s'agit d'un autre.

Mais l'accusation portée contre Malglaive était-elle bien une calomnie? Je me souviens que durant ce premier soir, toutes les énergies

de ma pensée furent tendues à résoudre ce problème, pour lequel je n'avais d'autre donnée que les façons d'être de cet homme, qui, coupable, devait se surveiller de la plus stricte manière, et, innocent, de même. Se savoir soupçonné avec vraisemblance produit des effets pareils à ceux du remords. Que ce fût un rôle ou non, pas une seconde, durant cette première soirée, Malglaive ne se départit de ce ton de gaieté familière et cordiale avec lequel il m'avait accueilli. Je me souviens qu'à table, je le regardais manger, pour m'assurer que cette belle humeur n'était pas jouée, et je dus constater qu'il jouissait réellement de l'excellente chère que nous avait fait préparer notre hôte, des plats nationaux, mais cuisinés avec un art exquis : de la *boutargue*, et du *caviar*, pour commencer, — un coulis de poisson ensuite comme potage, — puis du *khébab*, — comme rôti, un coq de bruyère venu du golfe d'Arta, — des aubergines frites comme légumes, — et, pour dessert, de cet étrange gâteau, sorte de feuilleté au miel et à l'huile d'olives : le *baklava*, des figues sèches, garnies de pistaches; du fromage de chèvre, des mandarines d'un arome délicieux et des confitures de nèfles, achevaient ce menu, — le tout arrosé d'un

château-yquem et d'un margaux dignes de figurer à la table d'un prince.

— « Ce sont des caisses de vins que j'avais dans ma cave depuis trente-cinq ans, » nous disait modestement notre hôte, « on les y avait oubliées. Par hasard le domestique les a découvertes l'autre jour, derrière les piles de bois, et c'est heureux, car je n'ai de passable ici, comme vin grec, que du *Mavro Daphné ;* vous le goûterez tout à l'heure... »

Quand arriva cette liqueur de raisin, fièrement surnommée *le vin du Laurier Noir*, le geste par lequel Malglaive souleva son verre à facettes pour aspirer l'arome de cette goutte d'ambre chaude et parfumée, me rappela tout à fait l'épicuréisme gai qu'il montrait dans nos petites fêtes de jeunes hommes, à dix-huit ans. Qu'il fût devenu le voluptueux que pronostiquait son adolescence, je n'en pouvais pas douter. Je ne pouvais pas douter non plus, à sa brillante et souple conversation, que la politique n'eût été pour lui uniquement un moyen de parvenir, une carrière où recueillir au plus vite le plus de jouissance possible. Il avait eu, durant le repas, pour répondre aux questions de M. Zaffoni sur les principaux personnages de son propre parti, ce scepticisme de

coulissier que je connais trop bien Pour le vieillard, ces anecdotes inédites étaient si intéressantes qu'elles expliquaient son engouement. Qui donc l'eût jamais initié ainsi à l'arrière-fond de notre boutique parlementaire? Et puis, si fin que pût être le cher et digne homme, il n'avait pas de points de comparaison pour une pareille causerie. Il ne se représentait pas, comme moi, le type très banal et très logique auquel se rattachait le jovial Malglaive : ce démocrate à programmes hardiment, impudemment réformateurs, qui ne croit, au fond, qu'aux manœuvres de couloirs et s'empresse d'exploiter dans sa vie privée des abus qu'il anathématise sur ses affiches. Je suis injuste. Malglaive se distinguait des autres en ce qu'il avait de la portée dans l'esprit. Je l'entends encore énonçant sur l'avenir de la France actuelle des idées qui n'eussent guère édifié ses électeurs. Elles correspondaient trop exactement à la réalité pour ne pas me séduire, comme elles séduisaient visiblement M. Zaffoni :

— « Je ne me fais pas d'illusions, » disait-il; « tout cela finira pour nous par des conférences en Belgique, et pour le pays par un César... Le fond du Français, voyez-vous, c'est le Celte excitable et imaginatif. Pendant cent ans, cette

imagination s'est exaltée sur l'idée de République. Toutes les misères dont ce peuple souffrait, toutes les humiliations, toutes les difficultés, il les attribuait à ce fait qu'il n'était pas en République... Il y est aujourd'hui et il voit que les choses sont absolument les mêmes... Il faut pourtant qu'il imagine, il a cela dans le sang, et ne pouvant plus cristalliser autour d'un mot, il va cristalliser autour d'un nom, et créer un César... »

— « J'espère bien que non, » interrompit M. Zaffoni ; « vous n'avez qu'à jeter les yeux sur l'Angleterre du dix-huitième siècle pour constater à travers quels troubles s'est fondé son régime parlementaire. Le vôtre se fondera de même... »

— « Je serai de votre avis, » répondit Malglaive, « quand vous aurez mis l'Océan autour de la France. Les Anglais habitent une île, toute leur histoire s'explique par là et toute la nôtre par notre frontière ouverte... »

J'ai transcrit ces trois ou quatre phrases entre des centaines d'autres, au hasard de ma mémoire, parce qu'elles me frappèrent sur le moment comme assez caractéristiques de la supériorité qu'avait Malglaive sur la plupart des gens de sa sorte. Il avait gardé le pouvoir

et le goût des idées générales. Il y avait du sophiste, de l'éternel Gorgias, dans sa façon de présenter ses points de vue, mais il était capable de points de vue, et ne peut-on pas être un sophiste, doublé d'un sceptique et d'un jouisseur, et garder ses mains nettes de toute concussion? Aussi m'abandonnai-je durant cette soirée au plaisir d'écouter le vieux routier du Parlement corfiote et le jeune routier de la Chambre française en train de discuter, l'un contre l'autre, sur l'avenir de la France, puis de l'Europe, sans plus me soucier « du chèque Malglaive », — ainsi que s'exprimaient les journaux de combat. Cette sincérité de mon plaisir n'échappa point à la sœur et celle-ci me donna la preuve de la joie que je lui avais causée, en me remerciant à sa manière, vers la fin de cette soirée, tandis que nous prenions les verres de limonade fraîche que M. Zaffoni avait voulu nous préparer lui-même avec les beaux citrons de l'île, exprimés par ses vieilles mains dans un petit pressoir d'argent — venu de *Regent Street*.

— « Clément m'avait bien souvent parlé de vous, quand vous étiez au collège, » me disait la douce Antigone. « Il aimait tant tous ses amis! Il les aime tant encore!... Il n'était pas

fait pour la politique. Il s'y use trop. Il apporte du cœur où il faudrait du calcul. C'est un homme de sentiment et non pas un homme d'affaires. Aussi, quand il subit une trahison, elle le brise... Vous avez su les indignes attaques dont il a été victime cet hiver. J'ai dû le décider à voyager pour se remettre de cette horrible secousse. Il en avait perdu le sommeil. Non pas à cause du fait lui-même... Il était fort de son innocence. Mais il a vu des collègues pour lesquels il avait été si bon, si bon, se tourner contre lui. Ces perfidies lui ont été trop amères!... »

Pourquoi suis-je ainsi fait que les illusions les plus naturelles du monde, celles d'une mère sur son fils, d'un père sur sa fille, d'un mari sur sa femme ou d'une femme sur son mari, me rendent toujours très sévère pour la personne qui en est l'objet? N'ai-je pas raison? Pour avoir provoqué et entretenu cette fausse image d'elle-même, cette personne ne doit-elle pas avoir menti constamment dans son intérieur, constamment feint des émotions qu'elle n'avait pas, étalé un caractère autre que le sien? La confidence touchante de Mlle Malglaive eut sur moi cet effet instantané : elle me rendit du coup ma défiance envers ce

frère, si peu semblable à l'idée que sa sœur se formait de lui. Les préventions qui m'étaient demeurées de notre jeunesse et que la conversation avait presque dissipées me ressaisirent avec une telle force, qu'en regardant sous la lampe le visage du politicien au moment de prendre congé, ce masque de joli homme m'apparut soudain comme revêtu d'un caractère sinistre. Il était blond avec une barbe taillée en pointe, et il avait des yeux noirs sur un teint presque doré. Je voulus soudain reconnaître, dans le contraste entre la couleur de ses prunelles et la couleur de ses cheveux, l'indice d'une duplicité innée, comme aussi dans la différence entre sa physionomie vue de face et cette même physionomie vue de profil. Enfin je lui donnai la main, quand nous nous séparâmes, persuadé, malgré les impressions d'abord favorables de la soirée, que ses accusateurs avaient dit vrai. Quoique ce séjour à Corfou ne dût pas finir sans que je tinsse une preuve certaine de son indignité, je ne donne pas cette subite volte-face de mon opinion comme un signe d'un coup d'œil supérieur. Je la mentionne pour mieux faire comprendre le singulier mélange de douleur et de mécontentement que me donna cette indiscutable preuve. Ceux qui

font métier de regarder d'un peu près la vie sont ainsi, partagés sans cesse entre le dégoût, la tristesse, l'épouvante quelquefois, devant la vilenie humaine, et une satisfaction intellectuelle assez analogue à celle de l'astronome qui voit apparaître, dans le champ de sa lunette, l'étoile prédite par ses calculs.

III

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette soirée, que nous avions employés comme on fait, dans le loisir de l'étranger, en longues promenades à travers les paysages de l'île. Dirigées par l'Anglais de Plutarque, — j'aimais à surnommer ainsi M. Zaffoni, — ces promenades m'ont laissé une empreinte bien différente de tant d'autres vagabondages analogues, dans des contrées parcourues en passant. Pourquoi ai-je cédé en commençant ce récit au vulgaire préjugé qui réduit toute la poésie de la vie aux choses de l'amour, et regretté de ne pouvoir associer aux radieux et intimes horizons de Corfou que ces images d'un

admirable vieillard à la veille de mourir inconnu, d'une fille de trente-cinq ans, victime de la plus mensongère des idolâtries, et d'un forban qui se jouait de l'optimisme magnanime de l'un comme de la foi profonde de l'autre? A mesure que les épisodes s'évoquent dans ma mémoire, je comprends que la secrète antithèse entre ces pacifiques paysages levantins et la tragédie psychologique jouée devant moi aura donné à mes impressions de nature une acuité et comme un pittoresque de plus... Parmi ces épisodes, deux se précisent à cette minute jusqu'à l'hallucination : une visite d'abord à la silencieuse et verdoyante baie d'Ipso, par delà le fleuve, le *fiumare* plutôt, où la légende prétend reconnaître la rivière décrite dans l'*Odyssée*, au bord de laquelle Nausicaa lavait son linge. Nous nous étions arrêtés près de la mer, sous des oliviers séculaires, et à la porte d'un Khâni, d'où sortit tout d'un coup, tenant par la crinière un petit cheval noir, un paysan qui nous dit s'appeler Nicolas. Il était un peu ivre, d'une ivresse douce et familière. Il nous souriait d'un sourire ami dans une grosse figure fine : « Πατέρα... Mon père... » répétait-il, en s'approchant de M. Zaffoni, et il lui tendait une main aux ongles noirs de terre, mais d'une

forme dessinée. Avec ses longues braies bouffantes et taillées dans une souple étoffe bleuâtre, ses gros bas blancs noués de cordes et ses sandales aux bouts relevés, il semblait si heureux de vivre, si rempli de cette allégresse païenne, légère, innocente et qui va chanter! Il finit par s'élancer sur sa bête, de côté, à la manière d'une amazone, et nous le vîmes qui s'en allait au pas le long du rivage, échangeant des lazzis, comme un pâtre de Théocrite, avec une fille de dix-sept ans, du nom d'Anticrité, qui se tenait debout, ses pieds nus posés sur le sable, et, comme elle hanchait un peu, la souplesse de sa grossière chemise de toile devinée entre ses grosses jupes et son corsage trop chargé révélait cette grâce divine de la ceinture tant célébrée par les anciens. J'entends encore Malglaive dire à M. Zaffoni, en lui montrant le cavalier :

— « Et vous vous plaignez de la vie politique de votre pays?... Vous avez là pourtant le type du parfait électeur... »

— « Hélas! » répondit le vieillard, « vous ne savez pas combien votre ironie tombe juste... »

— « Mais ce n'est pas de l'ironie, » répondit gaiement Malglaive, « l'homme du peuple

ne vaut jamais mieux qu'alors qu'il est entre deux vins, comme celui-ci. C'est un enfant, et la bouteille est encore son plus inoffensif joujou... »

— « On voit bien, » reprit M. Zaffoni, « que vous avez affaire avec l'ouvrier parisien, le plus subtil, le plus vif des hommes, et qui trouve moyen d'avoir de l'esprit même quand il est hors de son bon sens. Chez nous, avec ces natures si brutes, si primitives, l'ivresse est un abrutissement de plus... Et il n'est pas rare... Nous n'avons pas assez de forces pour en gaspiller même un atome, sachez-le... »

— « Bah ! » fit Malglaive, « heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. »

— « Ne dites jamais cela, » interrompit le vieillard avec une vivacité singulière. « C'est le plus criminel des proverbes. Malheureux, » insista-t-il, « les peuples qui n'ont pas d'histoire, car c'est le signe qu'ils ne sont capables ni d'Idéal ni de dévouement. Plus malheureux ceux qui n'ont plus d'histoire... »

— « Ne croyez pas Clément, » me disait quelques minutes plus tard Mlle Malglaive, « quand il parle du peuple comme il en a parlé. Personne plus que lui n'aime les humbles.

Mais on a été trop injuste pour lui, même dans sa circonscription. Cela l'aigrit... »

Elle avait reconnu, l'aveugle femme, à entendre notre vieil ami, l'accent de la foi profonde; et, quoique ce fût une bien légère déchéance de son idole, elle avait senti que le pauvre avocat corfiote était d'une race supérieure à celle du brillant député parisien. Aussitôt l'Antigone s'était réveillée : « Quelle gloire plus brillante que celle d'avoir honoré mon frère?... » Ce cri de la sœur de Polynice, elle aurait pu le jeter, elle aussi, à chaque moment, et je me disais : « Une dévotion comme celle-là, c'est justement vers des hommes tels que Zaffoni, déshérités de gloire et pleins de génie, qu'elle devrait aller, et c'est à un Malglaive, à un saltimbanque de tribune, que cette chance est donnée... » Et j'accusais l'ironie du destin. Je l'accusais encore, je m'en souviens, quand nous visitâmes tous les quatre l'*Achilleion*, le colossal palais que l'impératrice d'Autriche a élevé sur les hauteurs de Gastouri, avec son portique orné de colonnades aux chapiteaux sculptés, avec ses plafonds stuqués, ses mosaïques, ses peintures de style pompéien; et, dans le vestibule, un gigantesque Achille de marbre essaie d'arracher la flèche qui trans-

perce son talon, symbole germanique de ce qu'il y a d'inguérissable, d'inarrachable dans la pointe fixe de certaines douleurs. Au bas du perron le jardin s'allonge vers la mer, parmi les fleurs. De larges anémones rouges et violettes y alternaient avec des iris blancs et lilas, et des parterres de roses multicolores descendaient jusqu'à une autre statue, celle de Henri Heine, frissonnant et maigre sous son châle, dans son fauteuil de malade, tandis que les vagues ioniennes élèvent vers lui — qui les aurait tant aimées — un concert de joie qu il n'entendra jamais... Nous étions venus jusqu'à ce monument d'une touchante piété intellectuelle, et, retournés vers le palais, nous en regardions les fenêtres closes, l'aspect inhabité, sans parler, songeant tous, j'eusse imaginé, à l'obsession que la mystérieuse impératrice avait rêvé jadis de fuir ici, quand Malglaive interrompit ce silence pour s'écrier :

— « Quelle magnificence et elle est perdue !... Savez-vous, monsieur Zaffoni, que l'on ferait la fortune de l'île, si l'on achetait cette bâtisse et ce jardin à Sa Majesté qui en est déjà fatiguée, pour établir là tout simplement une maison de jeu, un autre Monte-Carlo?.. »

— « Ne dites pas cela tout haut, » répondit

vivement le vieillard en posant sa main sur le bras du jeune homme. « *Soyez persuadés* qu'ils y ont pensé... Hélas ! » continua-t-il, « l'endroit est déjà tellement gâté... Ce palais, pour moi qui ai connu la petite maison qu'il remplace, mais c'est une barbarie, et la pire de toutes, une barbarie névropathique... La petite maison?... Un riche Vénitien du dernier siècle l'avait construite pour y passer les mois trop chauds. Ce n'était pas grand'chose : une espèce de patio avec une citerne au centre, quelques chambres ouvrant sur un promenoir en forme de cloître et une terrasse avec des citronniers. Mais des plantes grimpantes couvraient les murs d'une palpitation de fleurs, et, quand je venais ici, à vingt-cinq ans, voir un de mes amis qui s'y retirait l'été, nous passions des après-midi de délices à rêver tout haut... Et quels rêves! L'étranger chassé de la Grèce, notre patrie libre et régénérée!... Je vous l'affirme, si je savais qu'une maison de jeu est installée à cette place, que le nom de Corfou est synonyme de Monte-Carlo et que les gens d'Athènes y ont consenti, » il répéta, « les gens « d'Athènes! » — « je mourrais de honte... »

— « Quel enthousiasme encore dans ce cœur

de quatre-vingts ans!... » me disait Mlle Malglaive en me reparlant de cette scène, deux jours plus tard. J'étais venu lui rendre visite, et j'avais appris qu'elle et son frère partaient définitivement pour l'Italie par le bateau du lendemain. Je l'avais trouvée seule, et je m'en étais réjoui, dans l'espérance que je lirais un peu plus avant dans cette âme tout sacrifice. Par instants, j'en avais l'impression, elle pressentait l'inanité de ce sacrifice et que son idole ne méritait pas cette ferveur constante. A coup sûr, elle avait de nouveau été froissée par le contraste entre la vulgarité gouailleuse de son frère et l'ardeur convaincue du vieux patriote grec, si fidèle à sa foi première dans le désabusement. Qui sait? Ne prévoyait-elle pas qu'elle serait un jour comme lui? Et elle continuait : « Personne ne rend plus de justice à M. Zaffoni que Clément. Il s'amuse, comme l'autre jour, à soutenir des paradoxes devant lui pour le voir s'exalter. Il me le répétait en revenant de cette promenade au palais de l'impératrice : quel dommage que cet admirable outil n'ait pas été employé !... » Elle se tut pendant une minute. Je vis qu'une idée venait de traverser sa tête, ses paupières battirent plus nerveusement, et avec une espèce

de solennité que son offre allait m'expliquer plus tard, elle reprit : « Pouvez-vous me promettre que vous me garderez un secret? » Et sur ma réponse affirmative : « Mon frère ne vous a point parlé d'un travail qu'il a fait ici, et qui va paraître, en deux parties, le premier et le quinze du mois prochain, dans une grande revue de Paris ? »

— « Non, » répondis-je.

— « C'est, » fit-elle, « qu'il tient à ce que ce soit une surprise pour votre ami... C'est un tableau de l'histoire politique des Iles Ioniennes entre 1814 et 1864. Vous verrez comme il y parle de M. Zaffoni. Vous verrez aussi comme il sait s'assimiler un sujet. Il n'y a pas plus de cinq semaines que nous sommes à Corfou, quelques séances aux archives de la ville, quelques notes fournies par M. Zaffoni lui-même, et il a rédigé ce travail... Ah! ce sera une fière rentrée et qui prouvera bien à ses envieux qu'on n'en a pas fini avec lui. Ce sont les idées surtout qui en sont fortes. Il y a là une analyse du régime parlementaire, tel qu'il fut pratiqué chez les diverses nations d'Europe après les grandes guerres napoléoniennes. C'est admirable... Je voudrais... » Et tout hésitante, elle rougissait jusqu'à la racine

de ses cheveux, blonds comme ceux de son frère, mais déjà vaguement argentés par places, « oui, je voudrais que vous en lussiez les épreuves. Vous me les remettrez demain matin sous enveloppe. Mais que ce soit bien un secret!... » insista-t-elle avec un joli sourire de complicité : « Vous savez, je serais grondée. Clément a l'horreur d'avoir l'air de quêter les éloges. Que de fois je lui ai reproché de ne pas se montrer tel qu'il est! Il se calomnierait presque lui-même, tant il répugne à se vanter. C'est bien le moins que ceux qui l'aiment le fassent connaître dans ses vraies supériorités, dans son vrai *lui*, quoique avec vous il n'en soit pas besoin... »

Oh! la délicate, la noble créature, et qui tremblait, comme d'une faute, de l'action qu'elle allait commettre à l'insu de son frère, pour ce frère! Ces derniers mots, ce « quoique avec vous il n'en soit pas besoin », elle les avait prononcés avec une espèce de grâce implorante qui me le prouvait trop : elle craignait, bien au contraire, que je ne jugeasse Malglaive sévèrement sur des paroles comme celles que j'ai rapportées et qui décelaient de brutales façons de sentir, incompatibles avec une suprême fleur de délicatesse. Quand elle

me remit le paquet d'épreuves d'imprimerie, sa main que j'effleurai était glacée par le reflux de son sang à son tendre cœur. J'éprouvai, en la voyant si émue, un véritable remords de n'avoir pas caché plus complètement encore la mauvaise impression que j'avais pu subir devant certaines phrases du politicien équivoque. J'y avais pourtant bien tâché et je croyais tant y avoir réussi ! Mais trompera-t-on jamais une femme sur les sentiments que l'on porte à celui qu'elle chérit, d'une certaine façon, douloureuse et passionnée : fils ou époux, père ou frère? Ces sortes d'affections, si honnêtes, si loyales, si hautes, développent dans celles qui en sont possédées comme un sens suraiguisé de l'estime. Christine Malglaive le devinait à travers toutes mes réserves et mes surveillances de moi-même : je n'estimais pas son frère comme elle l'aurait voulu.

J'emportai les épreuves d'imprimerie chez M. Zaffoni. — Ai-je dit qu'il m'avait absolument interdit d'habiter ailleurs que dans sa maison? — Je commençai de regarder ces placards avec l'idée que j'allais lire une de ces amplifications où excellent nos politiciens : quelques faits semés de-ci de-là, une phraséo-

logie positiviste qui joue la théorie scientifique, des affirmations impudentes sur des problèmes insolubles, tels sont les ingrédients habituels à ces sortes de mixtures. Cependant je savais que Malglaive avait eu communication des mémoires de mon hôte : « Du moins le document sera exact, » en concluai-je. Et voilà que dès les premières pages de cette étude, intitulée : « *Une leçon de sagesse parlementaire : — Les Anglais aux Iles Ioniennes*, » je m'étonnai de la simplicité vigoureuse de la facture. Il y avait, dans la narration, cette fermeté concentrée, et, dans les réflexions jetées au passage, cette netteté forte qui révèle une intelligence saturée de son sujet. Le tableau de l'Europe au lendemain de la chute de Napoléon était tracé de ce style à la Thucydide, où chaque épithète pense. Un portrait surtout, celui du Corfiote Capo d'Istria au Congrès de Vienne, me fit m'écrier : « Mais il n'est pas possible que ce soit de lui... » Je m'arrêtai de ma lecture. Un soupçon affreux venait de me saisir : Malglaive aurait-il par hasard pillé cette page dans les mémoires de M. Zaffoni, sans même le nommer?... Je me souviens. Cette idée me souleva d'un tel sursaut que je la repoussai aussitôt comme trop abominable. Au regard d'un écri-

vain de métier, le plagiat paraît toujours bien coupable. C'est un crime contre l'honneur professionnel, comme la désertion pour un soldat, comme un faux en écritures pour un commerçant. Dans la circonstance particulière, un tel plagiat était pire encore. Durant les quelques semaines de son séjour à Corfou, Malglaive avait pu mesurer l'immense disproportion que le sort avait infligée à M. Zaffoni, entre son rôle et sa valeur. Il n'ignorait pas que cet homme supérieur n'avait jamais eu, durant les quatre-vingts années de sa longue vie, une heure où livrer sa bataille, *son heure*. Il savait que ce travail sur Corfou était la toute modeste, la touchante revendication dernière de ce grand esprit contre les iniquités de la renommée. Était-il admissible qu'il eût voulu frustrer le vieillard d'une portion de son succès posthume, toute faible fût-elle et tout aléatoire que fût ce succès lui-même? Si Malglaive avait été capable d'une pareille indélicatesse, que croire de lui, dans ce passé déjà suspect où sa seule garantie d'innocence était son honneur intime, ce besoin de se respecter, dernier et irréductible instinct qui nous interdit de nous abaisser au delà d'un certain point? Vraiment, s'il avait copié M. Zaffoni sans le citer, dans les condi-

tions où cet acte de félonie s'était produit, le point était dépassé!...

Il y avait un moyen trop simple de savoir la vérité. J'étais si troublé que je l'employai du coup, sans me demander s'il était ou non contraire à mon engagement envers Mlle Malglaive, à cette promesse du secret qu'à vrai dire, la sainte fille m'avait demandée à l'égard de son frère seulement. Je crois bien que même une promesse plus générale ne m'aurait pas empêché de faire ce que je fis, comme je le fis, et que l'on devine. Je saisis les épreuves ouvertes, telles qu'elles étaient sur ma table, et j'allai frapper à la porte de la *librairie*. M. Zaffoni dénommait toujours sa bibliothèque ainsi, par italianisme ou anglomanie, qui le saura? Je le trouvai debout, accoudé au pupitre surélevé qui lui servait de bureau pour composer. Il n'écrivait jamais assis. Les feuillets méticuleusement coupés et que sa fine et nette écriture couvrait de lignes sans cesse raturées décelaient son travail assidu de ces dernières heures, le ciel un peu voilé nous ayant empêchés de sortir.

— « Vous me voyez occupé, » me dit-il, « à ces infinissables mémoires. Je devrais bien les finir pourtant, car, à mon âge, chaque jour,

chaque heure presque est un répit. Je viens encore d'apprendre la mort subite d'un de mes contemporains, le docteur Andonis Zacharopoulos... Je peux vraiment m'appliquer les mots du philosophe : *singulas dies, singulas vitas puta*... Mais vous m'apportez à lire quelque chose de vous? Ce sera un bien meilleur emploi de mon temps... »

— « Non, » lui dis-je, « ce travail n'est pas de moi... Et c'est justement de vos mémoires que je voulais vous parler... Ces épreuves sont celles d'une grande étude sur le Parlement des Iles Ioniennes que Malglaive va publier... »

— « Ah! Le cachottier! » interrompit mon hôte. « Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé?... »

— « J'ai bien peur que la raison de ce silence ne soit guère à son honneur, » répondis-je. « Vous lui avez communiqué votre manuscrit, et j'ai cru reconnaître, au style, aux idées, à je ne sais quoi qui ne lui ressemble pas, qu'il vous avait emprunté bien des phrases, peut-être des pages, sans mentionner la source... Ainsi ce portrait de Capo d'Istria?... Écoutez... »

A mesure que je lisais à haute voix le morceau dont l'originalité m'avait le plus frappé, je pouvais voir la sereine physionomie du vieillard s'altérer jusqu'à la douleur. Ses

yeux, d'ordinaire si lumineux de courage et de calme, se voilèrent d'une humidité qui se résolut en deux grosses larmes, les deux seules que j'eusse jamais vues rouler sur ses joues ridées. Ce signe inattendu de son émotion me fit m'arrêter par crainte de le peiner trop profondément. J'allais comprendre quelle magnanime pitié lui arrachait cette marque de faiblesse qu'il n'eût pas donnée s'il ne se fût agi que de lui-même :

— « Prêtez-moi ces épreuves, » dit-il, et, prenant les placards un par un, il commença de les parcourir avec ce rapide regard d'un auteur qui relit sa propre prose autant dans sa pensée que sur le papier. Je l'entendais qui de temps à autre s'écriait : « C'est exact... C'est exact... » Enfin il reposa les feuilles sur le pupitre en les repoussant d'un geste qui dissimulait à peine son dégoût, puis, fermement : « Il a tout pris. Vous m'entendez, — tout. Il n'y a pas cent lignes de lui dans ces cinquante pages... Le malheureux!... »

— « Le malheureux?... Dites le coquin, » m'écriai-je. « Une pareille infamie le juge, et s'il a été capable de cette turpitude, doutez-vous maintenant qu'il ait fait ce dont on l'a accusé?... Cette fois, du moins, il ne consom-

mera pas sa mauvaise action. Je le confondrai, s'il ne retire pas cet article, pièces en main... Vous me donnez ce que vous avez écrit de vos mémoires, et nous les imprimons dans les quinze jours à la première page du plus grand journal parisien... Ah! Le scélérat! Le scélérat!... »

— « Vous oubliez Mlle Malglaive, » interrompit M. Zaffoni d'une voix grave, « et d'abord, que vous lui avez promis le secret. Vous n'aviez donc pas le droit de me montrer ces épreuves et je n'avais pas le droit de les lire... » Il avait reconquis son admirable sérénité devant mon emportement, et avec cette douceur irrésistible qui émanait de sa personne quand il voulait convaincre : « *Soyez persuadé*, » continua-t-il, « que si elle soupçonne jamais cette indélicatesse de son frère, elle se tiendra le raisonnement que vous venez de vous tenir, que je ne peux m'empêcher de me tenir à moi-même. Elle croira Malglaive coupable dans l'affaire du chèque parce qu'elle l'aura constaté coupable dans cette affaire-ci... Eh bien! Mon cher enfant, » et, de grave, son accent se fit solennel, « mes mémoires sont à moi, n'est-ce pas? Je vous ordonne, vous entendez bien, je vous *ordonne* de vous taire... Qu'est-ce que je vou-

lais? » reprit-il : « Que nos efforts à nous, patriotes de Corfou, reçussent un témoignage public? — Ils le recevront... Que certaines vérités sur le régime représentatif fussent dites? — Elles seront dites... Quant à moi, je n'ai qu'à mettre dans mon testament que ces mémoires soient publiés soixante ans seulement après ma mort, et justice me sera rendue alors... Mais pour une vanité comme celle-là, déchirer le cœur de cette créature, ce cœur qui souffre déjà de ce qu'on doute de son frère... Non, je ne m'estimerais pas d'avoir agi ainsi... »

— « Et vous allez laisser ce drôle se refaire une réputation avec ces articles? » répondis-je avec la même violence. « Vous supporterez de voir, sous son nom, dans les journaux de Paris, des extraits de votre propre ouvrage?... »

— « Il le faut, » repartit le vieillard, « et je vous défie, moi qui vous connais, de me donner tort, quand vous aurez revu la pauvre fille... Je vous défie de ne pas faire comme moi... Et puis, rappelez-vous toujours que nous devons laisser le soin de nos vengeances à la vie... Elle ne s'en charge que trop!... »

IV

... Émouvants souvenirs ! Comme ils viennent d'affluer en moi, à mesure que j'écoutais, par delà les jours, cette voix à jamais muette. Et combien je m'approuve aujourd'hui d'avoir écouté ce conseil de pitié qui m'a fait me taire de ce que je savais, pour épargner cette sœur trompée, cette Antigone sublime d'un indigne frère ! Et je lui ai rapporté les épreuves sans dénoncer le honteux plagiat de Malglaive, et je l'ai entendue célébrer le talent de cet essai piraté, et j'ai répondu, moi aussi, par des éloges, et j'ai serré la main de mon ancien condisciple à l'instant des adieux, comme si de rien n'était ! La magnanime victime de cet abominable vol littéraire m'en avait donné l'exemple. Oui. Comment ne resterais-je pas reconnaissant à mon vieil ami de cet effort qu'il me contraignit de faire sur mon premier mouvement d'indignation ? Aurais-je eu sans cela cette double vision que je garde dans ma pensée, de Christine Malglaive et de lui-même

se détachant sur le ciel de cette après-midi du départ, comme deux figures antiques? Je la revois, elle, accoudée sur le bastingage du paquebot qui s'en allait vers Brindisi, saluant notre barque de sa main, pâle et souriante. Elle nous suivait d'un regard où nous pouvions, M. Zaffoni et moi, lire un merci pour la sympathie que nous avions montrée à son frère durant leur séjour. Tendre et pure dévouée qui ne soupçonnait pas ce que nous avions fait pour elle! Et j'entends mon compagnon me dire :

— « Est-ce que le plaisir de revendiquer une centaine de pages, fussent-elles, ce qu'elles ne sont pas, belles comme du Plutarque ou du Macaulay, valait une tristesse de ces yeux et de ce cœur?... »

Et lui-même, le Sage indulgent dont l'aménité fine cachait une si virile constance, je le revois accompagnant, ce même jour, au crépuscule, l'enterrement du docteur Andonis dont il m'avait annoncé la mort. Il m'avait dit : « Mettez-vous à la fenêtre de la *librairie* pour voir passer le cortège. Nos cérémonies funèbres sont curieuses... » et j'étais en effet à cette fenêtre, tandis que le convoi défilait sur l'Es-

planade. Une pâleur flottait dans le ciel, qui décolorait la mer, les montagnes, les arbres et la pierre de Malte dont est construit l'ancien palais des Lords Hauts-Commissaires sur la façade duquel se voit la galère de Corcyre. Les chants des officiants étaient beaux et tristes. Les étoffes des robes de ces prêtres avec leurs nuances d'un vieux bleu, d'un rose fleur de pêcher, d'un orange fané, d'un rouge éteint, participaient à cette décoloration du soir où les flammes des cierges brûlaient minces, plus éclairées qu'éclairantes. Le mort était dans son cercueil, porté sur les épaules de ses parents, paré de fleurs, et la face découverte, une face jaune et livide de momie promise à la terre. Les ensevelissements à cette heure tardive me serrent toujours le cœur, comme une plus rapide entrée dans la Grande Nuit. Mais cette mélancolie se transforma soudain en admiration, à voir M. Zaffoni dans la foule, qui marchait au premier rang, la tête nue. L'auguste sérénité du vieillard, si près lui-même d'être conduit, parmi le même appareil, au même funèbre asile, s'expliqua pour moi tout entière. Il avait, depuis des années, toujours agi comme je venais de le voir agir, quelques heures auparavant, en homme qui a

pitié des autres hommes. Il faut croire que l'influence de paix émanée de cette calme figure est encore souveraine sur mon âme : car j'oublie, devant cette image, d'en vouloir au misérable plagiaire, sur qui la vie n'a pas vengé le généreux plagié. L'épisode du chèque est oublié. Les deux articles sur le Parlement ionien réunis en une brochure ont eu beaucoup de succès, et j'ai lu dans un journal, ce matin même, que l'on parle pour le prochain cabinet d'une combinaison Malglaive. Pour me consoler, je pense à la sœur que j'ai eu le courage de ne plus revoir, afin d'être plus sûr que je ne contribuerais pas à la détromper, et je me redis les deux vers si beaux, du poète d'*Antigone* justement, que mon hôte de Corfou aimait à citer : « Ces choses-là sont dures, Procné, je l'avoue. Pourtant il faut — que, les décrets des Dieux, nous mortels, nous les supportions paisiblement... »

Hyères, mai 1896.

UN HUMBLE

UN HUMBLE

La lourde voiture du tramway qui unit la gare Montparnasse à l'Arc de l'Étoile va s'ébranler. Il ne reste plus de libre à l'intérieur, par cette aigre et froide après-midi de février, que l'avant-dernière place du fond, à gauche, — place étroite, à peine visible entre une énorme bourgeoise qui tient un sac de cuir noir sur ses gros genoux, et un vieillard décoré de la rosette, sans doute un ancien officier, dont le visage brouillé de bile, les yeux d'un bleu dur, la bouche amère, disent assez le mauvais coucheur, celui qui doit inévitablement prononcer le premier la phrase : « On ne part donc pas?... » Et juste à la seconde où il vient de lancer ces mots d'une voix âcre, la voiture, qui remuait déjà, s'arrête de nouveau. Un homme

court et corpulent, plutôt porté que poussé par le conducteur, se précipite. D'une main il s'aide aux courroies du plafond, de l'autre il retient une serviette d'avocat, bourrée de livres et verdie par l'usure. Entre les genoux qu'il heurte, les pieds qu'il froisse, les parapluies qu'il déplace, il roule jusqu'au vieillard et jusqu'à la bourgeoise. Avec un « excusez » auquel on ne daigne pas répondre, il prend place entre ces deux redoutables voisins. Le premier lui donne un coup de coude tout sec et dur, la seconde le déborde de ses formes. « Pardon, » dit le nouveau venu à gauche, « pardon, » dit-il à droite, et la voiture glisse au trot de ses deux chevaux gris de fer, sur ce boulevard d'artistes, de petits rentiers et d'ouvriers, qui étale dans ses innombrables boutiques de bric-à-brac un millier de gravures et de bustes représentant le premier Empereur. — Oh! la cruelle ironie des fins de gloires!

Cependant l'homme à la serviette s'est installé tant bien que mal, et il l'a ouverte, cette serviette à son dernier période d'emploi. Il en a extrait une trentaine de feuilles de papier pliées par le milieu et sur le côté. De la poche de son pardessus grossièrement bordé

de galon aux manches et tout gras au col, il tire un crayon. Il a posé un peu en arrière son chapeau haut de forme, un chapeau de satin aussi fatigué de ressorts qu'élimé d'étoffe. Il porte des cheveux trop longs, une barbe inculte. Ses lourdes bottines sont tachées de boue, son pantalon gondole aux genoux, sa cravate noire se fripe autour d'un faux col en papier qui joue mal la toile. Les taches d'une de ses mains décèlent l'usage récent du porte-plume, et quand il tourne, une par une, les feuilles sur lesquelles son crayon trace des signes cabalistiques, les regards des curieux du tramway peuvent lire les mots : *Institution Vanaboste*, *Version latine*. L'homme à la serviette est un professeur et de la variété la plus mélancolique dans la docte espèce, un professeur libre.

Il n'a que cinquante-deux ans, le professeur libre. Vous lui en donneriez soixante, tant il porte sur toute sa personne les traces de sa vie, faite d'un continuel, d'un irrésistible épuisement. Jugez un peu. Il s'est levé à cinq heures, ce matin, — sans bruit, pour ne pas réveiller sa femme. Il a fait sa toilette à l'aveugle avec l'unique pot à eau,

l'unique savon et l'unique peigne du ménage. Avant six heures il s'était rendu à pied de l'avenue des Gobelins, où il habite, par économie, jusqu'à une pension de la rue de la Vieille-Estrapade. De ces six heures à sept heures et demie, il a fait répéter leurs leçons et leurs devoirs à quelques élèves qui suivent le cours du lycée Louis-le-Grand. A huit heures il s'asseyait dans une des chaires de l'institution Vanaboste, récemment transférée, depuis qu'elle a grandi, dans un ancien hôtel de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, « entre cour et jardin, » disent les prospectus, qui négligent d'ajouter que ce jardin consiste en un carré de terre grand comme un mouchoir, où poussent trois acacias malades et où le soleil ne pénètre jamais, tant les maisons avoisinantes surplombent. Le professeur a pris pour tout déjeuner, entre ces deux séances, un croissant d'un sou grignoté en courant, le long des murs tristes du Panthéon. Vers dix heures, il rentrera chez lui. Quatre élèves à servir, deux par deux, jusqu'à midi et demi. Il est trois heures, et il a eu le temps, depuis son déjeuner, de donner un autre cours à l'école Sainte-Cécile, un pensionnat de jeunes filles où son âge

le fait admettre. Encore cinq leçons, trois avant le diner, deux après, et sa journée sera finie.

La voiture va, s'arrête, reprend, se ralentit, s'arrête, reprend encore. Le crayon du professeur continue, lui, à courir dans les marges des copies, d'y tracer les *cs* qui signifient *contresens*, les *ffr* qui signifient *fautes de français*, les *fs* qui signifient *faux sens*, et les *fo* — les très nombreux *fo* — qui signifient *fautes d'orthographe*. Et tout en corrigeant ces copies, le vieux forçat de l'enseignement libre pense au cachet qu'il va gagner. Son ancien collègue de la pension Vanaboste, Claude Larcher, l'écrivain aujourd'hui connu, lui a procuré une leçon chez une dame russe de passage à Paris, une heure quatre fois la semaine, auprès d'un petit garçon un peu trop pâle, très doux, qui doit seulement lire et écrire sous la dictée, et l'on donne trente francs pour cette heure! Jamais le professeur libre n'a été payé comme cela, et il caresse un rêve : profiter de l'occasion pour mettre quelque argent de côté et réaliser enfin son désir de ses vingt-sept années de mariage, quinze jours au bord de la mer avec sa femme. Il n'a jamais pu. Ses charges sont lourdes, et il a toujours peiné. A dix-neuf ans, refusé à

l'École normale, il se faisait maître d'étude pour préparer sa licence. Licencié, il épousait la fille d'un de ses collègues, et, tout de suite, c'était le mobilier à payer, c'était le premier enfant à élever, puis le second, puis le troisième, puis le quatrième. Aujourd'hui ses deux filles aînées sont mariées, l'une à un commerçant, l'autre à un avocat, deux anciens élèves. Comme on n'a pas eu de dot à leur donner, le père leur assure à chacune, par contrat, mille francs par an, — ci, deux mille francs. — Des deux garçons, l'un est sorti de Saint-Cyr cette année, et le père lui sert aussi mille francs par an. C'est la mère qui l'a décidé à cette pension, pour qu'il n'y ait pas d'injustice. Il a quelque part une vieille tante de province qui mourrait de faim sans les trois cents francs qu'il lui envoie, et il a recueilli chez lui la mère de sa femme. Tout cela compte, et le professeur n'est guère payé en moyenne que quatre francs le cachet, — trois quelquefois, quelquefois cinq, moins souvent six, et sept rarement, très rarement. La leçon du Russe, c'est l'aubaine inespérée, d'autant plus que la correspondance du tramway de Montparnasse lui permet de se rendre chez son élève et d'en revenir pour soixante centimes sans perdre trop de temps, grâce au sys-

tème des rails qui, en évitant les secousses, permet d'écrire. Aussi a-t-il un bon sourire, l'excellent père « H^2O », comme l'appellent les Vanaboste, qui se moquent de son incurie personnelle en lui appliquant la formule chimique de l'eau. Il se soucie peu que ses deux voisins le serrent à qui mieux mieux, que les autres voyageurs le regardent avec dédain ou moquerie, lui, son chapeau, sa serviette et ses copies. Il voit en pensée un petit coin de plage normande, d'après des dessins de journaux illustrés, n'ayant jamais quitté Paris. Il voit l'Océan, il voit la « maman » — c'est sa femme, — assise sur les coquillages au bord des flots, *purpureum mare*, comme dit son cher Virgile... Et quand la voiture du tramway s'arrête à l'Arc, après avoir franchi la Seine et monté au pas la rude et longue avenue Marceau, c'est d'une allure guillerette qu'il sautille jusqu'à la porte de l'hôtel, loué tout meublé, rue du Bel-Respiro, où habite la grande dame russe, mère du petit André. Il en oublie d'essuyer ses semelles sous la marquise, et le portier en livrée qui vient de l'annoncer, comme les fournisseurs, par deux coups de cloche, dit à un valet de pied attardé dans la loge :

— « Ça gagne de l'argent comme ça veut, sans rien faire, et ça ne se payerait seulement pas un fiacre pour arriver propre... Vieux grigou, va! »

Ah! le brave homme!

Toblach, juin 1888.

UN JOUEUR

UN JOUEUR

J'étais entré au cercle en sortant du théâtre, et je m'attardais devant la table de baccara. Je regardais, juché sur une de ces chaises hautes à l'usage des joueurs qui n'ont pas trouvé de place près du tapis vert, ou des simples curieux comme moi. C'était ce que l'on appelle, en termes de *club*, une belle partie. Le banquier, un joli jeune homme en tenue de soirée, la boutonnière fleurie d'un gardénia, perdait environ trois mille louis, mais sa physionomie de viveur de vingt-cinq ans se tendait à ne trahir aucune émotion. Seulement le coin de la bouche d'où tombaient les sacramentels : « J'en donne... En cartes... Bac... Voilà le point..., » n'aurait pas mâchonné avec tant de nervosité un bout de cigare éteint, si la frénésie

froide du jeu ne lui eût serré le cœur. En face de lui un personnage en cheveux blancs, joueur professionnel celui-là, faisait le croupier. Il manifestait sans hypocrisie sa mauvaise humeur contre la déveine, qui, de coup en coup, diminuait le tas des jetons et des plaques entassés devant lui. En revanche, la plus joyeuse allégresse illuminait les visages des pontes qui, assis autour de la table, allongeaient leurs mises et marquaient sur le papier, avec la pointe du crayon, les alternances de la passe, cet « esprit de la taille » auquel les moins superstitieux ne sauraient s'empêcher de croire aussitôt qu'ils touchent une carte. Il y a, certes, dans le spectacle de toute lutte, fût-ce le combat d'un sept contre un huit et d'un roi contre un as, une fascination qui intéresse bien profondément la curiosité; car nous étions là, autour de ces joueurs, moi cinquantième, à suivre cette partie sans nous apercevoir que la nuit avançait. Quel philosophe expliquera ce phénomène encore, cette inertie d'après minuit qui, à Paris, immobilise tant de gens, indéfiniment, n'importe où, mais hors de chez eux où ils se reposeraient du travail et du plaisir? Pour ma part, je ne regrette pas d'avoir cédé, cette nuit-là, au charme malsain du noc-

tambulisme, car si j'étais sagement rentré à une heure convenable, je n'aurais pas rencontré, dans le salon où l'on soupe, mon ami le peintre Miraut en train de boire une tasse de bouillon, seul à sa petite table Il ne m'aurait pas proposé de me mettre devant ma porte dans sa voiture, et je ne l'aurais pas entendu me raconter une histoire de jeu que j'ai transcrite de mon mieux le lendemain matin et qu'il m'a donné la permission de raconter à mon tour, la plume en main.

— « Que diable faisiez-vous au cercle passé minuit, » me demanda-t-il, « puisque vous ne soupiez pas? »

— « Je regardais jouer, » lui répondis-je ; « j'ai laissé le petit Lautrec en bonne voie. Il perdait dans les soixante mille... »

Le coupé s'ébranlait comme je prononçais cette phrase. Je voyais Miraut bien de profil, qui allumait sa cigarette avec cet air à la François Ier, — le François du Titien au Louvre, — dont ses cinquante ans bien sonnés ont seulement amplifié et comme étoffé la beauté. Est-ce assez étrange qu'avec ses épaules de lansquenet, l'opulence de sa carrure, son masque de sensualité gourmande, presque gloutonne, ce géant demeure le plus délicat, le plus nuancé

de nos peintres de fleurs et un si délicat portraitiste de femmes? Il convient d'ajouter qu'une voix musicalement douce sort de ce coffre de gladiateur, et que les mains, je les remarquais de nouveau tandis qu'elles maniaient la petite bougie et la cigarette, ont une finesse incomparable. Je sais en outre, par expérience, que ce soudard est d'une vraie bonté de cœur, et je ne m'étonnai pas trop de la mélancolique confidence involontairement provoquée par ma phrase sur le jeu. Il eut par bonheur tout le temps de me détailler son récit. A mesure que nous approchions de la Seine, le brouillard s'épaississait, et notre voiture avançait au pas, tandis que mon compagnon se laissait aller à se souvenir tout haut d'une histoire déjà ancienne. Des sergents de ville erraient portant des torches. D'autres torches brûlaient à l'angle d'un pont que nous traversions, posées à même la pierre et répandant comme un ruisseau de résine en feu. La fantastique silhouette des autres coupés qui croisaient le nôtre dans cette brume âcre, presque noire, trouée par places de flammes mouvantes, ajoutait sans doute à cette impression du passé qui envahissait l'artiste, car sa voix se faisait plus adoucie et plus basse, comme s'il s'en

allait, en esprit, loin, bien loin de moi qui l'interrompais juste assez pour susciter sa mémoire :

— « Moi, » avait-il commencé, « je n'ai jamais joué que deux fois, et, me croirez-vous? aujourd'hui, je ne puis même pas regarder jouer... Il y a des heures, vous savez, de ces heures où l'on n'a pas les nerfs bien en place, dans lesquelles la vue seule d'une carte me force à sortir de la chambre... Ah! c'est qu'elles me représentent, ces deux seules parties, un si terrible souvenir... »

— « Qui n'en a pas de cet ordre ? » interrompis-je. « Et moi qui étais présent quand notre pauvre Paul Durieu se prit de querelle, pour un coup douteux, dans ce même cercle dont nous sortons, et puis ce fut cet absurde duel, et nous l'enterrions quatre fois vingt-quatre heures après que je lui avais serré la main, là, devant cette table verte. Il y a toujours un peu de tragédie autour des cartes, et des crimes, et des déshonneurs, et des suicides. Cela n'empêche pas qu'on y retourne, comme on retourne en Espagne aux courses de taureaux, malgré les chevaux éventrés, les picadors blessés et le taureau massacré. »

— « Soit, » reprit Miraut, « mais il ne faut

pas avoir été soi-même la cause d'une de ces tragédies, et voilà ce qui m'est arrivé, dans des circonstances toutes simples. Quand je vous les aurai dites, vous comprendrez pourquoi le plus innocent des bésigues m'inflige ce petit frisson d'horreur que ressentirait, devant un tir de campagne, un homme qui aurait tué quelqu'un par mégarde en nettoyant une arme. C'était justement l'année de mon entrée au cercle, en 1872, qui fut celle aussi de mon premier succès au Salon... »

— « Votre *Ophélie parmi les fleurs?*... Si je me la rappelle!... Je vois encore la touffe de roses blondes, près des cheveux blonds, des roses d'un blond si pâle, si tendre, et puis sur le cœur ces roses noires, comme tachées de sang... Qui a ce tableau, maintenant? »

— « Un banquier de New-York, » fit le peintre en poussant un soupir, « et qui l'a payé quarante mille francs. Moi je l'ai vendu quinze cents à l'époque... Vous voyez, je n'étais pas encore l'artiste fortuné dont votre *alter ego* Claude Larcher disait méchamment : « Heu-« reux Miraut! son métier consiste à regarder « toute la journée une Américaine qui lui rap-« porte quinze mille francs... » Entre nous, il aurait pu faire des mots sur d'autres que sur

ses vieux amis... Enfin, Dieu ait son âme. — Mais si je vous parle argent, » continua-t-il en me touchant le bras, il sentait que j'allais répondre et défendre la mémoire du pauvre Claude, « croyez bien que ce n'est pas pour vanter ma valeur commerciale. Non. Seulement, ces quinze cents francs se rattachent à mon aventure... Imaginez-vous que je n'avais jamais eu à moi d'un coup une somme pareille. Mes débuts ont été durs. J'étais arrivé à Paris avec un secours de ma ville natale, mille francs par an, et pendant six ans je m'en suis contenté... ou presque. »

— « J'ai connu ces misères-là, » dis-je, « et trop longtemps. Mangiez-vous chez Polydore, comme nous, rue Monsieur-le-Prince, où pour dix-huit sous on arrivait à déjeuner? Lorsque vous verrez Jacques Molan et qu'il vous ennuiera avec ses femmes du monde et les élégances de son prochain roman, parlez-lui de cette crémerie. Ça ne traînera pas, et en cinq minutes vous en serez débarrassé... »

— « Nous avions résolu le problème, nous autres, par le phalanstère, » reprit le peintre; « quelques camarades et moi, nous faisions la popote ensemble La petite amie d'un de nous,

qui avait été cuisinière, — telles étaient nos élégances, à nous, — préparait nos deux repas par jour, pour quarante-cinq francs par mois et par tête. Quinze francs de chambre. Pas de service. Je faisais mon lit moi-même. Ci : soixante francs pour l'essentiel. J'étais fagoté comme un voleur, mais je ne savais pas ce que c'était que de prendre l'omnibus. Mes camarades vivaient comme moi, et nous ne nous en sommes pas trop mal trouvés. Il y avait là Tardif le sculpteur, Sudre l'animalier, Rivals le graveur, et, le mieux doué de tous, le cantinier de notre cantinière, comme nous les appelions, Ladrat... »

— « Ladrat? Ladrat? » fis-je, en cherchant dans ma mémoire, « je connais ce nom. »

— « Vous l'aurez lu dans les journaux, » continua Miraut, dont le visage s'assombrit. « D'ailleurs, j'y arrive. Ce Ladrat, qui remportait tous les prix d'atelier à l'école, était dès lors la victime du terrible vice. Il buvait. Que voulez-vous? Dans l'existence trop libre que nous menions, à demi ouvriers et sans cesse mêlés à des modèles ou à des réfractaires, nous étions exposés à bien des tentations, et, tout d'abord, à celle-là. Ladrat y avait cédé. Il faut que je vous dise cela pour que vous ne me jugiez pas

trop sévèrement tout à l'heure Cette triste habitude lui fit même manquer son prix de Rome. Il s'alcoolisa si bien en loge qu'il acheva follement, à la diable, une composition commencée de main de maître. Bref, en 1872, il était le seul de nous qui fût demeuré dans la bohème, et dans la plus basse. Il était devenu ce que nous nommons un tapeur, l'homme qui va d'atelier en atelier, empruntant cent sous ici, davantage ailleurs, avec l'intention bien arrêtée de ne jamais rendre. Ça dure des années, une vie pareille. »

— « Remerciait-il au moins par un peu d'outrage, » repris-je, « comme ce Legrimaudet que j'ai connu et qui n'entrait jamais chez Mareuil sans lui demander quelque chose pour la petite chapelle, — c'était sa formule, — et sans l'insulter ensuite, pour sauvegarder sa dignité? Un jour, il le trouve en train de corriger les épreuves d'un article qui allait paraître. Il mendie. André lui donne. « Monsieur, » fait-il en glissant la pièce blanche dans sa poche, « voulez-vous reconnaître si un écrivain a du « talent? Vous n'avez qu'à savoir si l'on reçoit « sa copie dans un journal. Si on la reçoit, il « est jugé, c'est un médiocre. Adieu... » Voilà un beau pauvre! »

— « Non, » dit Miraut, « ce n'était pas le genre de Ladrat. Il remerciait, il fondait en larmes, il jurait de travailler, puis il sortait pour entrer au café et s'assommer d'absinthe. Il avait honte alors et ne reparaissait plus de quelques jours. Ses emprunts étaient d'ailleurs minimes. Il ne dépassait guère les cent sous. Aussi ne fus-je pas peu étonné, une après-midi, en rentrant, de trouver une longue lettre de lui où il ne me demandait pas moins de deux cents francs. Il s'était bien écoulé six mois depuis que je ne l'avais vu, et il me racontait que depuis ces six mois il avait lutté contre son vice, qu'il n'avait pas bu, qu'il avait voulu travailler, que ses forces l'avaient trahi, que sa femme était malade, — il vivait toujours avec la cantinière, — enfin une de ces lettres de mendicité navrantes qui vous font mal à recevoir... »

— « Quand on y croit, » insinuai-je, « car, après dix ans de Paris, on a tant reçu de missives pareilles, et, sur le tas, s'il y en avait deux de sincères... »

— « Il vaut mieux risquer d'être dupe toutes les autres fois que de manquer ces deux-là, » repartit le peintre. « D'ailleurs, sur le moment, je ne mis pas en doute la sincérité de

Ladrat. Le hasard voulait que j'eusse touché le jour même les quinze cents francs de l'*Ophélie*. J'ai toujours été très méticuleux dans mes affaires d'argent. Je n'avais pas de dettes, et je gardais une somme à peu près égale dans mon tiroir. Mon atelier était installé, ma garde-robe fournie pour l'année. Je me souviens que je dressai en idée le bilan de ma position, tout en brossant mon habit pour me rendre à un de mes premiers dîners dans le monde, un de ces dîners de triomphateur où l'on apporte un appétit d'affamé et un amour-propre d'écolier. On croit également à l'authenticité des vins et à celle des éloges! Je comparai ma situation à celle de mon ancien copain du Quartier, et j'eus un de ces bons mouvements, naturels à la jeunesse comme la souplesse et la gaieté. Je pris dix louis que je mis dans une enveloppe, j'écrivis l'adresse de Ladrat, puis j'appelai mon concierge. Si cet homme avait été là, mon vieux camarade aurait eu l'argent dès le soir même. L'homme était en course. « Ce sera « pour demain, » me dis-je, et je partis en laissant l'enveloppe toute préparée sur ma table. Ma résolution était si bien prise, que j'éprouvai par avance ce chatouillement de petite vanité que nous procure la conscience

d'une action généreuse. Elle n'est pas très jolie, cette vanité, mais elle est humaine, et il y en a tant d'autres qui n'ont pas ce prétexte élevé, témoin celle qui succéda pour moi à celle-là, presque tout de suite ! Je me trouvai assis, dans la maison où je dînais, entre deux femmes très élégantes qui rivalisèrent à mon égard de flatterie et de coquetterie. Bref, je sortis de là vers les onze heures, en proie à une de ces crises de fatuité où l'on se sent le maître du monde, et je débarquai dans notre cercle, qui occupait alors l'hôtel de la place Vendôme, conduit par un des convives qui s'était offert à m'en faire les honneurs. N'y connaissant guère personne, je n'y avais pas mis les pieds depuis six semaines que j'avais été reçu. Deux peintres m'avaient servi de parrains, et la perspective de l'Exposition annuelle m'avait décidé à cette candidature, malgré la cotisation qui me semblait alors très forte. Nous arrivons dans la grande salle. J'étais si naïf que je demandai à mon guide le nom du jeu qui ramassait tant de personnes autour de la table. Il se mit à rire et me démontra en deux mots les règles du baccara : « Ça ne vous tente pas? » me dit-il. — « Pourquoi non? » répondis-je, un peu vexé

de mon ignorance, « mais je n'ai pas d'argent « sur moi. » Il m'expliqua, en riant toujours, comment il me suffisait de signer un bon pour avoir sur parole jusqu'à trois mille francs, quitte à les rendre dans les vingt-quatre heures. J'ai compris depuis que ce garçon m'avait tenté, pour jouer lui-même sur la chance d'un débutant. Je me serais tenté tout seul. J'étais dans une de ces minutes où l'on crierait, comme l'autre, au batelier dans la tempête : « Tu portes César et sa for- « tune... » Oh ! un très petit César et une très petite fortune, car je pris place à la table en disant à mon compagnon : « Je vais signer un « bon de cinq louis, et, si je perds, je m'en « vais... »

— « Et vous avez perdu, et vous êtes resté. Il y a de l'écho dans mon portefeuille, » interrompis-je; « je me souviens d'avoir tant de fois formé ces sages résolutions et de ne pas les avoir tenues !... »

— « Ce ne fut pas aussi simple que cela, » reprit Miraut. « Mon tentateur, qui s'était assis près de moi, me dit d'attendre ma main. Je lui obéis. La main m'arrive. J'abats neuf. J'avais risqué mes cinq louis. « Faites paroli, » me souffle mon conseiller. J'abats huit. Je parolise

encore, sept, et je gagne. Enfin, de neuf en huit et de huit en sept, et parolisant toujours, je passe six fois de suite. Au septième coup, et toujours soufflé par mon compagnon, je fais un louis seulement. Je perds. Mais j'avais environ trois mille francs devant moi. Mon guide, qui en avait gagné presque autant, se lève et me dit : « Si vous êtes raisonnable, faites comme « moi » A présent, je ne l'écoutais plus. Je venais d'éprouver une sensation trop forte pour m'en détacher ainsi. Je ne suis pas de l'école de ceux que vous appelez les analystes, et que j'appelle, moi, passez-moi le mot, des « je m'écoute moucher » et des égoïstes. Je ne passe pas ma vie à me regarder penser et sentir. Pardonnez-moi donc si je ne vous exprime qu'en gros et par des images ce qui se passait en moi. Durant les courts instants où j'avais gagné, il s'était fait dans mon être comme une subite invasion d'un enivrant orgueil. Un sentiment exalté de ma personne me remuait, me soulevait. J'ai ressenti une émotion analogue en nageant par une grosse mer. Cette vaste houle mouvante qui vous menace, qui vous balance et que l'on domine de sa force, oui, c'est bien le symbole exact de ce que fut le jeu pour moi dans cette première

période, celle du gain ; car je gagnai de nouveau dans les mêmes proportions que tout à l'heure, et puis de nouveau encore. Je ne risquais de grosses sommes que sur ma main, et, sur celle des autres, des enjeux insignifiants ; mais, à chaque fois que je touchais les cartes, ma veine était si insolente que c'était autour de moi un silence d'abord, puis, quand j'abattais, comme un frémissement d'admiration. Peut-être, sans cette admiration, aurais-je eu le courage de ne pas continuer. Hélas ! j'ai toujours eu un amour-propre de tous les diables. Il m'a fait commettre cent sottises, et, avec mes cheveux gris, il m'en fera sans doute commettre d'autres encore. Je le reconnais, je m'en rends compte, et puis, va te promener, quand la galerie me regarde, je ne peux pas supporter qu'on dise : Il a reculé. C'est sublime d'être ainsi quand la scène se passe sur le pont d'Arcole ; à une table de baccara, et devant le hasard d'une carte, c'est imbécile. Pourtant cet orgueil d'enfant fut la cause qu'après m'être étalé dans ma bonne chance, je ne voulus pas plier devant la mauvaise, quand je la sentis approcher. Car je la sentis. Il vint une seconde où je compris que j'allais perdre, et l'espèce de lucidité victorieuse qui m'avait fait prendre les cartes

avec une confiance absolue s'éclipsa du coup. Il était dit que je traverserais dans une même séance toutes les émotions que le jeu procure à ses dévots, car, après avoir connu l'ivresse de la veine, j'ai connu la sèche et cuisante ivresse de la guigne. C'en est une. Vous savez le mot célèbre : « Au jeu, après le « plaisir de gagner, il y a celui de perdre... » Je ne trouve pas d'autre phrase pour vous expliquer cette espèce d'ardeur empoisonnée, ce mélange d'espoir et de désespoir, de lâcheté et d'acharnement. On compte vaincre la mauvaise fortune, et l'on est certain que l'on sera vaincu. On perd la faculté de raisonner, et l'on joue des coups que l'on sait absurdes. Et le gain file, les plaques d'abord, puis les jetons rouges, puis les blancs, et l'on signe des bons nouveaux. — Après avoir eu, dix années durant, la force de regarder aux six sous d'un tramway, comme moi, on joue des cinq cents, des mille francs sans hésiter. Mais je vous résumerai tout d'un mot : j'étais entré au cercle à onze heures, a deux je tournais la clef de ma porte ayant perdu sur parole les trois mille francs de mon crédit, et c'était, comme je vous l'ai dit, à peu près tout ce que je possédais. »

— « Hé bien! » fis-je, « si vous n'êtes pas

devenu joueur après cette secousse, c'est que vous n'étiez pas doué. C'était à se perdre pour jamais. »

— « Vous avez raison, » reprit Miraut « Quand je me réveillai, le lendemain, du sommeil accablé qui suit de pareilles sensations, la scène de la veille ressuscita devant ma pensée, et je n'eus plus que deux idées : celle de prendre ma revanche le soir même, et celle de combiner mes paris d'après l'expérience que j'avais acquise. Je reconstituais mentalement certains coups que j'avais perdus et que j'aurais dû gagner, les uns en tirant, les autres en ne tirant pas à cinq. Tout à coup mes yeux tombent sur l'enveloppe à l'adresse de Ladrat, laissée la veille sur la table. Un involontaire calcul s'accomplit en moi, qui me montre dans le don de cet argent un sacrifice insensé. Quand j'aurais payé les trois mille francs de ma dette, il ne me resterait presque rien. Pour me refaire une mise qui me permît de retourner là-bas le soir, — et je sentais que je ne pouvais pas ne pas y retourner, — il me fallait emprunter au marchand de tableaux, brocanter quelques études. Je ramasserais bien cinquante louis ainsi, et sur ces cinquante louis j'allais en distraire dix pour ce paresseux, pour

cet ivrogne, pour ce menteur! — Car j'essayai de me démontrer à moi-même que sa lettre n'était qu'un tissu de faussetés. Je la pris et je la relus. Son accent me déchira de nouveau le cœur. Mais, non. Je ne voulus pas entendre cette voix, et je me jetai à bas de mon lit pour écrire précipitamment un billet de refus. Je le fis rapide et sec, afin de mettre l'irréparable entre mon camarade et ma pitié. Mon billet parti, j'eus bien un peu de honte et de remords; mais je m'étourdis de mon mieux à travers les démarches que je dus faire. « D'ailleurs, » me disais-je pour achever d'apaiser ma conscience, « si je gagne, je serai toujours à temps d'envoyer la somme à Ladrat demain, — et je gagnerai. »

— « Et avez-vous gagné? » lui dis-je comme il se taisait.

— « Oui, » répondit-il d'une voix tout à fait altérée, « et plus de cinq cents louis; mais, le lendemain, c'était trop tard. Aussitôt après avoir reçu mon billet de refus, Ladrat, qui ne m'avait pas menti, fut saisi de la folie du désespoir. Sa compagne et lui prirent la fatale résolution de s'asphyxier. On les trouva morts dans leur lit, — et c'est moi, vous entendez bien, moi, qui fis forcer la porte. J'arrivais

avec les deux cents francs... Oui, c'était trop tard!.. Voilà comment vous vous rappelez avoir lu ce nom de Ladrat dans les journaux. Comprenez-vous maintenant pourquoi la vue seule d'une carte me fait horreur? »

— « Allons, allons, » lui dis-je, « si vous lui aviez envoyé l'argent la veille, ça l'aurait sauvé un mois, deux mois. Il serait retombé, le vice l'aurait repris, et il aurait fini de même. »

— « C'est possible, » reprit le peintre ; « mais, voyez-vous, dans la vie, il ne faut jamais être la goutte d'eau qui fait déborder le vase. »

Paris, février 1889.

AUTRE JOUEUR

AUTRE JOUEUR

— « Quoiqu'il fût ton cousin germain, » dis-je à Claude, après avoir lu le télégramme qu'il venait de me tendre, « je suis sûr que tu ne pleureras pas sa mort. Il s'est fait justice, et je n'attendais pas tant de lui. Son suicide épargne à ton vieil oncle le scandale d'un affreux procès. Mais quelle histoire !... Cette vieille femme assassinée, et pour lui voler ses misérables économies ! En être venu là, de dégradations en dégradations, lui que nous avons connu si fier, si élégant !... Je le vois encore, et son arrivée dans notre vieille ville de province, lorsqu'il eut été nommé lieutenant d'artillerie. Nous le suivions à la promenade avec tant d'orgueil naïf. Il avait vingt-sept ans, et toi et moi à

peine le tiers... Ah! malgré tout, pauvre, pauvre Lucien! »

— « La destinée est parfois bien étrange, » répondit mon compagnon. En prononçant cette phrase d'un ton extrêmement sérieux et qui excluait toute idée de banalité, il tisonnait le feu et y regardait... quoi?... C'était le 24 décembre. Nous avions formé le projet d'une soirée au théâtre, puis d'un souper dans un restaurant du boulevard. J'étais venu à cette intention, et voici qu'au lieu de sortir, nous demeurions à deviser. Le silence de la nuit d'hiver était infini autour de ce vieil hôtel Saint-Euverte dont mon ami occupait toute l'aile droite. — « Oui, bien étrange, » répéta-t-il, « et c'est une coïncidence à faire croire aux causes occultes que j'apprenne cette mort aujourd'hui, veille de Noël, et à cette heure, » il regarda la pendule. — « Que penserais-tu, » continua-t-il, « si je t'avouais qu'à de certains moments j'ai comme l'hallucination que toute la responsabilité de la vie de Lucien pèse sur moi? Le plus inexplicable des hasards a voulu que je fusse mêlé d'une façon très mysterieuse, presque fantastique et pourtant très étroite, à la première grosse faute de cette vie, à cette tricherie de jeu au cercle Desaix, à Clermont,

qui le fit chasser de la ville et le contraignit de donner sa démission... Tu sais le reste, et comment il a roulé depuis lors. »

— « Oui, je me souviens de tout cela, » repris-je à mon tour, « ton oncle blanchit en quelques jours après cette histoire. Lorsqu'il passait sur le cours, cet hiver-là, et que nous nous y promenions aussi, tu me faisais éviter son côté, de peur de rencontrer ses yeux, tant il était triste. Il descendait de sa maison par la rue qui tourne, là où se dressait le mur de la fabrique d'eaux gazeuses. Je voudrais savoir si les petits garçons d'aujourd'hui s'amusent encore à chercher, comme nous, dans le ruisseau, des morceaux de verre de couleur. En avons-nous ramassé quand ta bonne Miette et ma bonne Mion causaient sur le banc qui est à trois arbres de là!... »

— « Si je ne pouvais pas soutenir la mélancolie du regard de mon vieil oncle, » continua Claude, « c'était pour des raisons plus fortes que tu ne l'as jamais soupçonné. Ah! ce sont d'anciennes, de très anciennes choses; j'ai eu si souvent la tentation de te les raconter alors, puis je n'ai pas osé, » et, comme mon visage exprima sans doute une muette curiosité, il s'accouda au bras de son fauteuil, le

front sur sa main, les yeux perdus, dans l'attitude de quelqu'un qui rassemble des impressions lointaines : « Tu te rappelles, » fit-il, « la boutique du père Commolet, le marchand de jouets?... »

— « Derrière la cathédrale, au bout de la rue des Notaires. On obliquait à gauche et c'était une étroite, une longue ruelle, tout assombrie par les arceaux gothiques. Nous l'appelions *la rue Froide*. Des gargouilles surplombaient, avec des sculptures d'une laideur terrible. Il tombait de là de longues cascades d'eau par les jours de pluie, et par les jours d'orage, aussitôt le coin passé, quel soufflet vous donnait le vent, embusqué le long du chevet de la vieille église ! »

— « Oui, mais tu te souviens que la devanture de la boutique de Commolet illuminait pour tous les enfants de la ville ce coin sinistre. Il jaillissait de cette boutique une source de tentations intarissable. Il y avait derrière ces vitres, toujours brouillées, d'idéales bergeries, des troupeaux de bœufs et de moutons coloriés, rangés sur des prairies factices, des forteresses défendues par des fantassins tout ronds, au lieu que les soldats de plomb des autres marchands étaient plats. Les cavaliers contre les-

quels luttaient ces fantassins se démontaient de leurs chevaux. Ce simple détail les rendait vivants comme de véritables dragons et des cuirassiers réels. Il y avait là des bateaux pontés avec des écoutilles, d'autres qui marchaient par la vapeur, et de microscopiques canons de cuivre qui se chargeaient à poudre, tu te souviens? Moi, l'imperceptible trou percé dans leur culasse pour mettre le feu à la poudre me poursuivait avec la fascination d'un regard. Revois-tu, comme je fais, Commolet en train de se promener au milieu de ces prestigieux objets, dans ce paradis surnaturel, et sa casquette de drap jaunâtre à oreillères qui ne quittait jamais sa tête? Ce mince personnage, avec une face grise en lame de couteau, son nez infini et deux yeux d'un bleu pâle, me semblait un jouet de plus, quelque bizarre et compliqué pantin, parmi les autres. Quand nous pouvions décider nos bonnes à revenir du cours par cette rue, aujourd'hui démolie et qui méritait bien son surnom, tu te rappelles que le cœur nous battait dès l'apparition de l'église par-dessus les toits des maisons. Cette année-là, c'était en 1861, l'année où l'on te mit pensionnaire, j'étais seul à faire cette route quand je revenais du collège, et il y avait

à cet ensorcelant étalage un objet qui effaçait pour moi tous les autres, — un sabre de cuivre doré. Littéralement, ce sabre me remplissait cette rue Froide d'un éclat de soleil. Comment j'en étais arrivé à un désir frénétique de posséder ce jouet, cela ne t'étonnera pas, toi qui sais l'ardeur de mon imagination d'alors et que j'ai vécu à l'état de fièvre chaude jusqu'à ma quinzième année. L'or de ce fourreau fulgurait pour moi dans cette ruelle grise; il éclaboussait de rayons les teintes sombres des pierres. Le ceinturon était de cuir rouge, la poignée incrustée de nacre. Boucler ce cuir rouge autour de ma taille, manier la nacre de cette poignée, tirer cette lame de ce fourreau damasquiné, constituait pour ma tête de neuf ans un de ces rêves de félicité, si violemment caressés qu'ils deviennent invraisemblables. Hélas! le sabre d'or coûtait vingt-quatre francs. Ma sœur Blanche, qui me donnait toujours des livres, m'avait bien dit : « Si tu arrives à avoir « dix francs d'économie, je te compléterai la « somme. » Économiser ces dix francs sur nos chétives semaines d'écolier, tu sais si nous le pouvions. Ma seule chance était qu'à Noël de cette année, mon oncle m'octroyât, comme cela lui était arrivé une fois déjà, une petite

pièce; mais lui aussi était pour les livres. Mon espoir était donc bien faible, et cette faiblesse augmentait encore l'ardeur de ma convoitise. »

— « Ce que je t'en ai connu de ces émotions-là, mon pauvre Claude, » interrompis-je ; « mais je ne savais pas l'histoire du sabre. Je t'ai vu en revanche amoureux, je ne peux pas employer un autre mot, d'un horrible petit diadème de madone, tout garni de pierreries fausses, qui rutilait chez un marchand d'objets religieux, et tu rêvais d'en couronner Aline Verrier, la jolie et blonde Aline, qui jouait aux épingles avec nous chez ta sœur, quand j'allais y goûter. »

— « Était-il si horrible que cela? » fit-il en hochant la tête. « Je le vois, pour ma part, aussi beau que le diadème de la reine Constance qu'on montre à Palerme, dans le trésor... Mais, puisque tu n'as pas oublié la rage de mes fantaisies, tu comprendras mieux le drame moral qui se joua en moi durant cette nuit de Noël d'il y a vingt ans. Ma sœur Blanche était souffrante comme toujours, elle avait eu dans la journée une migraine si forte qu'elle avait dû se coucher. Mon beau-frère, qui prévoyait la catastrophe prochaine, ne la quittait plus et tous les deux avaient consenti à ce que j'allasse

dîner chez mon oncle. » Il faut pourtant bien qu'il « s'amuse un peu, » disait-elle en caressant mes boucles avec sa main maigre, dont la moiteur froide me faisait une si saisissante impression. Elle ne devinait pas, chère sœur, que sa chambre de malade, si tiède et si calme, était l'endroit où je me plaisais le mieux au monde. Tu sais comme depuis la mort de notre père et de notre mère elle avait été bonne pour moi, et, si elle avait vécu, que j'aurais été autre!... Cette chambre, tu t'en souviens, donnait sur la place d'Armes. Par les fenêtres, on voyait la statue d'un maréchal du premier Empire, en grand costume et le bras tendu pour donner un ordre. N'ayant d'autre ami que toi qui ne pouvais pas venir chez nous parce que l'on craignait notre bruit pour ma sœur, cette pièce tendue de bleu, où je jouais seul et silencieusement durant des heures, s'animait et se métamorphosait au gré de mon caprice. Les meubles devenaient des personnes auxquelles je prêtais des gestes, des discours, des intentions, des actes. Une des chaises était toi, un autre Aline. Je me livrais, en votre compagnie, à des jeux imaginaires, tandis que Blanche lisait, couchée sur sa chaise longue, auprès du feu, avec son

pauvre visage de poitrinaire de vingt-cinq ans. Elle était mon aînée de tout cela. Par les fenêtres closes, arrivaient les cris des gamins de la rue en train de jouer autour du bronze du soldat célèbre... Je n'aimais donc pas beaucoup à sortir, et cependant, par ce soir de Noël, l'idée de dîner chez l'oncle Pierre Larcher me souriait. N'avais-je pas la secrète espérance qu'il me donnerait une piécette d'or, de la couleur du sabre qui miroitait à la devanture connue? « *Ch'est que ch'est un richeu* « *chouchou...* » J'entendais d'avance l'accent auvergnat du père Commolet et je le voyais approcher du fourreau convoité sa main cordée de rides. A cette seule image, j'étais presque obligé de fermer les yeux. »

— « Oui, c'est bien sa phrase, » dis-je en riant, « et quand il débattait la vente avec son « *à che prix, ch'est donné!...* » quel comédien! Mais pardon de te couper ton récit et arrivons chez l'oncle Pierre. Qu'y avait-il là? »

— « Tous nos morts, » répondit-il avec une mélancolie qui était aussi la mienne, car notre passé d'enfants fut si commun. « Vois-tu la salle à manger avec son dressoir et son meuble en bois tourné? Mon oncle présidait, très maigre et très grand, le front bien pris dans

ses cheveux demeurés noirs, au petit doigt la large émeraude verte que nous lui enviions tant, en redingote marron. Si je m'étais baissé, moi qui étais tout à côté de lui, pour ramasser ma fourchette ou mon couteau, j'aurais pu voir ses pieds cambrés dans ces fameuses bottes qu'il ne quittait jamais, habitude à laquelle il prétendait devoir une exemption absolue de rhumes et de douleurs. Ma tante Laure se tenait en face de lui, avec ses mitaines noires et les deux anglaises grises qui, sous son bonnet à rubans lilas, pendaient le long de son visage tout plissé, passé et lassé, qu'éclairaient ses doux yeux noirs. Il y avait là aussi M. Optat Viple, l'ancien inspecteur, qui était représenté dans nos albums de famille par une photographie dans laquelle il regardait une fleur posée sur son chapeau. Il avait colorié la fleur lui-même, en rouge dans l'album de tes parents, en blanc dans le nôtre, — et c'était la même fleur! ce qui nous causait un étonnement jamais dissipé. Il y avait Mme Alexis, Greslou l'ingénieur, le capitaine Hippolyte Morin, le vieux M. Largeyx, Mlle Élisa, mon autre tante Claudia, venue de Saint-Saturnin pour les fêtes. C'est la seule de tous les convives qui soit encore de ce monde avec l'oncle

Pierre et moi-même. Il y avait mon cousin surtout, qui fut durant le repas singulièrement capricieux, tantôt taciturne, tantôt rieur et buveur. Quoiqu'il ne fût pas en uniforme, son visage martial révélait du coup l'officier. Depuis lors et à distance, j'ai compris qu'il flottait dans ses yeux bruns quelque chose d'ambigu et aussi que les coins de sa bouche, qui tombaient un peu, révélaient un fond de crapule. Tu comprendras tout à l'heure pourquoi le sujet de la causerie m'est demeuré présent à la mémoire. J'étais, à table, le seul enfant, et trop petit pour qu'on prît garde si je comprenais ou non les discours échangés. On parlait des pressentiments et, à ce propos, des superstitions, au sujet du maréchal dont la statue se dressait sur la place d'Armes, devant la maison de ma sœur. A Eylau, et avant de lancer ses dragons à la charge, cet homme si brave avait reculé deux fois, comme s'il eût vu la mort face à face. Il avait cravaché son cheval alors avec emportement et dit à l'officier le plus proche : « je suis comme mon pauvre « Desaix, aujourd'hui, je sens que les boulets « ne me connaissent plus. » Cinq minutes plus tard il tombait, frappé en pleine poitrine. Cette anecdote servit de point de départ à vingt

autres. Mme Alexis raconta qu'ayant vu en rêve le facteur entrer et lui remettre une lettre funèbre, la lettre lui avait été, en effet, donnée le lendemain dans des circonstances identiques. Le capitaine avait entendu distinctement la voix d'un de ses amis l'appeler; à cette même heure cet ami, qu'il ne savait pas malade, se mourait. M. Largeyx, qui devait se mettre en voyage, avait été supplié par sa femme de ne point partir, et ce conseil lui avait sans doute sauvé la vie, car le train qu'il voulait prendre avait déraillé. De telles histoires se répètent dans toutes les conversations de ce genre, toujours analogues, toujours affirmées avec une pareille bonne foi, et toujours impossibles à vérifier, tant notre besoin de merveilleux donne aisément le coup de pouce à nos souvenirs. Mon oncle et M. Viple écoutaient ces propos avec le sourire d'incrédulité que tu devines. C'étaient deux vieux diables, nés sous l'Empereur et grandis dans la philosophie du dix-huitième siècle. Ils avaient beaucoup fréquenté un interne de Dupuytren dans leur première jeunesse, et leur réponse, lorsqu'on leur parlait du Surnaturel, était cette simple phrase qu'ils prononçaient en se regardant : « Ils n'ont donc jamais vu disséquer? » Ils

furent, ce soir-là, comme d'ordinaire, parfaitement incrédules et ironiques, et clignant des yeux pour faire tour à tour parler les convives. — « Et vous, Lucien? » interrogea M. Viple à un moment. — « Moi, » fit le jeune homme, « je n'ai pas vu disséquer, comme vous dites, « mais j'ai mes superstitions; je me suis battu « et je crois aux pressentiments; j'ai joué et « vu jouer et je crois aux fétiches. »

— « Jurerais-tu qu'il eût tort, » fis-je en riant, « toi qui ne pouvais plus passer une fois au baccara, aussitôt que Molan te regardait jouer!... »

— « Que savons-nous, en effet, de ce que nous appelons le hasard? » dit Claude. « Mais, sur le moment, ce ne fut pas l'idée qui me frappa, ce fut le mot. A cette époque, les termes inconnus et à demi compréhensibles exerçaient sur moi un véritable ensorcellement. Quel frisson firent courir en moi ces deux syllabes jusqu'alors inentendues : *fétiche,* je renoncerais à l'expliquer devant quelqu'un qui ne serait pas toi. A quelques phrases de mon cousin, je devinai à peu près, comme un enfant en est capable, ce que le terme signifiait, et je m'amusai à me répéter ce mot : « fétiche », une fois sorti de table et rentré au salon. J'étais assis comme

d'habitude sur cette petite chaise très basse que tu aimais aussi, dans le dossier de laquelle une sculpture en bois configurait la fable du *Renard et de la Cigogne*. Messire Renard, accroupi et le museau dressé, regardait dame Cigogne fouiller de son long bec un vase à col étroit. Tout dans cette pièce, en ce moment éclairée par les quatre hautes lampes, s'accordait si bien à la physionomie des personnes rassemblées là pour y prononcer les mêmes discours parmi les mêmes meubles du plus pur style Empire, — les meubles de mon grand-père maternel, le vieux notaire voltairien. Son portrait, appendu à la muraille, ressemblait à ma tante d'une ressemblance extraordinaire. « C'était un bon homme, mais un païen, » me répétait-elle souvent; autre mot qui me laissait rêveur. Il avait eu ma tante très jeune et ma mère très vieux. Je songeais qu'il avait connu, ici, le maréchal, notre compatriote, et dans ma tête, que le sommeil gagnait, toutes les phrases écoutées se mélangeaient étrangement au souvenir de ce que je savais de cet aïeul au portrait énigmatique. Tout cela ne m'empêchait pas d'être profondément anxieux à l'endroit du cadeau que me ferait mon oncle, et lorsqu'on annonça, vers neuf heures, que

ma bonne m'attendait, ce fut le cœur battant que je présentai ma joue à l'accolade de toutes les vieilles gens pour finir par cet oncle Pierre qui tira de sa poche un petit volume enveloppé d'un papier de soie. — « Tu l'ouvriras à la maison, » me dit-il. C'était cet adorable livre sur les papillons, tout illustré de dessins coloriés, qui nous servit de prétexte durant les vacances à torturer tant de ces délicats insectes, pour les comparer aux planches du recueil. En recevant ce présent, et tandis que je disais merci, ma déception était grande, alors. Que j'eusse mieux aimé de l'argent vivant, de quoi augmenter le trésor enfermé dans ma tirelire, pareille à la tienne, une pomme de grès teintée en vert que je secouais une fois par jour au moins pour entendre le bruit de mes gros sous. Le rêve du sabre doré dormait dans cette tirelire et il me fallait l'y laisser! Que devins-je, lorsque mon cousin me dit : « Moi aussi, je « veux te faire mon cadeau; suis-moi dans ma « chambre. » Il m'emmena, et cherchant dans son porte-monnaie deux pièces, une blanche et une jaune : « Voilà qui est pour toi, » fit-il en me montrant celle d'argent qui valait quarante sous; « quant à celle-ci, » ajouta-t-il en me montrant la jaune qui valait, elle, les dix

francs, *mes dix francs*, « regarde-la bien, c'est « celle qui va me servir de fétiche. Il faut que « j'aie la veine au jeu, ce soir, tu m'entends?... « Tu la donneras au premier pauvre que tu vas « rencontrer d'ici à la maison. N'y manque « pas, sinon tu me porteras une guigne noire. » J'entends encore ces mots, qui étaient fort obscurs pour moi, de par delà ces vingt années. Je pris les deux pièces dans ma main déjà gantée de son gros gant de laine tricotée, je promis à mon cousin d'exécuter fidèlement sa commission, et il me remit aux soins de Miette, qui, sa cape brune sur la tête, ses galoches aux pieds, sa lanterne à la main, m'attendait au bas du grand escalier. »

— « Voilà un vrai trait de joueur, » l'interrompis-je. « C'est comme en Italie, où l'on fait tirer les numéros du *lotto*, le samedi, par un petit garçon, vêtu de blanc pour la circonstance... »

— « Il était tombé beaucoup de neige la veille, » continua Claude, sans relever mon exclamation, « en sorte que, pour ne pas glisser, nous marchions très lentement par les rues silencieuses. Miette me tenait la main gauche, et avec les doigts de ma main droite je serrais fortement les deux pièces que je sen-

tais de grandeur très inégale. Les boutiques étaient presque toutes fermées, mais à la plupart des fenêtres on voyait de la lumière. Pour rentrer à la maison, nous devions contourner le chevet de la cathédrale et passer précisément devant le magasin du père Commolet. Ma bonne, que nous appelions la Fourmi, c'est toi qui l'avais baptisée, parce que tu lui trouvais une inexprimable analogie avec cet industrieux animal, ne causait guère, et moi je regardais ce coin de la vieille ville qui formait à cette heure un paysage singulier. Les sveltes arceaux se détachaient en noir sous la couche de neige blanche qui les recouvrait. Le ciel étincelait d'étoiles et la maison de Commolet montait, droite, close et sombre. L'image du jouet rêvé flamboya soudain devant moi avec plus d'intensité que jamais, et je songeai qu'il serait à moi, si la pièce d'or que je sentais si mince sous ma main m'appartenait. A peine ces deux idées furent-elles entrées à la fois dans mon esprit qu'elles se lièrent d'elles-mêmes... Si la pièce d'or m'appartenait? Mais, si je veux, elle m'appartient. Qui m'empêche de donner au premier pauvre, non pas celle-là, mais l'autre? Qui le verra? Si j'avais dit tout cela au cousin, c'est à moi qu'il aurait donné les dix francs. C'est un

si bon, un si excellent garçon... J'en étais là de mes réflexions quand nous passâmes sous les fenêtres du cercle dont mon cousin faisait partie lorsqu'il était chez mon oncle. J'avais entendu ma sœur dire un jour qu'on jouait là « un jeu d'enfer ». Cette expression me revint et avec elle la vision subite de l'enfer, en effet, dont l'abbé Martel, tu te souviens encore, nous faisait en chaire des descriptions terribles. « Si je prends ces dix francs, » me dis-je tout d'un coup, « c'est un vol; or le vol est un « péché mortel. » Je me vis damné. Je lâchai aussitôt la pièce d'or pour ne plus manier que la grande. « Je donnerai les dix francs au « premier pauvre... » pensai-je. « Mais s'il ne « s'en rencontre pas? » Je n'en avais pas vu un seul depuis la maison de mon oncle. « Hé bien, « s'il ne s'en rencontre pas, je le dirai demain « à mon cousin, et il ne me reprendra pas la « pièce. » Je raisonnais ainsi, mais je savais trop que mon raisonnement était un mensonge. Nous devions passer devant le portail de la chapelle des Capucins. C'était le rendez-vous ordinaire des mendiants et, par cette veille de Noël, tous attendraient l'arrivée des fidèles à la messe de minuit. Tu sais si nous connaissions ce coin de notre ville! Là se tenait la mère Girard,

la marchande qui nous vendait des pommes en automne, en hiver des sucres d'orge, et des cerises aigres au printemps, attachées par du fil à un petit bâton. L'angle de ce portail, à droite, servait de niche à un aveugle dans le masque flétri duquel s'ouvraient des yeux blancs, à demi cachés par des paupières sanguinolentes. Ne l'aperçois-tu pas, remuant la tête, tout droit et sec dans sa blouse bleue? Il tenait par une chaîne rouillée un caniche d'un blanc sale et tendait aux passants, en guise de sébile, l'intérieur d'un chapeau de feutre noir, privé de sa coiffe? Je n'étais pas arrivé à dix pas de la chapelle que j'entendais sa plainte : « La charité, bonnes gens... » A peine la voix eut-elle frappé mon oreille que de nouveau la tentation de m'attribuer la pièce d'or se présenta devant ma pensée, irrésistible cette fois. Aucune autre idée n'eut le loisir de paraître et de chasser celle-là qui me fit, machinalement, quitter la main de ma bonne et déposer dans le chapeau de l'aveugle... »

— « La pièce d'argent? » lui demandai-je comme il hésitait.

— « Oui, » fit-il avec un soupir, « la pièce d'argent. La chapelle des Capucins était dépassée, le trottoir de la place du Taureau longé,

le coude de l'impasse de l'Hôpital tourné. Nous étions devant notre maison. Un étrange calme avait succédé en moi à ma première agitation. Le simple fait de la faute commise, et irréparablement, m'avait tiré de l'incertitude, et, du coup, apaisé pour quelques instants. J'ai compris depuis, par le souvenir de ces quelques minutes, pourquoi la plupart des criminels, aussitôt l'action exécutée, entrent dans une période de repos intime qui leur permet de dormir à la place même où ils ont tué. Cependant, la mystérieuse voix intérieure qui nous dit : « C'est mal, » commença de s'éveiller en moi lorsque je me trouvai devant ma sœur. Je n'avais jamais eu, depuis deux ans que j'étais chez elle, une pensée qu'elle ne connût, et, dans mon existence d'enfant sage, mon seul méfait sérieux avait consisté à faire, l'année d'auparavant et malgré sa défense, une cueillette des plus belles fleurs de notre jardin. Je les avais plantées par la tige dans ma petite brouette, au préalable remplie de terre, afin d'avoir un jardinet à moi. Surpris par un domestique, j'avais pris la brouette entre mes bras, escaladé l'escalier quatre à quatre, jeté le tout, sable et fleurs, dans une armoire à charbon située au fond d'un corridor, et je

n'avais plus osé passer là qu'en tremblant, quoique personne ne me parlât jamais de cette équipée. Mais, à deux ou trois reprises, ma sœur Blanche m'avait regardé si singulièrement, qu'un jour je fondis tout à coup en larmes, et j'avouai mon forfait. Elle me boucla les cheveux avec les doigts, comme c'était son habitude quand elle me gardait auprès d'elle un peu longtemps, et elle me dit, avec un sourire : « Est-ce que tu crois que tu pourras jamais rien me cacher? » Allait-elle voir dans mes yeux que j'avais cette fois une faute à cacher, plus grave que ma première peccadille, — elle ou mon beau-frère, le médecin, cet homme si sérieux dont les silences m'avaient toujours un peu gêné? Soit que Blanche se sentît plus souffrante encore que d'habitude, et mon beau-frère plus préoccupé, soit qu'avec l'âge j'eusse fait quelques progrès dans l'art de l'hypocrisie, ils se contentèrent, ce soir-là, de me questionner sur mon oncle et ma tante, feuilletèrent mon livre et me renvoyèrent dans ma chambre. Mon premier soin, tandis que Miette allumait les bougies et qu'elle avivait la flamme du foyer, fut de rouler la pièce d'or dans mon mouchoir. Je la glissai sous mon oreiller, afin qu'en me déshabillant la brave

fille ne pût s'apercevoir de rien. Elle me dévêtit comme chaque soir, me fit mettre à genoux au pied de mon lit pour dire ma prière, et posa elle-même mon soulier au coin de la cheminée, tout prêt pour recevoir le cadeau de Noël. Le vent s'était levé. Il commençait de souffler autour de la place d'Armes, avec ce frémissement que nous avons tant de fois écouté ensemble. Pourquoi Miette, qui ne prononçait pas vingt paroles par heure, me dit-elle tout à coup : « Les pauvres gens, qui sont sans abri par une nuit pareille!... » En parlant ainsi, elle retirait de ma couchette la bassinoire de cuivre. A travers le couvercle je voyais la braise rougeoyer. Mes rideaux baissés, ma couverture préparée, la flamme claire de ma cheminée, tout dans ma petite chambre exprimait la douceur de l'existence que je menais à cette époque auprès de ma chère Blanche. Ce n'était pas la première fois que la sensation de la sécurité profonde, rendue comme perceptible par l'aspect de ces objets familiers, m'engourdissait délicieusement le cœur ; mais, tandis que je me coulais entre mes draps chauffés, voici qu'au lieu de me fixer dans cette sensation, je laissai mon esprit évoquer, par contraste, l'image de l'aveugle

debout sous le portail et fouetté par la bise : « La charité, bonnes gens..., » disait sa voix. « C'est égal, » songeai-je tout à coup, « j'ai « volé ce pauvre homme..., volé, volé... » Je me répétai ces syllabes à plusieurs reprises. Ma bonne avait soufflé la lumière et quitté la chambre, que la flambée derrière des bûches croulantes éclairait fantastiquement. Je dépliai mon mouchoir et je pris la piécette d'or dans ma main pour chasser, par cette impression, le sentiment de honte qui venait de me faire monter le sang au visage, quoique je fusse tout seul et que personne ne pût me voir. Oui, *elle* était là, je la tenais, et avec elle, c'était comme si j'eusse tenu le jouet tant convoité. Pas tout à fait cependant. Il faudrait d'abord expliquer à ma sœur comment ces dix francs étaient en ma possession. Lui raconter que mon oncle me les avait donnés? Impossible. Elle lui en parlerait. Il dirait que non, et je serais perdu. Attendre quelques semaines et soutenir que c'était le résultat de mes économies? Je comptai sur les doigts de ma main demeurée libre, il fallait plus d'une demi-année pour que cette fable devînt vraisemblable, et d'ici là le sabre serait peut-être vendu. Bah, étais-je simple de ne pas avoir songé tout de suite au plus sûr

moyen! Une après-midi que je sortirais avec ma bonne, je cacherais les dix francs dans le creux de ma main, et, à un moment de la promenade, j'aurais tout uniment l'air d'avoir ramassé la pièce par terre. J'étais minutieux et j'observais beaucoup. J'avais, plusieurs fois déjà, trouvé ainsi quelques petits objets. La pièce d'or serait une trouvaille de plus... Oui, c'était là un plan raisonnable, je m'y arrêtai, et je me retournai sur le côté droit pour dormir. Je ne pus pas. Je me vis en présence de ma sœur, et lui débitant ce mensonge. Je sentais d'avance que les joues me brûleraient et que tout en moi crierait, — quoi? Mon vol. Oui, un vol. Car voler, c'est prendre ce qui n'est pas à nous, et cette pièce n'était pas à moi. Elle était au premier pauvre rencontré sur mon chemin, et ce pauvre était l'aveugle des Capucins. Je l'entendis soudain qui me disait de sa même voix traînante : « Voleur!... Voleur!... » J'étais un voleur. Cela me causa une contraction au cœur presque insupportable. Un voleur? Mais cela me représentait un comble d'abjection. Un voleur, comme les deux hommes que nous avions vus traverser la place, un soir d'été, entre des gendarmes, en haillons, la face souillée de poussière et de

sueur, l'œil farouche, les mains liées avec des chaînettes!... »

— « Ton cousin était pourtant avec nous, ce jour-là, » m'écriai-je.

— « Hé bien! » dit Claude, « cette image de honte m'envahit, m'oppressa, m'écrasa, et avec elle un si intense dégoût de mon action, qu'ayant pensé au sabre doré, j'aperçus nettement que je n'aurais plus aucun plaisir à le porter. Je m'imaginai l'avoir au côté. Toi ou un autre, vous m'en faisiez des compliments. De quel front les recevrais-je? Je tirai mon bras du lit et je posai la piécette volée sur ma table de nuit. Elle me semblait brûlante maintenant. — « Non, » me dis-je, « non, je ne la « garderai pas. Je la jetterai demain ou je la « donnerai à quelque autre mendiant. » Cette résolution prise, je fis le signe de la croix et je dis un *Ave* pour m'y confirmer. Dans l'ombre, je cachai simplement la maudite pièce au fond du tiroir de ma table de nuit, et j'essayai de dormir. Ces troubles m'avaient donné une sorte de fièvre. Mes idées étaient en éveil. Je n'avais jamais pensé aussi vite. Les phrases entendues chez mon oncle se mirent à tourbillonner en moi. La conversation sur les pressentiments et les influences occultes reparut

dans mon esprit, et avec elle l'image de mon cousin Lucien. « Celle-ci, » avait-il dit, « regarde-la bien, c'est mon fétiche. » L'étrange impression de mystère que ce mot m'avait infligée déjà se ranima, et je raisonnai sur elle. En ne remettant pas la pièce d'or à l'aveugle, je n'avais pas seulement commis un vol, j'avais manqué à ma promesse envers Lucien. Je lui avais peut-être « porté malheur ». C'était une formule qui avait passé et repassé dans la causerie. J'aperçus alors, en pensée, et presque avec l'exactitude d'une hallucination, mon cousin qui sortait de chez lui et suivait le chemin que j'avais suivi. Sa jambe gauche traînait un peu. Le col de loutre de son pardessus était relevé, son gant fourré maniait sa canne à épée, une canne droite qu'il suffisait de lancer en avant d'un petit mouvement sec pour qu'il en jaillît cinq pouces d'acier aigu. Je l'entendais siffler son air favori de cette année-là : « Je suis le major... » Il contournait le chevet de la cathédrale. Il montait au cercle... Là mes images se brouillaient. Je n'avais jamais vu de salle de jeu que sur la couverture d'un de nos livres. »

— « Place des Petits-Arbres, à la devanture du père Duchier? »

— « Précisément. Tu te souviens comme la gravure était effrayante. Elle représentait un amoncellement, sur une table, de billets de banque et de louis que plusieurs personnes se partageaient avec fureur, tandis que, dans un coin, un jeune homme appuyait sur sa tempe le canon d'un pistolet. J'étais incapable, en ce moment, de lutter contre cette vision. Pour les enfants comme plus tard pour les amoureux, ce qui est conçu comme possible est admis aussitôt comme réel. Je me tournai et me retournai dans mon lit en proie à une anxiété si forte que je finis par me relever sur mon séant. J'allumai ma bougie et je regardai ma montre. Il n'y avait pas plus d'une heure que j'étais couché. Je réfléchis. « Il ne faut pas que *cela* arrive, » dis-je tout haut, et ma propre voix me fit peur. Quoi, cela? Je n'aurais pas pu répondre, mais je me trouvais accablé par l'attente de quelque épouvantable malheur. « Ce sera un pressentiment, » songeai-je, et je me rappelai la mort du maréchal dont j'avais tant regardé le profil héroïque. Ce souvenir d'un fait vrai donna un caractère de réalité absolue à mes appréhensions. J'étais bouleversé comme si la chose redoutée était là, présente et vivante. « Mais qu'y faire? Qu'y

faire? » me répétai-je avec désespoir. A la lumière de la bougie, je regardai la pièce d'or pour la première fois. Elle était à l'effigie de la République de 1848 et marquée d'une croix, que le joueur s'était sans doute amusé à tracer avec la pointe d'un canif. Dans l'état d'énervement où je me trouvais, ce signe cabalistique me frappa soudain d'une terreur superstitieuse dont, à cette minute, je retrouve encore l'impression. Probablement cette image me suggéra celle de la chapelle. Je revis le caniche et sa chaînette, les paupières de l'aveugle, le chapeau tendu, et alors une idée s'imposa, irrésistible. Il fallait à tout prix réparer ce que j'avais fait, et cette nuit même. Il le *fallait*, et pour cela retourner à la chapelle, remettre la pièce d'or dans le chapeau du pauvre... Résolution folle, et cependant réalisable. Je ne pensai pas une minute à charger ma bonne de cette commission. J'aurais dû m'expliquer, et j'eusse préféré la mort... Mon beau-frère et ma sœur étaient couchés, nos domestiques attendaient dans la cuisine le moment d'aller à la messe de minuit. Elle était au rez-de-chaussée, cette cuisine, et sur le devant. A l'autre bout du corridor, et faisant face à l'entrée, se trouvait la porte du

jardin, fermée au loquet. Le jardin lui-même communiquait avec la rue par une porte basse dont la clef était pendue sous le hangar. Il m'était donc aisé d'exécuter une évasion, pourvu que je ne fisse aucun bruit. En un quart d'heure j'allais et je revenais... Et si j'étais surpris? Bon, je dirai que j'ai voulu entendre la messe de minuit. Je serai terriblement grondé. Mais un sentiment de justice, commun aux enfants et aux animaux, me faisait accepter, sans trop de révolte, la pensée du châtiment mérité par ma vilaine action. Il me suffisait d'apercevoir la possibilité de réparer ma faute pour que cela devînt, à mes yeux, une nécessité impérieuse. L'angoisse avait été trop forte, le soulagement était trop certain. Me voici donc me glissant à bas de mon lit, reprenant un à un mes vêtements que Miette avait posés sur la chaise, mes deux souliers, au risque de n'avoir pas de cadeau de Noël si le petit Jésus descendait par la cheminée durant mon absence, rampant sur l'escalier avec un battement affolé du cœur à la moindre crépitation, ouvrant la porte du jardin dont le grincement faillit me faire tomber sans connaissance... Encore une minute, et j'étais dans la rue, tout seul, pour la première fois de ma

vie, à près d'onze heures du soir... Tu sais combien j'étais alors susceptible de frayeur, grâce à la nervosité maladive qui nous était commune à ma pauvre sœur et à moi. Laquelle n'avais-je pas subie de toutes les paniques dont les enfants sont victimes? Êtres et idées m'avaient également hanté. J'avais eu peur de l'homme caché sous le lit et qui va vous saisir par la jambe, peur de la léthargie qui va permettre qu'on vous enterre vivant, peur des revenants et peur des démons, peur des voleurs et peur des fées. A ce moment-là, et tandis que je piétinais la neige par les rues désertes, l'idée fixe m'hypnotisait. Elle me rendait insensible à mes préoccupations habituelles. J'allais, courant sur le tapis glissant et glacé, la maudite pièce serrée dans la main, mon chapeau baissé sur mes yeux, et anxieux seulement d'arriver vite. Ah! je vivrais bien vieux que je n'oublierai jamais l'immense désespoir dont je fus pris au tournant de l'hôpital. Je fais un faux pas, le pied me manque, je tombe sur la neige. Dans ma chute, la pièce d'or m'échappe des doigts; vainement je gratte cette neige avec mes ongles, vainement je sanglote en fouillant tout autour. Onze heures sonnent dans le clocher de l'hôpital. Il me faut rentrer

les mains vides, le cœur bourrelé des plus invincibles remords. Du moins, un dernier malheur me fut évité, je pus revenir sans être surpris... »

— « Et la suite? » insistai-je comme il se taisait.

— « Tu la connais trop, » répondit-il, « ce fut cette nuit même que Lucien, au cercle, ayant perdu au baccara une somme pour lui énorme, perdit la tête et tricha. Ce fut la moins savante des tricheries, celle qui s'appelle en argot de joueurs la *poussette*, et qui consiste à pousser en avant un billet de banque, posé à cheval sur la ligne du tableau, quand le tableau gagne, et à le retirer quand il perd. Lucien fut pris, exécuté... Que te dire? Je sais tout ce que tu pourras répondre, et que le hasard d'une coïncidence a tout fait, et que mon cousin n'en était sans doute pas à son premier coup, et que la passion du jeu suffit à perdre un homme. Pourquoi cependant n'ai-je jamais pu détruire entièrement le remords de cette unique improbité de mon enfance, qui m'a rendu honnête homme pour le reste de ma vie? Et pourquoi cette veillée de Noël, si heureuse et gaie pour tous, n'a-t-elle jamais

pu être pour moi que le plus mélancolique, le plus déprimant des anniversaires? »

— « Alors, » lui dis-je après un nouveau silence, « notre réveillon de cette nuit, tu n'y tiens pas beaucoup?... »

— « Et toi? » fit-il.

— « Après ton histoire, plus du tout, » lui répondis-je. « Donne-moi du thé et parlons encore de l'Auvergne, de nos courses dans la montagne, cette fois, avec nos camarades Emile C*** et Arthur B***, pour chasser un peu ce triste souvenir... »

Et il fallait qu'il fût bien triste en effet, car cette conversation sur notre enfance, qui avait le privilège de le distraire dans ses plus mauvais moments, ne réussit pas à chasser le nuage que ce souvenir avait amassé sur son front. Comme la superstition est contagieuse! J'ai beau me démontrer moi-même qu'il n'y a là qu'un scrupule maladif, je n'arrive non plus à me convaincre tout à fait qu'il n'a pas été un peu la cause du malheur de Lucien.

Paris, décembre 1884.

ALINE

ALINE

Quoique j'aie à peine atteint cet âge dont parle si mélancoliquement le poète,

Nel mezzo del cammin di nostra vita...

je compte déjà presque autant d'amis sous terre que sur terre, et, à de certains moments de l'année, lorsque c'est fête sur les calendriers et dans les rues, aux foyers des familles et dans les yeux des enfants, il m'arrive de me souvenir de ceux pour qui ce ne sera plus jamais fête, avec une tendresse singulière, — avec bien du repentir aussi quelquefois. Comment penser aux morts sans le regret de ne pas les avoir assez aimés lorsqu'ils vivaient? Que de visages m'apparaissent dans ces heures-là ! Ceux-ci fatigués, vieillis, travaillés par le temps; d'autres tout jeunes, avec la fraîcheur de la grâce adoles-

cente ! Hélas ! il n'y a plus ni jeunesse, ni vieillesse dans l'ombre éternelle où ils se sont tous également évanouis. Puis, comme le visiteur d'un musée, après avoir erré parmi les tableaux, finit par se fixer sur une toile qu'il contemple seule, je finis, moi, par choisir entre ces fantômes une forme et un souvenir auxquels je m'attache. Cette forme se fait presque palpable, ce souvenir se précise jusqu'à remuer mon cœur d'un battement plus rapide. La pourpre du sang colore à nouveau des joues à jamais décomposées. Des prunelles qui ont cessé de voir depuis bien longtemps, s'éclairent et regardent. Des lèvres se déploient et tremblent. Elles vont sourire. Elles vont parler... Voici des mains, des épaules, une silhouette, une respiration, une âme. C'est une demi-hallucination si forte que je redoute ces crises de mémoire, à cause des rêves inévitables qui hantent le sommeil de la nuit suivante. Mais qui ne les a connus au lendemain d'un enterrement, ces cauchemars obscurs, étrangement mêlés de délice et de terreur, où l'on voit les morts avec cette double sensation qu'ils sont bien là, réellement, devant nos yeux, — et qu'ils sont des morts ? On cause avec eux, on les presse contre sa poitrine, on erre en leur compagnie dans le décor

de l'existence quotidienne ; et on se rappelle en même temps le détail de leur convoi funèbre que l'on a suivi, que l'on a conduit quelquefois, sans comprendre comment ils sont ici, quand nous savons qu'ils sont *là-bas*.

J'ignore si tous les hommes sont également les victimes de ce reflux douloureux du passé sur le présent. Il faut croire que non, puisque tant de vieilles gens survivent avec tant de gaieté à tous leurs compagnons. Ma destinée a voulu que je visse, enfant, s'en aller des êtres bien chers, et j'ai trop continué de les aimer, même alors. J'ai eu ainsi, dès cette époque où chaque journée nouvelle semble une vie nouvelle, des anniversaires trop nombreux. Et, pour n'en prendre qu'un parmi tant d'autres, dès ma dixième année, ce premier jour de l'année, si rempli de gaieté pour les autres petits garçons, m'a représenté le plus mélancolique des souvenirs, celui d'une fille de mon âge qui mourut deux jours avant cette fête, et qui avait été ma première amie. Encore aujourd'hui, que cette mort date de plus d'un quart de siècle, et que j'ai d'autres croix auxquelles pendre d'autres

couronnes dans le cimetière des affections éteintes, je ne saurais doubler ce tournant d'année sans revoir Aline, — c'était le nom de la petite morte, — et la vieille maison de province où nous habitions alors, elle au troisième étage et moi au second, et le jardin de cette maison, et le cirque de montagnes volcaniques qui s'aperçoit à l'horizon de toutes les rues. Je revois la couleur presque noire de la lave dont la ville est bâtie, les rues étroites avec leur cailloutis sur lequel sonnait le bois des galoches quand les paysans venaient au marché, la cathédrale inachevée qui dominait cette sombre ville, et d'autres détails : au rez-de-chaussée de notre maison, un boulanger qui cuisait des échaudés au beurre en forme de trèfle, un maréchal ferrant chez qui des bras nus battaient le fer rouge dans un tourbillon d'étincelles ; devant les fenêtres, la place où se dresse la statue d'un général de la première République, sabrant l'ennemi, et mon amie Aline en robe de deuil, — elle venait de perdre sa mère quand son père s'établit au-dessus de nous, — et autour d'elle le cadre du jardin qui fut l'asile de nos plus beaux jeux.

Il appartenait, ce jardin, à la propriétaire, une vieille dame très pieuse et malade, qui n'y

descendait jamais. Nous apercevions son profil, ennobli par deux longues anglaises blanches et coiffé d'un bonnet à rubans clairs, derrière la croisée du premier étage. Un des carreaux de cette fenêtre était d'un verre plus glauque, différence de nuance qui donnait un je ne sais quel air plus vieilli encore à ce visage toujours penché sur un livre de prières ou sur un travail de crochet destiné aux pauvres. Par delà le mur du jardin, qui était borné par d'autres, les montagnes dressaient leurs cônes tronqués ou leurs ballons renflés, et des silhouettes de châteaux forts ruinés s'esquissaient sur leurs crêtes. Je le dessinerais à une allée près, ce jardin, avec ses bordures de buis, ses groseilliers que l'on empaillait à l'automne, ses poiriers ouverts comme des mains le long des murailles. Rien qu'à y songer, je retrouve l'arome du seringa du fond, sous lequel Aline s'assit un des derniers après-midi où elle put sortir, toussant fébrilement, et pâle comme les fleurs de l'arbuste. Il y avait aussi des files de rosiers dressés sur leurs minces bâtons, et, dans la saison, sur ces rosiers, de si magnifiques roses au cœur pourpré, d'autres au cœur mi-clos que j'arrachais avant l'heure pour ouvrir de mes doigts curieux les pétales

encore repliés. « Ah! méchant Claude, » me disait Aline, « tu les as tuées tout de suite. » Des papillons comme ceux qui voletaient parmi ces fleurs, il me semble n'en avoir plus revu, quoique ce ne fussent que des Vulcains bariolés, des Citrons couleur de soufre, des Machaons aux ailes garnies d'un éperon, des Paons de jour ocellés de bleu. Je les poursuivais avec un acharnement de chasseur; mais Aline ne me permettait pas de les piquer, comme c'était mon rêve, et quand je lui apportais un de ces frêles insectes, elle le prenait entre ses doigts pour admirer la délicatesse des teintes, puis elle ouvrait sa main et le regardait s'échapper de son vol inégal et tournoyant. C'étaient là nos joies de l'été, mais nous adorions aussi le jardin, l'hiver, lorsque la neige effaçait les formes des allées, que sur les murs et sur les branches la gelée de la nuit aiguisait de véritables poignards de glace, et que nous recommencions notre grand projet, à jamais irréalisable, de construire dans cette neige une vraie maison pour nous abriter tous les trois, Aline, moi, et, faut-il l'avouer? une grande poupée qu'elle avait et qu'elle appelait tour à tour « Marie » et « Notre fille, » une merveilleuse poupée aux yeux bleus entre de

vrais cils, aux joues roses, aux cheveux de soie blonde, aux jambes et aux bras articulés, enfin un incomparable joujou qui m'aurait été une cause de honte éternelle si mes camarades du lycée, — j'y allais déjà, — avaient pu soupçonner son existence. Mais quand Aline était là, que ne m'aurait-elle pas fait faire, tant je l'aimais, cette sœur de hasard que m'avait donnée le voisinage?

Le charme d'Aline résidait dans une espèce de douceur sérieuse qui faisait d'elle une enfant très différente de toutes celles que j'ai connues depuis lors. Elle était petite, délicate, comme fragile, et, je l'ai dit, trop pâle, ce qui serrait le cœur quand on songeait que sa mère était morte d'une maladie de poitrine. Dès cette époque, elle avait la gravité précoce des créatures jeunes qui ne doivent pas vivre, avec ce rien d'achevé déjà, de trop accompli, qui les distingue. La mesure que cette petite fille de neuf ans apportait à ses moindres actions, la modestie de ses gestes, l'ordre soigneux de tous les objets autour d'elle, une involontaire antipathie qu'elle éprouvait pour les jeux bruyants, l'irréprochable sagesse de sa conduite, la visible sensibilité de son être intime, — autant de qualités qui auraient dû, semble-

t-il, la rendre odieuse à un garçon comme j'étais, fougueux, dégingandé, désobéissant et brutal. Ce fut pourtant l'effet contraire qui se produisit, et du jour où je commençai d'être son ami, elle acquit sur moi une influence d'autant plus irrésistible que j'y cédais comme par instinct. Aujourd'hui que j'essaie de reconstruire mon âme d'enfant par delà les années, je reconnais que cette innocente fillette, dont les pieds légers descendaient sans bruit les marches de pierre dans l'escalier de la vieille maison, éveilla la première en moi ce culte du doux esprit féminin que les plus cruelles expériences n'arrachent jamais tout à fait d'un cœur. Avec mes autres camarades, il n'était point de gamineries dont je ne fusse capable, et j'avais dû être sévèrement puni pour avoir, à diverses reprises, trompé la surveillance de ma bonne dans le but d'accomplir un certain nombre d'exploits réservés aux pires vagabonds de la ville : monter debout sur le rebord de la fontaine qui décore la place de la Poterne et boire l'eau à même la gueule de lion en cuivre; m'asseoir à califourchon sur la rampe en fer du grand escalier qui joint le boulevard de l'Hôpital à une ruelle construite en contre-bas et me laisser glisser brusquement.

Comme de juste j'étais tombé dans la fontaine et j'avais dégringolé le long de l'escalier. J'avais été mouillé, déchiré, écorché, puis fortement puni... Hé bien, je ne me retrouvais pas plus tôt auprès d'Aline, durant les après-midi des jeudis et des dimanches où il nous était permis de jouer ensemble, qu'une personne nouvelle s'éveillait dans le garçonnet à demi sauvage. — Je cessais de crier, de sauter, de gesticuler, par crainte de déplaire à cette fée en miniature, dont les doigts fins n'avaient jamais une tache, les vêtements jamais un accroc. On me la proposait pour modèle et je ne me révoltais pas là contre. Je lui obéissais aussi naturellement que je désobéissais aux autres. J'acceptais ses jeux au lieu de lui proposer les miens. J'admirais tout d'elle, depuis la finesse de ses cheveux blonds et la douceur de sa voix jusqu'aux signes les plus petits de sa raison : — par exemple, le soin qu'elle avait de garder sans y toucher l'arbre de buis garni de gâteaux que l'on nous donnait au matin des Rameaux. Mon arbre à moi était pillé dès le soir. Le sien durait tard encore dans l'automne. Il est vrai qu'ayant voulu faire un jour la dînette avec un de ces gâteaux ainsi conservés, nous dûmes le broyer avec une pierre,

tant il était sec! Jamais les miens ne m'avaient fait un tel plaisir.

Lorsque nous ne jouions pas dans le grand jardin, — et durant la dernière année, nous ne pûmes guère y descendre, parce que ma petite amie était trop faible, — notre endroit de prédilection était sa chambre à elle, une pièce étroite, avec une seule fenêtre qui ouvrait sur la place et d'où nous pouvions voir très distinctement les plumes dont s'ornait le chapeau du général de bronze juché sur son socle de canons et de boulets. Ai-je dit qu'Aline vivait seule avec son père et une bonne, une payse de la mienne, qui s'appelait Miette? Le père occupait une modeste place à la préfecture. Mais la famille avait dû connaître des jours plus fortunés, car l'appartement était rempli de meubles aux formes démodées qui attestaient d'anciennes élégances, et tout tendu de vieux tapis qui étouffaient le bruit des pas. Pour que cette impression de jadis fût plus complète, il arrivait qu'Aline et moi nous étalions, sur ce tapis aux nuances passées, les divers jouets qui lui venaient de sa mère. Sans

doute cette malheureuse femme avait été une enfant aussi soigneuse que sa fille, car elle avait dû jouer elle-même avec les jouets que nous passions ainsi en revue. Presque tous gardaient une physionomie d'un autre temps, un délicieux air de choses fragiles et un peu fanées. Nous aimions surtout une suite de personnages en carton colorié, qui se tenaient debout grâce à un mince morceau de bois collé à leurs pieds et qui représentaient dans un décor approprié les habitants d'un village ; mais c'était un village où les paysans portaient des costumes de bergers et de bergères de l'ancien régime. Nous les comparions, nous, avec un intérêt jamais épuisé, aux *brayauds* et aux *brayaudes* qui venaient vendre leurs pommes de terre et leurs poulets, leurs poires et leurs raisins, suivant la saison, sur la grande place, le jour du marché. Nous aimions aussi de petits livres, des almanachs d'années lointaines, serrés dans des reliures et des gaines d'une soie décolorée, et d'autres livres à images où nous nous hébétions à regarder des petits garçons en chapeau de haute forme, drapés d'un habit à collet monumental, et des petites filles en fourreaux, coiffées de cheveux à la Prud'hon. C'étaient encore d'anciens ménages, aux porcelaines

délavées par le temps ; des lanternes magiques dans les verres desquelles nous distinguions les uniformes des soldats de l'Empereur. La mère morte de ma petite amie revivait dans un tableau pendu au mur : une scène de famille, d'après le goût ancien, où elle figurait, toute petite et serrant la tête d'un mouton. Les rideaux baissés atténuaient la lumière. Le feu brûlait à petit bruit. Il n'y avait pas d'autre horloge dans cette chambre que les rais du soleil, qui, par la fenêtre, entraient en faisant danser une poussière d'atomes, et qui tournaient, tournaient avec la fuite du jour. Sur la cheminée une maisonnette barométrique laissait tour à tour sortir et entrer un capucin et une religieuse. J'aurais été parfaitement heureux si je n'avais surpris des larmes dans les yeux du père d'Aline, lorsque par hasard il venait regarder notre jeu et que ma compagne toussait de cette toux déchirante qui m'avait déjà inquiété vaguement, pour la première fois, sous le seringa.

A m'étaler ainsi le musée de ses jouets vieillots, Aline déployait une sorte de grâce pieuse, tournant les feuillets des livres avec les délicatesses d'un souffle, rabattant le papier de soie sur les gravures, sans un pli, et plus fée que

jamais auprès du lourdaud que je me sentais devenir davantage à chacun de ses gestes menus. Mais nous n'aurions pas été des enfants, si la puérilité ne s'était mêlée à la poésie de ces jeux; et cette puérilité était représentée par la poupée dont j'ai parlé. Cette fille occupait dans les rêveries d'Aline une place telle que j'avais fini, moi aussi, par considérer « Marie » comme une personne de chair et d'os, et par me prêter de bonne foi à cette comédie que tous les enfants de tous les temps ont improvisée, improvisent et improviseront pour la grande joie de leur fantaisie. Quand Aline commençait de me parler de « Marie », en me disant : « Marie a fait ceci... Marie fera cela... Marie aime telle toilette, elle n'aime pas telle autre..., » cela me paraissait tout naturel, et j'aidais aux goûters de cette poupée miraculeuse. Je préparais la table pour elle, dans l'angle, au coin de la cheminée, que nous lui avions choisi pour chambre. Des meubles minuscules et beaucoup trop petits pour cette grande fille paraient ce logis imaginaire. C'étaient les vieux meubles qui avaient été donnés autrefois à la mère d'Aline, avec une poupée toute petite sans doute, si bien que la nôtre prenait, au milieu d'eux, des allures de

jeune géante. « Marie » ne possédait qu'un fauteuil à sa mesure que j'avais acheté pour elle et dans lequel Aline l'asseyait en visite, sans que nous fussions étonnés que ce fauteuil occupât deux fois la place du lit. La stupidité d'un sourire éternel s'épanouissait sur sa bouche de porcelaine. Elle était là dans ce fauteuil, les mains dans son manchon, une toque de velours sur ses cheveux, immobile, et Aline, après l'avoir contemplée, ne manquait jamais de me dire :

— « N'est-ce pas, qu'elle est belle ? On croirait qu'elle va causer... »

D'autres fois, c'étaient des phrases étrangement profondes que prononçaient ces lèvres fines qui venaient de parler de « Marie » ou à « Marie », — de ces phrases comme on n'admet pas que les enfants puissent en dire, sans doute parce que le contraste est trop fort entre la niaiserie habituelle de leurs divertissements et la tristesse de certaines réflexions. Ainsi, à propos d'un oiseau que j'avais perdu, je me rappelle qu'un jour, dans cette même chambre et parmi ces mêmes objets, nous en vînmes à parler de la mort, et qu'elle me demanda :

— « Est-ce que tu aurais peur de mourir ? »

— « Je ne sais pas, » lui répondis-je.

— « Ah ! » dit-elle, « c'est si ennuyeux, la vie !... C'est toujours la même chose : on se lève, on s'habille, on mange, on joue, on se couche, et puis c'est toujours à recommencer... Mais quand on est mort... »

— « Quand on est mort, on est un squelette, » lui dis-je, finissant la phrase sur laquelle elle restait.

— « Non, » dit-elle, « on voit maman et les anges. »

Je livre ces mots, avec ce qu'ils renferment de lassitude prématurée et de naïveté, aux philosophes qui s'occupent de la psychologie de l'enfant. Ils n'ont que le mérite d'être authentiques. Pour moi, j'ai dès longtemps renoncé à comprendre ce mystère entre les mystères : l'éclosion d'une intelligence et d'un cœur A quelle minute commence en nous la souffrance de penser? A quelle seconde le mal d'aimer? L'âme de la femme et celle de l'homme ne sont-elles pas tout entières déjà dans l'étonnement que l'inexplicable séparation d'avec sa mère morte inflige à une petite orpheline, dans la tendresse passionnée qu'inspire à un garçon de dix ans la délicatesse souffrante de sa com-

pagne de jeux? Délicate et souffante, hélas! ma pauvre Aline l'était bien plus que ne pouvait le prévoir ma sympathie obscure d'ami; et il vint un temps, c'était le commencement de l'hiver de mes dix ans, où il ne me fut plus permis de jouer avec elle, pour ne pas la fatiguer, — une semaine où elle ne sortit plus de son lit, — et un jour, le trente et un décembre, où j'entrai en pleurant dans cette pièce qui m'avait été si douce, pour y voir Aline une dernière fois; et elle était morte, couchée dans un lit, qu'un crucifix protégeait, aussi complètement immobile que la poupée restée sans doute auprès d'elle par une dernière fantaisie de malade, et qui la regardait, assise sur sa grande chaise, au pied de ce lit. Seulement les yeux bleus de « Marie », ces yeux de verre si gais entre leurs cils noirs, continuaient de s'ouvrir et de briller, au lieu que les yeux bleus, avec leur azur aimant, étaient fermés pour toujours. Les joues de « Marie », ces joues de porcelaine peintes du plus clair vermillon, sa bouche de rose, conservaient leur éclat de jeunesse, tandis que la pâleur de cire des joues si minces d'Aline et la lividité violette de sa bouche faisaient mal à regarder. Comment ai-je remarqué ce contraste à cette heure même où d'être là me

tirait des larmes bien vraies? Il semble que les enfants aient une activité si vive de leurs sens que ces sens fonctionnent presque tout seuls, même quand leur âme est occupée par le plus sincère chagrin. Oui, je me souviens d'avoir vu cela du même coup d'œil : mon amie morte, la poupée auprès, et plus loin, écroulé sur un fauteuil, le père d'Aline, et le geste par lequel cet homme serrait sa main gauche de sa main droite, et la ligne d'un tricot brun sur son poignet. Il flottait dans la chambre une odeur douce de lilas blanc. C'était la vieille dame d'en bas, celle dont le profil et les anglaises nous fascinaient, Aline et moi, qui avait envoyé ces fleurs, si rares dans notre ville, et que je n'avais jamais respirées. Et quand je fus demeuré quelques minutes, immobile moi-même, comme stupéfié par ce spectacle, Miette, qui m'avait introduit, me prit par la main et me dit :

— « Va lui dire adieu. »

Je marchai jusqu'au petit lit, je me haussai sur les pieds. Alors, dans le parfum des lilas, je sentis à la fois sur mes lèvres le froid de la joue de la petite morte, contre ma joue, la caresse souple, comme vivante, des boucles de ses cheveux que j'avais effleurés en me pen-

chant, et dans mon cœur une inexprimable tristesse.

Les mois passèrent, et les miens continuèrent d'habiter la vieille maison dans la vieille ville. Seulement, on crut devoir me mettre comme pensionnaire au lycée, sans doute parce que, depuis la disparition d'Aline et de son assagissante influence, j'étais devenu un jeune animal indomptable. Je sortais une fois le mois, quand je n'avais pas été trop indiscipliné ; mais deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, nous allions en promenade, et, deux par deux, nous traversions la ville sans parler, — tels étaient les règlements des collèges d'alors. — Il m'arrivait très souvent, quand nous défilions sur le boulevard qui longe la préfecture, de rencontrer le père d'Aline qui s'en revenait de son bureau ou qui s'y rendait. Il marchait, vêtu de noir, un peu courbé quoiqu'il n'eût pas quarante ans, tenant à la main une canne, un jonc à pomme d'ivoire que je connaissais si bien. Il ne manquait jamais de me chercher dans la file des collégiens en tunique sombre, et de me saluer avec un sourire très triste et très doux. De mon côté, je ne manquais jamais,

les jours de sortie, de monter jusque chez lui. Miette venait m'ouvrir et me faisait entrer, après des compliments sur ma mine et ma taille, dans une sorte de salon-bureau où le veuf se trouvait, et qui communiquait par une porte avec la chambre de ma petite amie. Un jour que cette porte était ouverte, je ne sus pas me retenir d'y jeter un regard furtif, et le père, qui surprit ce regard, me dit simplement :

— « Veux-tu revoir sa chambre? »

Nous y entrâmes. C'était en été. Le père ouvrit les volets fermés, et le soleil inonda de sa lumière la chambre de la morte. Elle enveloppa, cette gaie lumière, et le tapis râpé sur lequel nous avions tant joué, et le lit maintenant tendu de serge, où je l'avais vue si pâle, si tristement immobile, et le placard où dormaient les habitants du village, et « Marie », la poupée assise, dans son fauteuil sur la commode, ses yeux bleus toujours ouverts, sa bouche toujours souriante et dans sa toilette de visite.

— « Tu te rappelles comme Aline aimait cette poupée? » me dit le père, en la prenant et me la montrant. « Croirais-tu qu'elle m'avait demandé de la mettre dans ses bras quand elle serait morte, pour l'emporter au ciel et la montrer à sa maman? Miette voulait l'enterrer

avec... Moi, je n'ai pas pu me séparer d'un seul des objets qu'elle a aimés... »

Des mois passèrent encore, beaucoup de mois. C'était le troisième jour de l'An depuis celui où Aline était morte, et bien des changements s'étaient accomplis. J'étais, moi, un garçon de treize ans, qui avait déjà fumé sa première cigarette, — un jeudi de congé, dans ce jardin autrefois tant aimé par Aline, pas loin de cette ligne de rosiers où je lui cherchais de ces jolis insectes verts à reflets bruns, des cétoines dorées qui dorment au creux des belles roses. La vieille dame aux longues anglaises blanches se tenait bien toujours derrière la fenêtre du premier étage, mais la chute d'une échelle ayant troué le vitrage de cette fenêtre, le carreau plus vert que les autres avait disparu. Miette aussi a disparu. Je l'ai vue, une après-midi, à la récréation de quatre heures, arriver sur le perron de la cour du collège. Elle m'a fait demander au parloir, et la brave créature au teint terreux, — de la couleur des noix sèches qu'elle tira de son tablier bleu, — m'a rapporté une nouvelle pour moi monstrueuse. Le père d'Aline se remariait Il épousait une dame

veuve qui avait déjà une petite fille de huit ans. Cette petite fille devait occuper la chambre d'Aline. Miette m'a raconté comment elle a pris congé de son maître quand le mariage a été chose décidée :

— « Monsieur est le maître, que je lui ai dit, mais j'ai trop aimé Madame et Mademoiselle pour en avoir d'autres à leur place... Ça m'est *émagine* que ça porte malheur de peiner les morts... »

Et Miette m'a narré, par la même occasion, l'histoire d'un veuf qui, étant à la veille de prendre une seconde femme, s'était réveillé dans la nuit avant la cérémonie et avait senti sa main serrée par une main toute froide.

— « C'était celle de sa défunte, » a ajouté Miette, — « il a passé dans l'année... »

Miette est partie pour son village. Le mariage s'est fait. Moi, je n'ai pas eu besoin que ma chère Aline revînt la nuit me serrer la main pour prendre en horreur celle qui la remplaçait ainsi dans notre maison et dans le cœur de son père. C'était trop naturel que ce malheureux homme voulût refaire sa vie. C'était trop naturel aussi qu'un garçon de treize ans ne le comprît pas. Je cessai donc presque absolument mes visites dans l'étage au-dessus

du nôtre, et à l'approche de ce trente et un décembre qui devait être le troisième anniversaire de la mort d'Aline, je crois bien que je n'avais pas parlé dix fois à la petite Émilie, — ainsi s'appelait la nouvelle venue. Cette pauvre fille, très innocente des haines que je lui vouais, était une grosse et simple enfant qui aurait bien voulu jouer en ma compagnie dans le jardin. Mais cette seule idée me donnait une sorte de colère contre elle, qui s'augmentait de ce fait que, dès le second mois de son intrusion dans la maison, j'avais vu entre ses bras la propre poupée de mon ancienne amie, cette « Marie » qui avait été sa fille, — notre fille. Je me rappelle encore l'accès de rage dont je fus saisi lorsque ce spectacle sacrilège frappa mon regard, un jeudi de promenade où je rencontrai le père, la nouvelle femme et la petite fille. Mon Dieu! comme je me rends compte aujourd'hui de la petite scène qui avait dû se passer dans le ménage!... La maman trouve cette poupée dans un placard et la donne pour quelques minutes à sa fille. Le père rentre. Il voit le jouet entre les bras de l'enfant Son cœur se serre. Il rencontre le regard de sa femme qui épie sur son visage la trace de cette émotion, avec la jalousie que les secondes

épouses gardent toujours pour les premières. L'homme n'ose rien dire. Les morts ont une fois de plus tort contre les vivants... Moi, qui n'avais rien oublié de mon amie disparue, cette rencontre me donna une sorte de haine instinctive contre la petite Émilie. J'avais vu autrefois un angora très sauvage que nous avions chez nous, et qui vivait presque toujours sur les toits et dans le jardin, rentrer à l'heure de son repas et se trouver face à face avec un chien reçu par mon père le matin même. Le chat était demeuré sur l'appui de la fenêtre, fixant cet hôte inconnu, n'osant pas affronter l'approche de cette boule de poils noirs, aboyante et turbulente. Pendant quatre jours nous avions pu l'apercevoir ainsi, immobile, ayant dans ses prunelles vertes une sorte de stupeur anxieuse. Puis il avait disparu pour ne plus revenir. Une rancune toute pareille et tout animale s'agitait en moi, qui justifierait seule le vilain tour que j'ai joué à cette grosse fille, aussi maladroite, lourde et grossière qu'Aline était gracieuse et jolie. Non. Ce fut mieux que la malice qui me fit agir, ce fut une piété presque ridicule dans sa forme et pourtant touchante quand j'y songe, et que je ne peux pas regretter.

Il y avait donc trois ans qu'Aline était morte, mais quoique ce fût l'anniversaire de cette mort, je ne m'en souvenais guère par cet après-midi-là. Un tapis de neige couvrait le jardin, et un de mes camarades était venu me rendre visite par cette veille du jour de l'An, pour organiser dans la principale allée une longue glissoire. C'était là notre divertissement favori, et la dureté des hivers de ce pays lui était si propice que nous y excellions. Nous voici donc, sous un ciel très pur, mon camarade et moi, nous élançant l'un derrière l'autre, tantôt droits et les pieds unis, tantôt à croupetons et sur un seul pied, une jambe tendue, et tombant, et nous culbutant, et criant, et riant. Il se trouva qu'au plus fort de notre tapage, Émilie rentra de la promenade. Nos exclamations l'attirèrent, et nous la vîmes s'arrêter une minute sous la voûte qui donnait sur le jardin, accompagnée de sa bonne. Elle tenait dans ses bras cette poupée, objet de ma profonde colère contre elle. Je n'aurais pas été le malicieux garnement que j'étais alors, si je n'avais pas redoublé de cris, de rires et de folie en me livrant sous ses yeux à un amusement qu'elle ne pouvait pas partager. L'envie chez la petite fille devint trop forte. Tout d'un coup et sans que sa bonne eût

pu la prévenir, elle pose sa poupée contre un des battants de la porte, et elle s'élance. Le pied lui manque sur la neige. Elle tombe. Sa bonne la rattrape. Émilie, confuse de sa chute et de son manteau mouillé, se met à sangloter. La bonne la gourmande, et, lui prenant la main, l'entraîne pour la changer. Elles disparaissent, oubliant toutes deux la poupée qui continue de sourire avec sa bouche rouge et ses yeux bleus, le long de la porte cochère, comme autrefois quand Aline la menait là pour lui faire prendre l'air, — comme aussi au pied du lit de la pauvre morte.

Comment l'idée de voler cette poupée qu'Aline avait tant aimée me vint-elle à l'esprit subitement, moi qui, cinq minutes plus tôt, n'avais rien en tête que la folie de la glissade? Encore une question que je livre aux psychologues de l'enfance. Toujours est-il que d'avoir cette idée et de l'exécuter ne dura certainement pas cinq minutes. Ce fut une de ces tentations rapides à la fois et irrésistibles, comme je me rappelle en avoir eu quelques-unes dans ma vie d'écolier : le bond subit du sauvage sur son ennemi, ou de l'animal sur sa proie.

Je l'accomplis, ce vol, si soudainement conçu, avec la simplicité de ruse que déploient en effet les sauvages et les animaux. Je profitai d'une seconde où mon camarade me tournait le dos et frappait ses galoches contre un tronc d'arbre afin de faire tomber la neige amassée entre le talon et la semelle de bois. Je saisis « Marie » à la place où elle gisait, et, tout en courant pour remonter vers la tête de la glissoire, je la jetai dans un hangar ouvert qui se trouvait là, au risque qu'elle cassât son joli visage de porcelaine sur les bûches amassées. Je la vis dégringoler sur le bois et rouler dans une brouette placée auprès des bûches. J'avais poussé en la lançant un cri si perçant qu'il couvrit le bruit de l'objet cognant les bûches et que mon camarade ne devina rien de la coupable action que je venais de commettre. Et nous voici de nouveau nous poursuivant, glissant et gaminant à qui mieux mieux, quand la bonne d'Émilie reparaît sous la voûte de la porte. Elle regarde à droite, elle regarde à gauche. Elle manifeste son étonnement, regarde à gauche, regarde à droite, puis sous la voûte même, puis dans le jardin.

— « Vous n'avez pas vu la poupée de Mlle Émilie? » demande-t-elle.

J'eus cette chance qu'elle s'adressât à mon camarade, qui lui répondit avec cette bonne foi d'innocence si difficile à simuler pour certains enfants :

— « Une poupée? Mais non. »

— « Elle m'a dit qu'elle l'avait posée là quand elle a voulu glisser, » fit la bonne.

— « Ce n'est pas possible, » répondit l'autre; « nous n'avons pas quitté cette place une minute, n'est-ce pas? » insista-t-il en s'adressant à moi.

— « Pas une minute, » répliquai-je en m'approchant. Je devais être bien rouge, mais l'air était si vif et nous avions tant couru!

— « Voilà qui est bien extraordinaire, » reprit la bonne. « Où peut-elle l'avoir laissée?... Ah! elle va en recevoir un galop... »

Je n'étais pourtant pas méchant, mais l'idée qu'Émilie, outre le chagin d'avoir perdu sa poupée, allait subir une verte semonce, bien loin de me donner le moindre remords, me combla de la joie la plus délicieuse. Cette joie eût été entière, si, aussitôt rentré dans l'appartement, je n'avais été obligé de me demander ce que j'allais faire pour empêcher que l'on ne retrouvât jamais « Marie ». Cette préoccupation dura

tout le soir et toute la nuit. Ni l'oie aux marrons traditionnellement servie sur la table pour me régaler pour ce dernier jour, ni une sauterie d'enfants préparée chez le camarade qui était venu jouer dans l'après-midi, ni le cadeau d'étrenne que j'y reçus, ni le retour tardif par les rues de la ville, blanches, sous la lune, d'une féerique blancheur de neige, ni le projet arrêté d'une partie, le lendemain, du côté d'un étang gelé où nous espérions patiner; rien, en un mot, ne parvint à me distraire de cette pensée fixe : « Pourvu que la poupée n'ait pas été découverte ce soir! Pourvu qu'elle ne le soit pas demain matin!... » Ce fut surtout couché dans mon lit que ce souci devint cuisant jusqu'à la douleur. Toutes les sensations de répugnance que m'avait données le second mariage du père d'Aline se mirent à revivre, mêlées aux sentiment tendres qui me venaient pour elle. La chambre aujourd'hui profanée par la présence de l'intruse se représenta devant mes yeux, telle que je l'avais connue. L'espèce d'hallucination, dont je parlais en commençant ce récit de ma plus lointaine amitié d'enfance, se reproduisit avec une force extraordinaire... Ma petite amie reparut, avec ses sourires, ses pâleurs, ses gestes grêles, et le cortège des

vieux objets dont elle était comme la vigilante et douce gardienne. Dans le même éclair d'impression, je vis l'autre s'emparant du lit où Aline avait rendu l'âme, maniant de ses vilains doigts malpropres les reliures de soie passée, salissant de ses souliers aux talons tournés — j'avais remarqué d'elle-même cela — le tapis sur lequel nous disposions les friandises de nos dînettes, volant Aline, — car, pour mon cœur de treize ans, c'était un vol que cette possession des jouets de ma petite morte. Morte! Je me répétais ce mot machinalement et je voyais la tombe, autrefois parée de si fraîches fleurs, maintenant à peine soignée, que j'avais visitée le premier novembre de cette même année, avec l'ange de plâtre agenouillé que l'on ne renouvelait plus et à qui manquaient les mains. J'étais trop pieux à cette époque pour n'être pas certain que la disparue habitait au ciel, comme elle l'avait dit, avec sa mère et d'autres anges, de vrais, ceux-là, qui portaient des lis dans des doigts imbrisables et faits de pure lumière. Pourtant mon imagination se figurait le pauvre petit corps, couché dans la terre, tel que je lui avais dit adieu dans la chambre parfumée de lilas blanc. Une horrible impression de solitude me poignait l'âme. Je me souvenais du

vœu que l'enfant avait formulé, de ce désir d'emporter « sa fille » avec elle, là-bas. Ah ! que j'aurais voulu aller au cimetière avec la poupée que j'avais reprise, donner de l'argent au fossoyeur, et que « Marie » reposât auprès d'Aline, — pour toujours !

... Le lendemain matin, vers les dix heures, si quelqu'un était venu dans le jardin désert et dans le coin le plus reculé, il aurait vu, au pied du seringa, maintenant tout noir et nu, un jeune garçon en tunique de collégien creuser la terre hâtivement avec une bêche. Une voûte de brouillard pesait sur la ville, un brouillard noir, où le soleil rouge vacillait, pareille à une boule de feu rongée par les ténèbres. La neige couvrait au loin les toits. Dans la maison chacun vaquait sans doute aux préparatifs du dîner. Beaucoup de personnes étaient à la grand'-messe. De son pied maladroit le garçon appuyait sur le fer de la bêche, puis il déposait soigneusement la terre brune en un tas, afin que le dégât de son travail fût moins visible. Il regardait parfois le ciel menaçant pour y chercher la promesse d'une nouvelle tombée de cette neige, qui eût encore mieux effacé toutes les traces.

Près de ce garçon une forme d'un enfant plus petit était étendue, mais au premier regard on eût reconnu que cette forme était simplement celle d'une poupée coiffée d'une toque, les mains passées encore dans un manchon microscopique attaché à son cou. Cette poupée semblait avoir été élégante autrefois, puis très mal soignée, à voir les déchirures de sa robe, la nudité d'un de ses pieds privé de son soulier, les éraflures de son visage de porcelaine. Un sourire immobile flottait pourtant sur sa bouche restée rouge et dans ses yeux de verre. Et voici que lentement, doucement, de la voûte funèbre du ciel, des étoiles de neige commencèrent de tomber. Le jeune garçon regarda de nouveau le ciel avec une joie singulière. Le trou était assez grand maintenant, presque aussi profond que son bras. Il prit la poupée, et par un geste enfantin il mit sur sa froide joue de porcelaine un baiser, un autre sur la soie blonde et souple des cheveux, puis il coucha soigneusement ce corps dans la terre, comme si c'eût été la dépouille d'un être ayant eu une âme. Il se mit alors à combler cette fosse avec la hâte d'un coupable. Une fenêtre du second étage s'était ouverte là-bas, dans la maison, au fond du jardin. Une voix avait crié le nom de

Claude et ajouté : « Il faut rentrer. » — « Me voici, » répondait le jeune garçon en reportant la bêche le long du mur, et, la tunique déjà toute blanche de neige, il courait, courait joyeusement vers la voix qui l'appelait

— « Qu'as-tu fait?... » lui dit la même voix du haut de la fenêtre.

— « J'ai préparé une belle glissoire pour demain, » répliqua-t-il, et c'était un mensonge par-dessus un vol. — Et pourtant, lorsqu'il se confessa quelques jours plus tard avec tous les scrupules d'une ferveur précoce, le jeune garçon ne put jamais, jamais se repentir d'avoir dérobé, pour l'ensevelir ainsi, par ce premier matin de la nouvelle année, dans la paisible terre, sous la paisible neige, la fille aux yeux bleus, aux joues roses, aux cheveux blonds, de sa première amie.

Paris, décembre 1888.

L'ANCÊTRE

L'ANCÊTRE

I

Alfred Boyer était très heureux, cette après-midi-là, devant les épreuves d'imprimerie que la poste venait de lui apporter. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la page où se lisait le projet du titre : « *Mémoires du Maréchal Frédet, prince d'Augsbourg, duc d'Ivrea, publiés avec une Introduction et des Notes par Alfred Boyer, ancien élève de l'École des Chartes.* » L'œuvre à laquelle il s'était voué depuis deux ans approchait du terme. Son nom allait s'associer, pour ne plus jamais s'en séparer, au nom de ce « Catinat de la Grande Armée », parti comme volontaire en 1792 et mort de douleur après Waterloo. Faut-il rappeler l'héroïsme de Frédet dans les guerres du Nord, — puis dans la première

campagne d'Italie, sous les murs d'Ivrea, précisément, — l'éclat de ses services en Égypte et en Allemagne, — comment, après Ulm, il cerna et fit prisonniers dix mille ennemis, aux portes d'Augsbourg, avec une poignée de hussards? Austerlitz, Iéna, Eylau, Wagram, l'Espagne ont vu tour à tour cet infatigable soldat manœuvrer ses troupes avec un talent auquel le « Mémorial » rend hommage : « J'envoyais Frédet en Catalogne, » dit l'Empereur, « avec vingt mille hommes. C'était en envoyer cinquante. Lui seul comptait pour la différence. » Empêché par une terrible blessure de rejoindre Napoléon en Russie, il fut admirable à Dresde, quoique à peine rétabli, à Leipzig, où il sauva la retraite en arrêtant pendant quelques heures le gros de la cavalerie autrichienne. Il fut de ceux qui cherchèrent la mort à Waterloo, comme Ney, comme l'Empereur lui-même, et dont elle ne voulut pas, malgré les prodiges d'une bravoure exaltée, par le désespoir de la défaite, jusqu'à la folie. La paix conclue, le vétéran s'était enfermé dans un petit domaine qu'il avait acquis en Auvergne, d'où il était originaire, à Combronde, près de Riom. Il avait commencé d'y écrire, ou plutôt d'y dicter ses mémoires, au hasard de sa fantaisie, accu-

mulant un amas de notes passablement incohérentes, qui avaient dormi dans les cartonniers quatre-vingts ans, de 1821, où le vieux soldat était mort, jusqu'en 1900, époque où son petit-fils, le prince actuel d'Augsbourg, s'était enfin décidé à publier ces papiers, un peu, il faut le dire, par besoin d'argent. Pas très fortuné, chargé de famille, — il avait cinq filles à marier, — le succès de Marbot l'avait tenté. Il avait fait venir de Paris, dans ce petit château des Combes, où la médiocrité de ses revenus et sa misanthropie l'emprisonnaient les douze mois de l'année, un jeune homme qui mit en ordre le vaste tas de ces documents souvent informes. Et voilà comment Alfred Boyer s'était trouvé chargé d'une besogne qui, tout de suite, était devenue une passion.

Il se dégage, en effet, de l'épopée napoléonienne, et quel que soit le jugement que l'on porte sur la valeur politique du régime, une espèce de sortilège auquel échappent bien peu des historiens de cette fantastique époque. Cette magie avait d'autant plus fortement agi sur le chartiste que la figure morale de Frédet vaut sa figure militaire. Parmi ces silhouettes, toutes prestigieuses, mais inégalement attirantes, des maréchaux, la sienne est une des

plus hautes et des plus pures. L'héroïsme du prince d'Augsbourg garda jusqu'à la fin cette candeur antique dont on imagine que Desaix fût resté paré, s'il eût vécu. Frédet semble n'avoir jamais ambitionné une seule des dignités dont le Maître se plut à le combler. A quel moment, d'ailleurs, en a-t-il joui? Bonaparte, qui s'y connaissait en hommes, n'a pas cessé une heure de l'employer, dans la paix autant que dans la guerre. Quand il ne se battait pas, Frédet administrait. Son intégrité proverbiale, sa douceur, et, chose extrêmement rare dans cette armée issue de la Révolution, sa ferveur religieuse, achevaient de lui donner une physionomie de paladin. Vivant, il était impossible de l'approcher sans l'aimer. Il a désarmé l'envie de Marmont, la mauvaise humeur de Soult, et réchauffé la froideur de Macdonald. Les écrits de ces trois rivaux de gloire en font foi. Mort, sa personnalité si rare venait d'opérer un miracle de séduction pareil chez le jeune chartiste qui s'hypnotisait à contempler la page initiale des mémoires et l'énorme paquet des épreuves. Il revivait dans cette minute ces deux années de son difficile travail. Il se revoyait, sa thèse passée, hésitant à accepter une place de bibliothécaire à peine

rétribuée dans un coin de province, et l'offre d'un de ses professeurs de travailler aux mémoires du célèbre maréchal. C'était le vivre et le couvert assurés pour un temps, un moyen de se faire connaître et quelques billets de mille francs, de quoi rester ensuite à Paris jusqu'à une nomination définitive à un poste de choix. Boyer ignorait tout d'ailleurs de l'homme de guerre dont il allait classer les papiers. Dans cette vieille maison des Combes, demeurée intacte depuis ces trois quarts de siècle, il avait commencé de s'abandonner à cette demi-hallucination rétrospective que connaissent seuls les érudits de race. Taine l'a décrite dans une page éloquente, lorsqu'il se montre aux Archives, suivant sur le papier jauni les vieilles écritures des gens de la Révolution : « J'étais, » dit-il, « tenté de leur parler tout haut. » Ce n'étaient, sur les murs de cette gentilhommière, où s'abritèrent les derniers jours du héros, que reliques de ses aventures glorieuses, entassées tellement quellement : ici des sabres d'honneur pendus à la muraille, — à côté, des gravures de l'époque représentant quelques faits d'armes ; — ailleurs, des portraits du maréchal lui-même, le Premier Consul, l'Empereur, les compagnons préférés de Frédet,

celui de Ney entre autres, qui lui avait servi de témoin lors de son mariage. La maréchale Frédet était là, toute frêle, toute délicate sous sa toilette opulente de dame du palais, et peinte par Gérard, dans une attitude identique à celle du célèbre portrait de la duchesse de Rovigo, à l'orée d'un parc, appuyée sur un cippe orné de casques et de cuirasses en haut relief. Elle avait survécu quarante ans à son mari, et c'était à sa piété de veuve que l'on devait la conservation de cette demeure où l'aîné de la famille n'était revenu qu'en 1875, après avoir servi, lui aussi, et démissionné comme simple lieutenant-colonel, sur un passe-droit, prétendait-il. Son incurie avait eu du moins cet avantage que cette sorte de musée familial aménagé par les regrets de la grand'-mère n'avait pas été touché.

Dans l'entre-temps, c'est-à-dire sous la monarchie de Juillet et le second Empire, les Frédet avaient vécu à Paris, le second prince d'Augsbourg en qualité de pair de France, puis de sénateur, le troisième, le prince actuel, comme officier d'ordonnance de Napoléon III. Le colonel était, au physique, l'image vivante de son illustre grand-père. Il en avait le masque léonin, cette face puissante et calme, les yeux graves, la

bouche sérieuse et aussi la musculature d'athlète, les larges épaules, la forte encolure. Là s'arrêtait la ressemblance. L'éducation avait-elle manqué ou bien les circonstances? Reproduisait-il moralement quelque ancêtre du côté maternel? Son père avait épousé une fille noble, mais d'une de ces noblesses toutes terriennes, où la chasse est la seule occupation héréditaire. Avec l'âge, c'était aussi le seul goût qui parût survivre, dans l'héritier d'un si beau nom, aux premières ambitions d'une destinée manquée. Alfred Boyer se souvenait de son étrange impression durant les premières semaines de son séjour, quand il voyait le prince partir dès l'aube avec son garde et ses chiens, et ne rentrer qu'à la nuit tombante, couvert de poussière ou de boue, brûlé de soleil ou trempé de pluie, suivant l'occurrence, le fusil à l'épaule et son carnier gonflé du gibier couru toute la journée. De ses cinq filles, laissées à la maison sous la surveillance d'une vieille cousine qui gouvernait l'intérieur, ce taciturne et sauvage batteur de buissons paraissait ne pas se soucier... Elles étaient jolies et fines cependant, et le chartiste n'eût pas été un pauvre savant de mine chétive, que sa présence dans cette solitude, auprès de ces

cinq jeunes filles non mariées, n'eût pas été sans danger. Mais Alfred appartenait à la lignée de ces intellectuels timides, qui n'ont pas besoin d'expériences désenchantantes pour pratiquer le conseil que la Vénitienne donna si comiquement à Rousseau : « Lascia le donne e studia la matematica. » Souffreteux, se sachant gauche et laid, il avait, de bonne heure, reporté sur les choses de l'esprit la fiévreuse ardeur que les garçons de son âge dépensent d'ordinaire en aventures sentimentales. Ses bonnes fortunes, à lui, devaient être des découvertes de textes inédits, d'ingénieuses hypothèses sur des points obscurs d'histoire, la patiente conquête d'un fauteuil à l'Institut, à coups de publications documentées. Les papiers du maréchal correspondaient bien à ce programme, — avec quelque chose en plus, cette poésie de l'extraordinaire aventure impériale, incarnée dans un de ses plus magnanimes ouvriers. Voilà comment, après s'être engagé dans sa besogne en simple archiviste, Alfred Boyer l'avait continuée en visionnaire, s'identifiant à son héros dans chaque épisode de son audacieuse existence, collationnant sur lui les moindres anecdotes, revendiquant pour lui dans toutes les affaires où il avait pris part

la première place, s'ingéniant à grandir encore cet homme si grand, en proie à une de ces idolâtries rétrospectives dont on ne sourit plus, tant elles sont désintéressées et pathétiques, quand elles s'adressent à des gloires voilées de malheur et d'oubli, comme celle de ce soldat mort de la défaite de son chef et de la France. Quel travail pour déchiffrer les monceaux de notes et de documents laissés par lui, pour choisir entre les textes, les compléter par des commentaires qui les éclairassent! Mais ces « Mémoires » allaient paraître, tous les traits de cette noble figure allaient rayonner dans une lumière éclatante, et l'artisan de cette justice posthume ne pouvait se rassasier de contempler ces caractères d'imprimerie qui bientôt resplendiraient sur la couverture du premier volume — l'ouvrage complet en aurait quatre — aux devantures des librairies...

II

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait réveilla Boyer de cette demi-hypnose. Il releva la

tête et se dressa brusquement sur ses pieds. C'était le prince d'Augsbourg qui venait d'entrer dans la bibliothèque. Ces visites, très rares d'abord, s'étaient faites plus fréquentes à mesure que la rédaction d'Alfred Boyer avançait. Non que le chasseur se fût jamais mêlé de donner un conseil au chartiste, mais il se faisait lire quelqu'une des pages dictées ou écrites par son grand-père, — les mêmes le plus souvent, par exemple, celles où le maréchal racontait son évasion de la maison paternelle (il était le fils d'un médecin de Combronde) pour gagner l'armée, — le récit de la première bataille où il s'était trouvé, à Hondschoote, — celui de sa dernière et ses adieux à l'Empereur avant la charge de Waterloo. La manière dont il écoutait ces récits, le front dans ses mains, sans une parole, révélait chez le descendant du héros une émotion intense. Visiblement un culte religieux pour son aïeul brûlait dans cet être obscur et farouche, qu'Alfred Boyer était arrivé à plaindre, sans tout à fait le comprendre. Il devinait qu'accablé du poids d'un très grand nom, ruiné par son père, mécontent de son sort et se sentant incapable de le changer, le colonel était tombé dans cette léthargie de la volonté, où il végétait depuis

des années. Il avait démissionné de sa caste sociale autant que de son métier, tournant au rustre, et, depuis la mort de sa femme, n'ayant même plus ces soins de tenue qui décèlent encore dans des conditions médiocres l'homme de bonne compagnie. Il aimait pourtant ses filles, comme le prouvait la tristesse du regard dont il enveloppait parfois ces jolies enfants, condamnées à se marier sans doute misérablement dans ce coin perdu d'Auvergne, faute d'une vraie dot. Les débris de la fortune se montaient à une trentaine de mille francs de rente. Était-ce de quoi soutenir un rang de prince? Le colonel s'était dit que, décadence pour décadence, celle-ci après tout valait mieux qu'une autre, dans la solitude de cette maison peuplée du souvenir de l'aïeul. Il avait raisonné ainsi. Du moins, c'était la solution qu'Alfred Boyer donnait dans sa pensée à l'énigme de ce caractère, et son propre culte toujours grandissant pour le maréchal le faisait sympathiser avec cet hommage rendu à cet écrasant héritage par l'abdication. Le petit-fils sentait la gloire du grand-père. Cela suffisait pour que l'enthousiaste rédacteur des « Mémoires » se sentît lui-même en confiance avec son taciturne patron, et, cette fois-ci encore, il eut, à le voir entrer

dans la bibliothèque, une véritable joie. Il allait pouvoir lui montrer ces épreuves tout juste arrivées par le courrier. Il accueillit donc le nouveau venu en les lui tendant et il lui dit :

— « J'allais vous demander de me recevoir, monsieur le prince. Notre premier volume est imprimé. »

— « Je ne m'y connais guère, » répondit le prince d'Augsbourg, après avoir feuilleté le paquet des épreuves, « mais cela me semble très bien. » Il les feuilleta de nouveau, plus lentement, s'arrêtant à certains passages qu'il reconnaissait, et, détail qu'Alfred remarqua en s'en étonnant, son visage s'assombrissait à mesure. Sa ressemblance avec son grand-père n'en était que plus saisissante. On eût cru que de tenir en main ce livre qui était un peu son œuvre, puisqu'il venait d'y faire travailler le chartiste, à ses frais, deux années durant, lui était plus que pénible, cruel. Il rendit enfin les feuilles au jeune homme en lui disant : « Vraiment, c'est très bien... Mais vous aurez peut-être des notes à y ajouter... Oui, » insista-t-il, après avoir hésité une seconde : « J'ai reçu ce matin une lettre qui m annonce que certains documents vont être mis à ma disposition Je devrai aller les chercher à Paris.

Je suis venu vous demander de m'accompagner... » et sur un geste d'assentiment d'Alfred Boyer, « Merci. Je ne doutais pas de votre bonne volonté... » Il hésita de nouveau, puis, avec un effort : « Vous avez certainement entendu parler de Mme la duchesse d'Ivrea. »

— « De Mme la duchesse d'Ivrea? » répéta le jeune homme. « Je croyais que ce titre ne faisait qu'un avec celui des princes d'Augsbourg... »

— « Il est porté par la veuve de mon frère cadet, » interrompit le colonel, qui ajouta, d'une voix singulière : « Vous avez raison. Tous les titres d'une famille devraient appartenir à l'aîné... Mais mon oncle s'était déjà appelé le duc d'Ivrea, et mon frère a tout naturellement pris le même nom... Je m'étonne que, vous étant occupé du maréchal comme vous l'avez fait depuis tantôt vingt mois, vous n'ayez pas su cela... Il est vrai, » et un sourire amer plissa ses lèvres, « qu'à côté de lui nous ne sommes guère intéressants... Mon frère et moi, d'ailleurs, nous ne nous voyions plus, et je ne connais pas sa femme. Voilà pourquoi je ne vous l'ai jamais mentionnée... Elle est très malade, elle m'en a fait avertir, condamnée même.

Elle ne veut remettre qu'à moi des papiers de famille qu'elle a gardés de mon défunt frère... Je compte donc sur vous... Ce qu'ils ont de plus curieux, c'est une correspondance avec Moreau pendant le séjour de celui-ci en Amérique. Vous savez que le maréchal avait fait campagne avec lui en Hollande. Il avait prévu sa défaillance et voulu l'empêcher. Ces lettres ont été mises en vente il y a quelques années. Ils les ont eues sur moi. Ils étaient plus riches. On veut me les rendre, et c'est justice... Elles doivent prendre place dans notre second volume. Cela nous fera un gros remaniement, mais la chose en vaut la peine... Je vous laisse, car j'ai beaucoup d'ordres à donner. Nous partons ce soir... »

III

Tout en procédant à ses préparatifs après cet entretien, Alfred Boyer ne pouvait secouer une impression bien vague, bien peu fondée en fait, et cependant pour lui certaine. Cette visite à sa belle-sœur malade coûtait horrible-

ment au prince. Il y avait un mystère dans leurs relations, et un mystère très douloureux. D'où venait cette brouille, et de quelles causes, si profondes que jamais la plus petite allusion à l'existence de cette duchesse d'Ivrea n'eût été faite, non seulement par lui, mais par aucune de ses cinq filles? Aucune d'ailleurs ne portait ce nom : elles s'appelaient Frédet d'Augsbourg, simplement. Que s'était-il passé entre les deux frères? Cette brouille précédait-elle le mariage? L'avait-elle eu pour cause? Toutes ces questions se posaient à l'esprit du jeune homme sans qu'il eût la moindre donnée pour les résoudre. Durant ces longs mois de son séjour, il ne s'était lié avec personne parmi les rares châtelains des environs qui voisinaient avec les Combes. Il se fût d'ailleurs considéré comme indigne de la confiance que son patron lui avait montrée, dès le premier jour, lui ouvrant toutes ses archives, le laissant vivre dans la complète intimité de son foyer, s'il avait interrogé qui que ce fût sur les Frédets. Du moment qu'il s'agissait d'un secret de famille, provoquer un entretien sur ce sujet avec la vieille parente qui gouvernait la maison, était aussi impossible que d'essayer de faire causer une des jeunes filles. Il n'en savait

donc pas plus que la veille, quand le prince et lui débarquèrent à Paris, au lendemain de cette conversation. Il avait pu, durant le voyage, constater la préoccupation grandissante de son compagnon, qui lui dit, arrivés sur le quai de la gare :

— « Je ne sais pas encore bien où nous descendrons. Nous allons prendre un fiacre et nous nous arrêterons dans quelque maison meublée. J'en ai connu une autrefois, rue de Bourgogne, dans le voisinage de la Chambre. Nous serons à la portée de la rue de Grenelle, où nous aurons affaire. L'actuel hôtel d'Ivrea est celui-là même que le maréchal habitait sous l'Empire. »

— « A côté de l'hôtel du duc de Feltre, » répondit Alfred Boyer. « J'ai justement transcrit, il n'y a pas trois jours, la page où il raconte leur rencontre sur le trottoir devant leurs maisons, à son retour de Waterloo, et son refus de rendre le salut à Clarke. Et comme le morceau finit généreusement ! « Ce n'était « peut-être pas juste, » écrit-il, « mais en ce « moment-là, tout officier français qui ne s'était « pas battu à Waterloo me faisait horreur... Je « dois ajouter que si le duc de Feltre nous a « abandonnés, ce n'a pas été du moins, comme

« tant d'autres, pour l'argent. Il fut mon ami, et « j'atteste que je l'ai toujours connu probe et les « mains nettes. »

— « Probe et les mains nettes, » répéta le prince. « Oui, c'est son texte. Je me le rappelle aussi. Ç'aurait pu être sa devise à lui-même, ne trouvez-vous pas?... Mon frère a racheté l'hôtel, » ajouta-t-il, après un silence. « Je ne sais pas comment *ils* l'auront meublé, mais la façade n'a pas dû changer. Elle est du dix-septième siècle, et elle a le grand air de cette époque. Vous en jugerez, dès aujourd'hui. Car je n'ai pas l'intention de traîner longtemps ici. Je compte qu'avec cette même voiture, une fois nos chambres retenues rue de Bourgogne, nous irons à l'hôtel d'Ivrea. Vous ne me quittez pas. Je ne fais pas une visite à une parente. Je viens chercher des papiers qui sont à moi, de par mon droit d'aîné. Vous avez bien voulu, jusqu'à la fin de la publication des « Mémoires », servir d'archiviste à notre famille. Votre place est donc à mes côtés... »

Ils étaient montés en fiacre, tandis que l'ancien colonel formulait ainsi le programme d'une démarche rendue plus mystérieuse par ces paroles et par l'irrévocable parti pris qu'elles supposaient. Durant les trois quarts d'heure

qu'ils mirent d'abord à gagner la rue de Bourgogne, où la maison meublée existait toujours, puis la rue de Grenelle, ils se turent, le prince par absorption dans ses pensées, le jeune homme par respect pour une tristesse dont il discernait la cause, sans pouvoir en préciser la nature. Cette tristesse se changea en une véritable contraction de douleur quand le fiacre s'arrêta devant une haute porte cochère, au-dessus de laquelle se lisait cette inscription, récemment restaurée, comme l'indiquait l'éclat de la plaque et des lettres : « Hôtel d'Ivrea. » Alfred était descendu le premier et attendait devant la portière ouverte, prêt à aider le prince à sortir de voiture. Celui-ci restait immobile. Ce dernier effort lui était insupportable.

— « J'ai eu l'idée de vous envoyer à ma place, mon cher Boyer, » fit-il en se décidant à bouger enfin, « mais *elle* ne vous recevrait pas. C'est moi qu'elle veut voir. Elle a employé le seul moyen — ma religion pour le maréchal... Allons-y!... Mais que c'est dur!... »

Il n'en avait jamais tant dit à son compagnon sur ses sentiments intimes, depuis tant de semaines qu'ils habitaient presque constamment ensemble. Son irritation, qu'il

ne se donnait plus la peine de dissimuler, augmenta encore comme ils traversaient la cour, au fond de laquelle s'érigeait la belle façade dont il avait parlé, toute grise, avec ses hautes fenêtres et ses longs toits mansardés, troués d'œils-de-bœuf. Quoique Alfred Boyer fût très ému par la tragédie domestique dont l'attitude du prince était le signe, il ne put s'empêcher d'admirer ce noble aspect du bâtiment où l'héroïque Frédet avait rêvé de se reposer. Mais si l'extérieur de l'antique hôtel s'harmonisait avec la légende du héros, l'intérieur de cette solennelle demeure offrait un contraste non moins saisissant avec cette légende. L'abus extraordinaire des étoffes et des peluches, la multiplicité des bibelots et l'absence totale d'objets d'art, la coquetterie mignarde des rideaux, tout, dès l'escalier et le vestibule, donnait l'idée d'un luxe frelaté et de mauvais aloi. Le salon où l'on fit attendre les deux hommes avait un plafond plissé et des murs tendus de satin bleu. Les portières assorties étaient relevées par des embrasses à crépines d'argent. De doubles stores de soie coulissée et de dentelle voilaient les fenêtres. Le capiton luxueux des meubles sans style, la garniture surchargée de la cheminée, achevaient

de faire de ce boudoir somptueux un endroit presque équivoque. Cela sentait la commande chez le tapissier en vogue, à coups de billets de banque, sans rien qui trahît le goût personnel. L'abondance des couronnes semées partout disait la parvenue. Que la femme qui s'était complue à cette installation dans cette austère maison fût la duchesse d'Ivrea, c'était un de ces paradoxes de destinée, qui ne divertissent que les indifférents. Quand on a la passion d'une gloire, au point où l'avait le rédacteur des « Mémoires » du premier duc d'Ivrea, de telles antithèses ressemblent à des profanations. Alfred ne trouva donc pas outrée la visible répugnance qui se peignit sur le visage du chef actuel du nom et des armes des Frédet, pendant les quelques instants passés dans ce salon à attendre qu'on les introduisît. Le prince avait fait annoncer qu'il était là, avec la personne chargée de publier les papiers du maréchal. Comme pour tourner le dos à ce luxe tapageur, il s'était appuyé contre la fenêtre dont sa rude main écartait brutalement les rideaux fragiles. Il regardait un étroit jardin où la poussée du premier printemps mettait déjà des nuances vertes, et que déshonorait un kiosque japonais à vitres coloriées. Quand le

domestique rentra dans la chambre pour rapporter la réponse, Alfred put voir que le robuste chasseur des Combes avait les yeux humides de quelqu'un qui a été tout près de pleurer.

— « Hé bien? » demanda-t-il presque impérieusement.

— « Madame la duchesse attend monsieur le prince, » lui fut-il répondu, « mais seul. Elle est trop souffrante ce matin pour recevoir deux visites. »

— « Que vous avais-je dit, Boyer? » fit le prince, sans se soucier d'être ou non écouté par le valet de chambre. « Elle veut que je sois venu chez elle *en visite!* Mais je n'y suis pas venu, et je n'y viendrai pas. Je suis venu chercher des papiers avec vous. Qu'elle vous reçoive ou non dans sa chambre, cela n'a pas d'importance. Vous n'en êtes pas moins dans l'hôtel, et officiellement. Attendez-moi donc. Ce ne sera pas long... »

Dix minutes plus tard, l'irascible personnage reparaissait, tenant à la main une grande enveloppe fermée, qu'il montra en disant :

— « C'est la première restitution et la plus importante pour nous : la correspondance avec Moreau... » Et quand ils furent de nouveau en fiacre, roulant vers la rue de Bourgogne : « Il

faut lui rendre cette justice, » — il continuait à ne pas donner son titre à sa belle-sœur, — « elle a été correcte. Je l'ai trouvée au lit; je ne l'avais jamais vue, comme je vous l'ai dit. Elle passe pour avoir été très belle, et elle a dû l'être. Consumée par la maladie, elle a encore des traits bien fins et des yeux étonnants. Elle meurt d'un cancer au foie. Elle le sait. Elle m'en a parlé. Elle m'a remis ces papiers, très simplement, en m'annonçant, pour ma prochaine visite, d'autres documents, qu'elle prétend avoir à faire classer. Je ne suis pas sa dupe. Ils sont tous classés. Il s'agit de prouver, je ne sais pas à qui par exemple, que la famille Frédet la reconnaît, puisque le prince d'Augsbourg va chez elle. Mais c'est bien fini. J'ai le paquet essentiel pour notre publication. Nous allons repartir ce soir ou demain pour les Combes, avec notre butin, et si le reste nous manque, tant pis. Ce sont des broutilles... Assurons-nous qu'elle ne nous a pas trompés. Il y avait trente-sept lettres dans le catalogue de la vente où ils les ont achetées. Bon. Nous sommes arrivés. Nous allons pouvoir vérifier, là-haut, si le nombre y est. Voulez-vous vous en charger et bien compter? Trente-sept... »

Quand ils furent tous deux dans l'appartement qui leur avait été réservé, composé pauvrement de deux petites chambres communicantes. la première action d'Alfred Boyer fut donc d'ouvrir l'enveloppe, fermée par un cachet à l'écusson et avec la devise des Frédet. Son cœur de chartiste battit à constater qu'il s'agissait là, non point de simples billets, mais de longues missives, dont quelques-unes avaient des dix ou douze pages. Il commença de les compter, en les tirant hors de l'enveloppe une par une. Il était en train d'extraire ainsi la quinzième, lorsqu'en la dépliant, il s'aperçut qu'une autre enveloppe, de petite dimension celle-là, était glissée dedans. Il la prit et lut en guise d'adresse : « Pour le Prince d'Augsbourg. » L'enveloppe n'était pas fermée Il l'ouvrit machinalement, pensant que ce papier se rapportait à la correspondance. Une feuille, aux armes des Frédet toujours, s'y trouvait enclose, sur laquelle il lut, avec cette instantanéité du regard qui embrasse dix lignes d'un coup : « *Ceci est mon testament, qui annule tous les précédents. J'institue comme mon légataire universel M. Jules Frédet, prince d'Augsbourg, sous la condition expresse qu'il conduise en personne mon enterrement, qu'il fasse*

déposer mon corps, ainsi que celui de mon mari, dans le tombeau de la famille Frédet, au Père-Lachaise, et que je figure comme donatrice des lettres au général Moreau, dans les Mémoires du maréchal qui vont paraître... Si M. Jules Frédet n'accepte pas ce legs, mon testament, déposé chez mon notaire, sera valable, en lieu et place de celui-ci. Écrit de ma main. » Ici une date et au-dessous la signature : « *Duchesse d'Ivrea.* »

— « Le compte y est-il? » Cette question, lancée par le prince, à travers la porte ouverte, du fond de l'autre chambre, où il avait passé pour sa toilette, fit tressaillir le jeune homme. Certes, il était très innocent de toute préméditation et il n'avait pas plus tôt compris la nature confidentielle de ce papier qu'il l'avait remis dans son enveloppe. Il n'en avait pas moins surpris le contenu, et ce fut la pourpre aux joues, comme un coupable, qu'il répondit:

— « Je ne sais pas encore, mais je viens de trouver ceci dans la correspondance. » Il eut sur les lèvres l'aveu de son involontaire indiscrétion. La fausse honte l'emporta.

— « Une enveloppe? » dit le prince. « A mon nom? Ce doit être une ruse qu'elle a trouvée pour me faire tenir une lettre.. Si c'en est une, je la déchire, sans la lire... Voyons... »

Il s'était avancé sur le seuil de la chambre, et il commença à haute voix : « Ceci est mon... » Il s'arrêta net. Il avait pâli affreusement. Alfred vit que sa main se crispait sur la feuille, comme pour la froisser et la déchirer. Puis, repliant le papier, il le replaça dans l'enveloppe, et il posa cette enveloppe elle-même sur sa cheminée, sous un livre, comme si elle n'eût pas eu d'autre importance. Il revint à la porte regarder Alfred, qui déjà s'était penché de nouveau sur son travail pour éviter prudemment ce regard. Il parut avoir sur les lèvres une question qu'il n'articula pas. Il s'était, pour jeter au jeune homme son interrogation, interrompu de se raser. Il acheva de faire sa barbe sans plus parler, tandis que Boyer continuait de classer les lettres d'une main tremblante d'émotion, et la même émotion étouffait sa voix pour dire, rompant enfin le silence, quand ce travail fut fini :

— « Les trente-sept lettres y sont. »

— « Elles y sont? » répondit le prince. Il était lui-même à ce point bouleversé qu'il ne prit pas garde au trouble du jeune homme. « Vous ne pouvez pas commencer à les étudier dès ce matin, » continua-t-il. « Je vous donne congé. Vous n'êtes pas venu à Paris depuis

longtemps. Vous devez y avoir des amis à retrouver. Vous êtes libre pour toute la journée. Repassez seulement vers les six heures, pour savoir si j'ai besoin de vous... »

IV

A peine sur le trottoir de la rue de Bourgogne, le remords de s'en être allé ainsi, sans avoir avoué son indiscrétion, fut si vif chez le chartiste qu'il resta quelques minutes immobile, à se demander s'il ne remonterait pas dès maintenant pour déclarer qu'il avait lu le testament. Il sentit aussitôt qu'une fois en la présence du prince, il lui serait de nouveau impossible de confesser cela. Non qu'il craignît des reproches pour l'acte en lui-même. Il n'avait qu'exécuté sa consigne, en vérifiant le contenu de l'enveloppe, d'ailleurs ouverte. Son silence ensuite était bien explicable aussi, par la timidité. A présent, ce qui lui rendait cet aveu si pénible, c'était la sensation qu'il avait surpris le petit-fils de son héros dans un instant d'une suprême angoisse morale. La manière dont le prince

avait parlé de sa belle-sœur, son attitude à l'hôtel d'Ivrea, le geste qu'il avait eu pour prendre l'enveloppe, sa première phrase alors, puis la crispation de sa main sur le papier, tous ces indices s'accordaient pour déceler une aversion qui ne provenait pas seulement d'une de ces rancunes domestiques, que la mort désarme d'ordinaire; mais du plus intense, du plus violent mépris. Le silence gardé sur elle dans la famille prouvait que cette aversion ne lui était pas personnelle. Pourquoi? Pour quelle raison toute la branche aînée avait-elle pris parti de la sorte contre le mariage du chef de la branche cadette? Que la duchesse d'Ivrea connût les dispositions de ses alliés à son égard, sur ce point non plus Alfred ne pouvait pas avoir de doute. Le procédé seul qu'elle avait employé pour faire tenir son testament à son beau-frère l'attestait assez. Alors, pourquoi ce testament? Pourquoi cette fortune laissée sans réserves à des parents qu'elle aurait dû, de son côté, haïr d'une haine égale à la leur? Pourquoi?... Soudain le détail de ce testament qu'il n'avait pourtant que regardé — mais comment ne s'en fût-il pas rappelé les moindres termes? — se représenta à la pensée du jeune homme. Cet enterrement conduit officiellement par le

prince, — cette place dans le tombeau du Père-Lachaise, — ce nom dans les « Mémoires » du maréchal... mais c'était la parenté proclamée, le mariage avec le duc d'Ivrea accepté, un solennel démenti donné à un ostracisme qui avait sans doute duré des années et exaspéré son orgueil de femme. Donnant, donnant. La duchesse avait mis au prince le marché à la main. La silhouette de celui-ci, tenant réellement dans ses doigts le papier qui formulait ce contrat, s'évoqua devant le regard intérieur d'Alfred avec une netteté d'image concrète et les trois passages d'idées que cette physionomie avait exprimées : la stupeur, la colère, l'hésitation...

Le prince avait hésité. Il hésitait encore. Alfred, qui avait fait quelques pas dans la direction du Palais-Bourbon, s'arrêta une seconde fois pour se retourner vers la maison meublée. Ses yeux fixèrent longtemps les fenêtres du second étage derrière lesquelles se jouait en ce moment un drame de conscience dont il allait bientôt connaître toutes les données. Il n'en percevait encore que des faits, d'une signification trop incertaine, pour avoir une opinion à lui. « Après tout, » se dit-il, en haussant les épaules, « ce ne sont pas mes affaires. C'est au

prince de savoir si ses motifs d'antipathie pour sa belle-sœur sont plus forts que son désir de devenir riche... Cette histoire m'aura valu un petit voyage à Paris, profitons-en... » Depuis la lointaine époque où il s'était exilé en Auvergne, s'interdisant tout déplacement jusqu'à la fin de son travail, pour ne pas toucher à ses économies, il avait laissé se détendre les liens de camaraderie qui l'avaient uni à plusieurs de ses condisciples de l'école des Chartes. Faute de parents à qui aller rendre visite, il se mit à penser à eux, suggestionné peut-être par l'une des dernières phrases de son patron. Tout d'un coup, une image et un nom s'imposèrent à son souvenir avec une acuité singulière. N'était-ce pas dans le quartier même où il se trouvait à cette minute — rue de l'Université — que demeurait un des plus charmants d'entre ces condisciples : Raymond de Contay ? C'était un jeune homme d'une grande naissance, le propre petit-fils de la fameuse duchesse de Contay, si connue par son inépuisable charité. Après d'excellentes études, dans le même collège qu'Alfred, et ne voulant pas rester un oisif dans la vie, il était entré aux Chartes. Son intention était de se consacrer ensuite à des travaux d'histoire. Si Alfred était descendu au

fond de lui-même, il aurait reconnu que la sympathie jadis éprouvée pour cet aimable et intelligent garçon n'était pas la vraie cause de la tentation qui le saisit, irrésistible, d'aller chez lui ce matin même, et malgré l'heure. Midi allait sonner. « Pourvu que je le trouve!... » Cette parole qui se prononçait intérieurement dans la pensée de Boyer n'était pas non plus inspirée par la seule amitié. La vraie cause était que Raymond appartenait à la plus haute société. Pour Alfred, qui n'avait aucune idée des cloisons étanches dressées entre les diverses coteries des diverses noblesses, cela signifiait que son camarade connaissait certainement la duchesse d'Ivrea, ou tout au moins qu'il en avait entendu parler par des gens qui la connaissaient. Si quelqu'un pouvait donner sur elle un renseignement exact, c'était Contay, et Alfred Boyer sentait qu'il lui fallait ce renseignement. Il en avait faim et soif, comme si, au lieu d'être un simple secrétaire posthume du maréchal prince d'Augsbourg, le sang de ce héros coulait dans ses veines, et qu'il eût droit de savoir qui portait ce titre d'Ivrea, ramassé sous le canon et sur le champ de bataille. D'ailleurs, le testament portait que la duchesse figurerait dans les « Mémoires »

comme donatrice des lettres à Moreau, et ces « Mémoires », n'était-ce pas son honneur à lui, Alfred Boyer? N'avait-il pas dévoué deux précieuses années de sa jeunesse, n'était-il pas prêt à en dévouer une troisième, avec cette récompense comme ambition suprême, que son nom obscur de pauvre paperassier demeurât uni pour toujours à celui du sublime cavalier de la Grande Armée? Si cependant cette femme, qui achetait du don de sa fortune une place dans ce livre, s'en était rendue indigne par quelque infâme action?... Était-ce possible? Non. Le châtelain des Combes professait pour son grand-père une piété si passionnée. La citation dans les « Mémoires », — lui, conduisant l'enterrement, — la place dans le caveau des Frédet, jamais il n'aurait admis, même une seconde, et au prix de millions, que ces trois choses pussent être accordées à quelqu'un d'indigne! Or, il n'avait pas déchiré le testament. Il avait donc reconnu la possibilité de s'y conformer... Mais sa tristesse et ses dégoûts, mais le ton de sa voix pour parler d'*elle,* comme il disait, mais son premier mouvement, son silence ensuite, comment expliquer tant d'indices contradictoires?... Et Alfred hâtait le pas vers la seule chance qu'il eût d'apprendre toute la

vérité, avec la fièvre d'une impatience qui s'exaltait jusqu'à la douleur.

V

Raymond de Contay était chez lui, qui se préparait à sortir. Il mangeait dehors. Ce petit hasard fut un soulagement pour Boyer qui, dans sa gaucherie, avait soudain redouté d'avoir l'air de venir si tôt pour se faire garder à déjeuner. Devant la grâce d'accueil de son camarade, il n'eut pas de scrupule de lui demander à l'accompagner. Il avait eu, en montant l'escalier de Raymond, une appréhension presque angoissée sur le procédé à employer pour son enquête. Le prétexte lui en fut fourni par son ami lui-même, qui, non content de lui parler de ses travaux, insista pour savoir comment il était traité aux Combes. Boyer prit cette occasion de dessiner en quelques mots l'original profil du prince, celui des cinq filles et de la vieille parente, puis, la gorge serrée par l'idée de ce qu'il allait apprendre, il continua :

— « C'est tout ce que j'ai vu de la famille.

Mais il y a une autre branche, la cadette, représentée en ce moment par la duchesse d'Ivrea... » Il épiait la réponse sur le visage de son compagnon : « Qui est-elle?... »

— « La duchesse d'Ivrea? » répliqua Raymond, « je ne la connais pas... »

— « Elle est cependant de ton monde, » dit naïvement Alfred ; puis, cédant à la maladive curiosité qui le poignait depuis la lecture du testament : « Tu dois connaître des gens qui la connaissent... Je ne peux pas te l'expliquer, mais j'ai un intérêt capital à savoir pourquoi elle est brouillée avec ses parents. Il s'agit pour moi de tout l'avenir de mon travail, peut-être... Enfin, je te demande comme un grand service, entends-tu, comme un grand, un immense service, d'essayer de m'avoir ce renseignement... »

Il avait parlé d'un accent si sérieux, son visage exprimait une si vive anxiété que Raymond de Contay en fut impressionné. Il pensa qu'il y avait autour des Mémoires de Frédet quelques-uns de ces tiraillements entre alliés qui empêchent parfois la publication de livres de cette sorte, des années durant :

— « Si tu y tiens tant que cela, » répondit-il à son camarade, « je chercherai à le savoir.

Je déjeune justement ce matin avec un de mes cousins qui est de tous les clubs et qui possède son Paris sur le bout du doigt... Si ta duchesse d'Ivrea est brouillée avec sa famille pour des raisons dont on ait parlé, mon cousin les sait. Je te ferai tenir un billet ce soir. Mais je ne te réponds pas de réussir. Donne-moi en tout cas ton adresse... »

Bien que cette chance d'y voir un peu plus clair dans les rapports entre les héritiers du célèbre maréchal fût très douteuse, c'était une chance, et cette perspective calma pour un instant l'agitation où l'événement de la matinée avait jeté Boyer. Il avait quelques courses à faire, toutes relatives à son livre. Il s'en acquitta soigneusement, et il se retrouva sur les six heures, ayant du moins employé son après-midi, à la porte de la maison meublée de la rue de Bourgogne. Il demanda si son patron était là. Sur la réponse du concierge que le prince n'était pas sorti de l'après-midi, sa fiévreuse curiosité du matin ressaisit Alfred. Raymond n'avait pas laissé de lettre pour lui, d'où il conclut que la démarche auprès du cousin avait été inutile, et il gravit l'escalier en proie à un malaise qui fut porté à son comble quand il se retrouva en face du prince. Visiblement, le

malheureux homme n'en pouvait plus. Il allait et venait d'une extrémité à l'autre des deux étroites chambres meublées, comme une bête en cage. Le déjeuner qu'il avait commandé et auquel il n'avait pas touché était encore sur une table, et, dès le premier coup d'œil, Alfred put voir que l'enveloppe qui contenait le testament n'avait pas non plus quitté sa place. Elle reposait sur le marbre de la même cheminée et sous le livre. Il avait été au-dessus des forces du prince de seulement la toucher. Hélas! Le travail de la tentation avait commencé de s'accomplir en lui. Alfred en eut la preuve aussitôt, dans le discours qu'il lui tint, à peine arrivé :

— « J'ai eu des nouvelles de la rue de Grenelle, » lui dit-il... « Il paraît qu'*elle* a eu une crise dès notre départ, qui a failli l'emporter. Le docteur n'est pas sûr qu'elle passe la journée. . Vous voyez que nous sommes bien arrivés pour les lettres à Moreau. . A propos de ces lettres, peut-être vaudrait-il mieux les publier à part. Nous en discuterons.. Ce que je rêverais, ce serait une bibliothèque composée d'œuvres relatives aux hommes du Premier Empire qui ont été en relations avec le prince, tous ses papiers bien classés, tous

ses souvenirs, et cela installé dans cet hôtel d'Ivrea où nous sommes allés ce matin... Je le vois, cet hôtel, débarrassé de ce faux luxe qui le gâte et rétabli tel qu'il était au temps du maréchal, exactement. Ce serait facile. Nous avons les inventaires aux Combes... J'en voudrais faire un musée à la gloire de la grande armée, avec des chambres consacrées à tous les compagnons d'armes qu'il aimait — une chambre Ney, une chambre Masséna, une chambre Davoust, une chambre Macdonald... Que diriez-vous, mon cher Boyer, de ce projet, avec vous comme conservateur, et un petit traitement pour toute votre vie? Ne répondez pas non. Vous méritez cette place. Croyez-vous que je ne sache pas la différence entre un travail mercenaire et celui que vous avez consacré aux « Mémoires » ? Mais tant de dévouement ne sera pas perdu... C'est une pitié que vous ne soyez pas à Paris, avec votre temps devant vous, tout votre temps, pour quelque grande œuvre historique. Vous l'aurez, cette position, vous l'aurez... C'est une pitié aussi, ne trouvez-vous pas, que tant d'objets si intéressants pour l'histoire de l'Empire soient enfouis aux Combes et que personne ne les connaisse. Les portraits, par exemple... Il faut

les en tirer. Il le faut... C'est comme mes filles. Je les voudrais ici... Je les voudrais mariées, bien mariées, heureuses... »

Il continua longtemps ainsi, sans que le jeune homme lui répondît. C'était l'emploi possible de la fortune soudain tombée en sa possession que le prince organisait avec cette espèce de frénésie dans ses projets. Il se fuyait dans ces visions anticipées du noble but qu'il donnerait à sa richesse, — si toutefois il l'acceptait. — Car cette ardeur à se justifier par avance de cette acceptation prouvait bien qu'il n'était pas encore décidé, comme aussi les frémissements de douleur qui passaient dans sa voix, dans ses gestes, dans le bruit de son pas sur le parquet, et plus encore son obstination à ne pas retourner chez sa belle-sœur mourante. Contre quelle idée se débattait-il avec cette violence, contre quel remords déjà? Pourquoi ce flot de ses confidences imaginatives — puisqu'il ne s'agissait que de possibilités — s'écoulait-il sans que jamais apparût la confidence vraie, celle du testament? Alfred regardait la blancheur de l'enveloppe se détacher sur le gris du marbre de la cheminée, et il écoutait, le cœur plus serré à chaque nouvelle phrase, parce que chacune était un nouveau signe que le prince

considérait l'acceptation des clauses contenues dans cette enveloppe, comme une indélicatesse, pis que cela, comme un crime. Un crime? Contre qui?... Contre qui, sinon contre l'ancêtre!... Quelle image l'obsédait, passant et repassant dans toutes ses paroles? Celle du maréchal. On eût dit qu'à force de promesses faites à cette grande figure, il voulait désarmer le courroux de cette ombre, expier par avance un outrage à ces mânes, qu'il allait commettre, qu'il avait commis, en ne se révoltant pas du coup contre une certaine offre..

Combien de temps se serait prolongé cet étrange monologue, où le petit-fils de l'illustre soldat trompait la fièvre de la plus terrible indécision, en pensant tout haut devant un témoin dont il ne soupçonnait pas la clairvoyance? Alfred Boyer aurait-il cédé au passionné besoin qu'il éprouvait par moments d'interrompre cette demi-confession par sa propre confession à lui, mais entière, en criant au prince : « J'ai lu le testament »? Aurait-il continué, au contraire, à écouter ces discours, en cherchant à déchiffrer une énigme dont ils ne lui livraient pas le mot dernier?... Un incident, qu'il n'espérait plus, le tira brusquement de cette incertitude, en donnant tout à coup

une netteté affreuse à ce qui n'était encore que vague divination. Le garçon de l'étage vint l'avertir qu'il était attendu en bas par M. de Contay.

— « J'ai eu les renseignements comme je pensais, par mon cousin, » lui dit Raymond quand l'autre eut descendu les escaliers quatre marches par quatre marches, dans sa hâte de savoir enfin. « Je n'ai pas pu te les apporter plus tôt, et je n'ai qu'une minute... » Il montra sa voiture, qu'il avait gardée. « Voici. La duchesse actuelle d'Ivrea n'a, en effet, jamais été acceptée, ni par la famille ni par personne. C'était une femme entretenue qui avait fait un peu de théâtre. Elle s'appelait alors Léona d'Asti. Elle avait épousé *in extremis*, après avoir rôti tous les balais, un homme d'affaires véreux, un voleur avéré, nommé Audry, qui lui a laissé une très, très grosse fortune. Elle s'est remariée, devenue veuve, avec Ivrea, un triste sire, paraît-il, qui avait beaucoup mangé, et qui buvait, d'ailleurs : enfin, l'union la plus déshonorante pour quelqu'un de ce nom. Tu en sais autant que moi maintenant... »

. . . . . .

. . . . . .

VI

Le lendemain matin, quand le prince d'Augsbourg se réveilla d'un sommeil pris péniblement, avec tous les sursauts de cauchemar dont nous poursuivent, jusque dans notre repos, les intenses angoisses morales, son premier regard fut pour cette funeste enveloppe que ses doigts n'avaient plus maniée depuis le moment où il l'avait posée sous le livre... Avait-il rêvé? Toute la tempête intime dont il avait été la victime avait-elle été une hallucination, un coup de folie? L'enveloppe n'était plus là... Il sauta du lit et vint à la cheminée. Il souleva le livre... Rien... Sur-le-champ tous ses souvenirs lui revinrent. Non. Il n'avait pas rêvé. Non. Il n'était pas fou. La journée d'hier se peignit à son esprit avec une certitude qui ne laissait pas de place au doute : et sa visite chez sa belle-sœur, et son retour à l'hôtel, et Alfred Boyer lui remettant l'enveloppe, et ce qui avait suivi, son après-midi passée à lutter contre la tentation, le retour d'Alfred, puis de

nouveau sa sortie, le billet que le jeune homme lui avait fait tenir ensuite, et où il disait qu'il restait à dîner avec son ami. Le prince avait passé la soirée seul à se dévorer l'âme, en face de la mauvaise action dont il subissait l'horrible attirance. Il s'était couché de bonne heure, sans avoir pu manger, pour essayer d'oublier ce testament de malheur, de s'oublier... Il avait entendu son voisin rentrer, vers les minuit. Puis, tout s'effaçait. Il avait dormi, et maintenant ce mystère, cette enveloppe disparue... Comment?... Volée, par qui?...

Il commença de s'habiller, en proie à cette terreur superstitieuse qui étreint les plus énergiques, devant un fait absolument incompréhensible, et, peu à peu, les idées se mirent à se coordonner dans sa pensée. Des deux portes de la chambre, l'une, celle de l'escalier, était fermée au verrou. Il avait négligé de donner un tour de clef à celle de la pièce réservée à Alfred Boyer... Le voleur avait donc pu s'introduire par là, durant son sommeil. Mais il était demeuré éveillé jusqu'au moment où le jeune homme était rentré... Soudain, le prince se rappela le visage de celui-ci lors de la découverte du testament, sa rougeur, le regard détourné de ses yeux... Il se souvint aussi de

l'expression empreinte sur cette transparente physionomie tandis qu'il développait, à la fin de l'après-midi, des projets qui tous supposaient un changement total dans ses conditions de fortune. Une évidence foudroyante s'imposait à lui. Il se laissa tomber à demi habillé sur une chaise... Il y demeura immobile, en proie au tumulte de tant de sentiments si contraires et si violents que tout son corps en tremblait : la déception de cette fortune soudain disparue si le jeune homme avait en effet détruit le testament, — la honte d'avoir été vu par lui, tenté et succombant à la tentation, — la colère contre l'audace qu'Alfred avait eue d'intervenir, et au nom de quoi? De son culte pour la mémoire du maréchal! — le remords que ce culte eût été plus fort chez un étranger que chez lui-même — une sorte de douloureuse joie et malgré tout de délivrance, si vraiment ce testament n'existait plus, avec ses conditions honteuses — moins honteuses que l'origine de cet ignoble argent!... Voici que l'hôtel d'Ivrea se dressa devant sa pensée. Il vit mentalement la grande porte tendue de draperies noires — à ses armes — le cercueil où la misérable créature, la fille enrichie par un coquin, qui avait déshonoré son frère reposait,

lui par derrière, conduisant ce sinistre deuil — et le tombeau... Le tombeau!... Et, sauvagement, comme un prisonnier qui s'évade de son cachot à travers des barreaux brisés en s'y ensanglantant, mais soutenu, mais enivré par la fièvre de la liberté, il s'élança dans l'autre chambre où Alfred se tenait assis à sa table, ayant devant lui les lettres à Moreau, qu'il ne lisait pas. Son lit n'était pas défait. Il ne s'était pas couché, et son visage pâli, ses yeux brûlants, dénonçaient dans quelles angoisses s'était passée cette insomnie. Depuis qu'il s'était, vers les deux heures, glissé dans la chambre du prince, pour y prendre le testament et le brûler, il attendait la terrible minute du réveil de son patron, décidé cette fois à ne pas nier et à subir les conséquences de son acte, quelles qu'elles fussent.

— « Boyer, » lui dit le prince, « quand vous m'avez remis l'enveloppe hier, vous aviez pris connaissance du papier qu'elle contenait? »

— « Oui, » répondit le jeune homme.

— « Vous saviez ce qu'était la personne qui avait écrit ce papier? »

— « Je l'ai su depuis. »

— « Et c'est vous qui avez détruit le testament? »

— « C'est moi. »

— « C'est vous ! » s'écria le prince. « C'est vous !... » Puis, éclatant en sanglots : « Laissez-moi vous embrasser, mon ami, et vous dire merci, en son nom, à lui !... »

Il avait montré de la main les feuillets épars sur la table, où se reconnaissait la haute et fière écriture du « Catinat de la Grande Armée, » du « Lion Noir, » comme les grognards l'appelaient, pour le distinguer de son frère d'armes, Ney, le « Lion Rouge. » Des pleurs ruisselaient sur sa face si pareille à celle du glorieux Ancêtre, tandis qu'il serrait Alfred sur sa poitrine, et tous les deux, le vieillard et le jeune homme, éprouvaient cette émotion si particulière qui nous inonde l'âme d'une mélancolie et d'une sérénité presque surnaturelles, quand nous avons acquitté une dette sacrée envers un mort.

Le Plantier, mars 1904.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos des éditeurs.

I. — Un saint..... 1
II. — Antigone..... 91
III. — Un humble..... 147
IV. — Un joueur..... 157
V. — Autre joueur..... 179
VI. — Aline..... 213
VII — L'Ancêtre..... 247

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17509.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049887703